

**CHARLES DELACOMMUNE**

**SERGENT AVIATEUR**

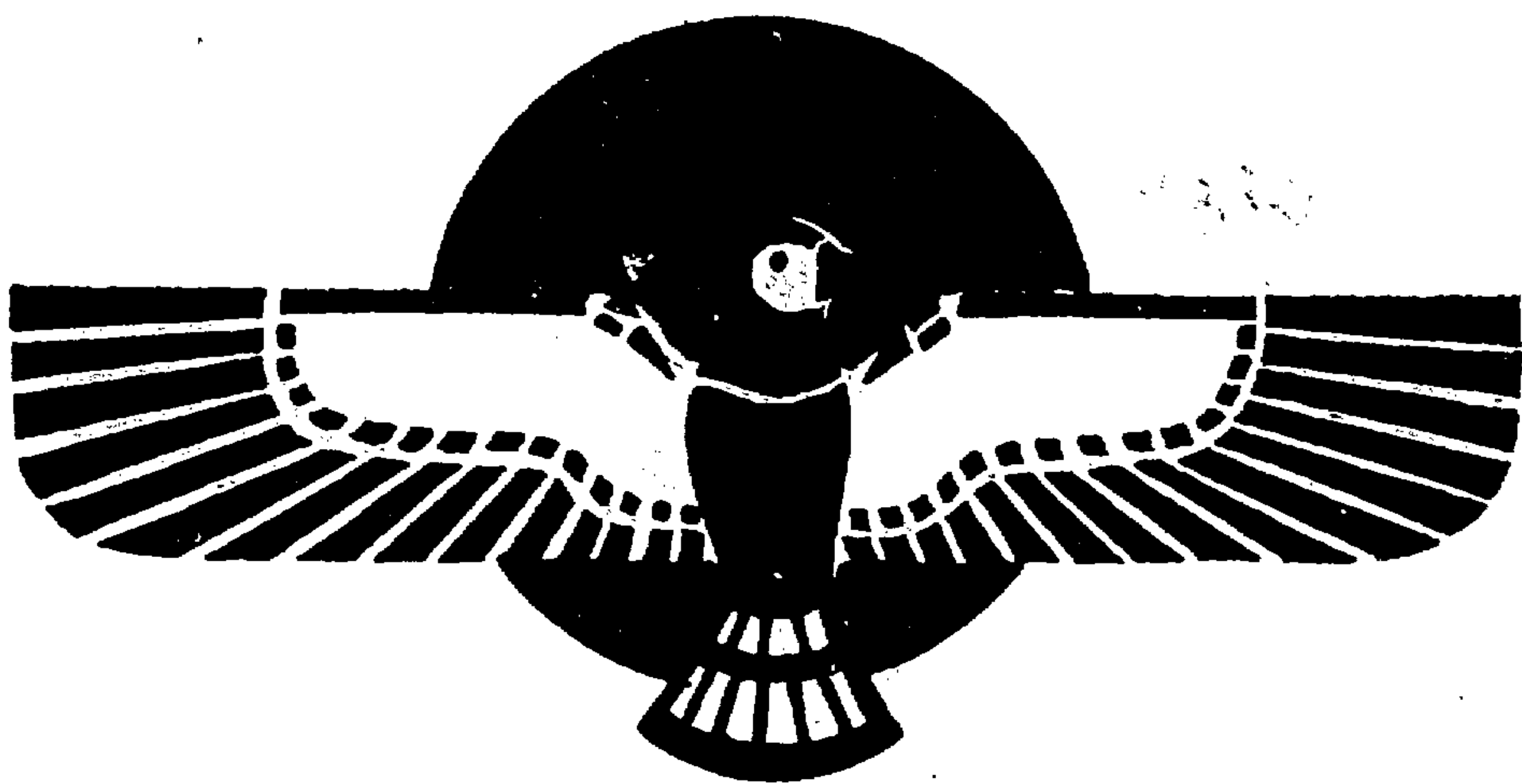
---

**L'ESCADRILLE  
DES ÉPERVIERS**

(IMPRESSIONS VÉCUES DE GUERRE AÉRIENNE)

---

*Préface de MAURICE BARRÈS*



**LIBRAIRIE PLON**



**L'ESCADRILLE**

**DES**

**ÉPERVIERS**



80  
L  
h  
908

**Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1918.**



CHARLES DELACOMMUNE

---

1913

# L'ESCADRILLE

DES

# ÉPERVIERS

---

*Impressions vécues de guerre aérienne*

---

PRÉFACE DE MAURICE BARRÈS



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

---

*Tous droits réservés*



**Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.**

## PRÉFACE

---

*Je me suis promené un jour dans la forêt de la Reine, en Lorraine, au pays de Toul, avec le général américain qui défend cette région, et, comme nous en étions venus à parler de la reine Brunehaut dont les souvenirs flottent sur ces grands bois et ces étangs, il me dit : « La terre de France est pleine d'histoire. » Son accent me frappa, me fit sentir une fois encore ce que nous devons à nos pères. Notre sol, comme il est glorieux ! Et voici que notre ciel aujourd'hui a son histoire, est rempli d'héroïques images jeunes, ardentes, et si nobles. Toute l'ancienne chevalerie a pris des ailes, est ressuscitée, sortie de la poudreuse histoire. Nous n'avions connu que des chrysalides brunes, immobiles, des armures rouillées dans la salle des Croisades. Et maintenant, l'azur est tout bruissant d'une croisade inouïe !*

*Merci à Charles Delacommune de nous raconter clairement, gaiement, avec un charmant génie de*

*lumière et de rapidité la vie (hélas! et la mort) des oiseaux de guerre.*

*Son livre est sûr d'être aimé et de porter à travers le monde la gloire des fils de France.*

*Que l'auteur reçoive pour lui et pour ses camarades aériens l'hommage de notre amicale gratitude.*

**Maurice BARRÈS.**

# L'ESCADRILLE DES ÉPÉRVIER

---

## CHAPITRE PREMIER

### NANCY

#### I

#### LE CAPITAINE DE K...

Je suis depuis hier en escadrille !

.....  
C'est l'heure de la sieste !

A l'ombre douce de la tente blanche où notre popote est installée, les conversations s'alan-  
guissent...

Étendu dans un transatlantique ou couché sur l'herbe sèche... chacun somnole ou lit.

Cependant, assis autour d'une planche posée sur un tonneau, un quatuor de joueurs invétérés fait le bridge quotidien...

Dans un coin, au fond d'une caisse, sur une litière de paille, de petites formes blanches et noires grouillent et geignent. C'est la dernière nichée de Nénette, la chienne de l'escadrille, fox intelligente et vive, choyée de tous!

— Le capitaine demande le nouveau bombardier!...

La silhouette du secrétaire s'encadre à l'entrée de la tente... Je lui réponds :

— J'y vais de suite!

Sur le champ immense, le capitaine se promène à grandes enjambées. Je me dirige vers lui!

Quand il entend mon pas pressé qui cherche à le joindre, son stick s'arrête de faucher impatientement l'herbe courte du terrain... Et, se retournant d'un mouvement brusque :

— Bonjour, Delacommune!... Je voulais simplement vous dire que ce soir, si le temps se maintient au beau — et je le crois — nous devons aller faire un tour au-dessus de Metz. Je vous emmènerai comme bombardier. Avec nos bi-moteurs, d'ailleurs, cela n'est rien... moins que rien!... une petite promenade de santé... A tout à l'heure, mon ami. Couvrez-vous chaudement; à 4000, vous savez, on ne s'aperçoit guère que c'est l'été!

Je fais demi-tour et cours à l'armurerie : Metz! Bigre! Le morceau est un peu gros pour un bleu de l'air! Ma foi, tant mieux! Je me souviens de



la phrase imagée d'un ami pilote : « Vois-tu, mon vieux, l'habitude de l'air, c'est comme l'habitude de l'eau ; il faut s'y jeter du premier coup, sans hésitation. On patauge d'abord un peu, et puis on se trouve bien vite dans son élément ; et ça gaze tout seul ! »

Je démonte et remonte rapidement ma mitrailleuse, ma carabine de secours. Je vérifie mes bandes de cartouches, puis je fais un saut au bureau pour demander une carte.

Le petit fourrier, qui monte aussi comme bombardier, est à sa table, souriant :

— Ah ! ah ! tu viens avec nous. Tu verras. Ce n'est rien, rien du tout. Une vraie balade !

Qu'ont-ils donc à me dire tous que ce n'est rien, rien du tout ? Ai-je la tête d'un homme qui a besoin d'être remonté par de bonnes paroles ?

Non, sans doute, puisqu'en rentrant dans la baraque de bois où nous logeons, le petit M..., mon voisin de lit, m'interpelle joyeusement :

— Ah ! ah ! Te voilà avec le sourire ! C'est donc pour ce soir, le baptême ! Nous allons à Metz ! Tant mieux ! Tu verras si cela crapouille ! Des verts, des noirs, des bleus, il y en a pour tous les goûts ! Mais ils tirent diablement mal !... Alors, tu as vu le capitaine ?

— Mais oui. Décidément, il me plaît. J'aime les chefs qui vous parlent les yeux dans les yeux. Èt

puis, il n'a pas l'air positivement froussard, hein !

— Ah ! ça non ! pas froid aux yeux, même à 4 000. Un peu dur, un peu à cheval sur la discipline, c'est vrai ; mais, quand il s'agit de partir, toujours le premier !... Il vous dit deux mots : « Suivez-moi ! » Et on le suit avec confiance, parce qu'il n'agit pas sans raisonner et qu'il ne raisonne pas sans agir...

— Où a-t-il décroché sa Légion d'honneur ?

— Ah ! C'est toute une épopée ! C'était au début de la guerre, du côté de Pierrefonds, je crois.

Pas de tranchées encore. La cavalerie donnait. Les dragons patrouillaient dur ! Et de K..., qui commandait un peloton, était fier de ses cavaliers comme ses hommes étaient fiers de leur lieutenant.

Et ils étaient décidés à faire quelque chose.

Quelle prétention — hein ! — pour une petite troupe et un blanc-bec d'officier à un galon.

Eh bien ! Ils sont partis tout de même un jour ; ils ont passé les lignes allemandes... où il y avait encore des trous probablement. Ils ont déniché à quelque quinze kilomètres de là un convoi d'aviation boche et l'ont mis à sac...

Seulement, ces messieurs de l'aviation boche ont réclamé ferme. Ils ont même installé une mitrailleuse, ont pris des fusils, ... et les dragons ont si bien écopé que quelques minutes après, il



ne restait plus debout que le petit lieutenant et son ordonnance, — un solide gars de Champagne, — blessés tous deux.

Ils ont pu se sauver jusqu'au village voisin. L'ordonnance est bientôt couché dans un lit et soigné par une brave femme.

Quant au petit lieutenant, malgré sa blessure, il va ici et là, trouve un vieux costume dans une ferme, se fait embaucher.

Et, quand les Boches arrivent, ils ne font pas même attention à ce gringalet à figure pâle, un réformé sans doute, pas dangereux en tout cas, et qui se rend aux champs avec une fourche sur l'épaule.

Aussitôt que l'ordonnance est capable de se tenir sur ses jambes, ils partent tous les deux, la nuit, font 20 kilomètres en pleins champs, dépistent les Boches et rejoignent leur régiment.

Maigre peloton — hein! — que celui qui revenait ainsi! Mais on eut considération du beau coup accompli, et le petit lieutenant eut son deuxième galon et la Légion d'honneur.

Après plusieurs mois d'hôpital, il vit qu'il ne pourrait plus faire désormais qu'un *fichu* cavalier. Sa blessure au côté le faisait toujours horriblement souffrir! Alors, il demanda à passer dans l'aviation pour continuer à démolir des avions et à embêter les Boches!

C'est lui que nous avons ici comme chef d'escadrille : on ne s'en plaint pas !

Et vraiment, je crois qu'il continue à les embêter, les Boches, parce que, quand il en voit un, il paraît toujours lui demander :

— N'étais-tu pas de ceux qui ont démonté mon beau peloton ?

Et, comme il lui semble entendre un « oui » qui le nargue, alors, il fonce dessus !

On fait comme lui : on ne peut pas le lâcher, hein ?

Mais le petit M... juge qu'il a beaucoup parlé : ce n'est pas son habitude.

Il sort sa montre d'un air vaguement inquiet :

— Déjà deux heures ! Bah ! on a encore le temps de faire un somme !

Il se jette sur le lit et bientôt son souffle devient calme et régulier, sa figure d'enfant sourit... à quoi ?

Sous la chaleur pesante de cette belle après-midi, tout dort.

L'on n'entend que le chant lointain d'un mécanicien, revisant son appareil, et le bourdonnement de guêpe d'un avion glissant lentement dans le ciel.

## « UN BAPTÊME » AU-DESSUS DE METZ

Quatre heures moins dix!...

Dans la tiédeur de la soirée commençante, une brise légère s'élève, chargée de l'odeur balsamique des pins. Le grand ciel bleu, sans un nuage, flotte vaporeusement entre les arbres qui s'inclinent en frissonnant...

Qu'il ferait bon s'étendre sur l'herbe, en une sieste paresseuse, dans l'ombre allongée des grands hangars.

Pourtant, sur l'étendue verte du champ, c'est le remue-ménage d'un chantier en plein air, la course du petit peuple des mécaniciens en « bleus » de travail... à la recherche d'une bougie, d'une goupille... d'un outil! Quelques-uns sortent précautionneusement de la soute à munitions, un obus sous chaque bras; puis, couchés sous l'appareil, accrochent un à un, dans les cases du lance-bombes, ces jolis joujoux d'acier empennés et fuselés dont l'éclatement va

retentir tout à l'heure, en un toscin fantastique, au sein de l'orgueilleuse place forte...

Douze avions sont alignés, comme pour une revue, avec leurs cocardes pareilles!

Et c'est bien une revue que passe le capitaine, tandis qu'il traverse le champ à longues enjambées, pour appeler les équipages au rassemblement.

Nous voici tous, en un large cercle, autour de lui. Quelques-uns ont déjà revêtu leurs chandails et leurs combinaisons... Tous, nous avons la carte à la main. Et la voix de notre chef s'élève, nette.

— Je vous ai réunis, mes amis, pour vous donner l'ordre de marche. Vent nord. Nous décollerons donc face à ce bouquet d'arbres. A 100 mètres, un virage, car il est tout à fait inutile d'attirer sur notre départ l'attention des observateurs de Frescaty dont les lunettes pourraient nous signaler... La hauteur prise, rendez-vous dans une heure, au-dessus du champ, à 4 000. Le groupement fait, nous piquons droit sur la forêt de Champenoux, et plein nord sur Metz... Objectif : les casernes, derrière la cathédrale, et la gare des Sablons. Si le crapouillage devient par trop gênant, la marche en zigzag, mais sans trop s'écarter du groupe. Retour par la Moselle... Allons! vite dans nos appareils, et bonne chance, mes amis!

Je m'habille en hâte ! Et ce n'est pas une petite affaire que s'habiller quand on est jeune dans le métier !!!

Un chandail sous la veste... un dessus... Le bas de soie enfoncé jusqu'aux oreilles... deux passe-montagne de laine par-dessus... Ah ! diable, j'ai oublié les acoustiques de téléphone... Le mal est réparé, mais l'élastique me serre terriblement ! Tant pis !... Et maintenant, à la combinaison de fourrure : le gros morceau... Ouf ! Quelle chaleur !... Ma ceinture !... Mes chaussons vivement bouclés !... Ce n'est pas tout ! Mon masque... mon casque !... Et mes lunettes !...

— Allons, Delacommune, vite.

La voix du capitaine, qui, mieux entraîné à cette difficile gymnastique, est assis déjà dans la « carlingue », s'impatiente un peu...

Je mettrai mes gants tout à l'heure... J'ai bien mes trois paires ! Soie, laine, peau ! Un... deux... trois... quatre... cinq... six ! Oui ! Un pied sur l'aile, un saut dans l'appareil. Ouf ! Je crois que j'ai chaud !

Comme obéissant à un signal, les moteurs, lancés d'un geste sec par les mécaniciens, tournent, ronflent, grondent, puis s'assagissent...

— Essence sans contact, crie la voix du capitaine, répondant à un geste du mécanicien, dont le grand corps s'étend et se ramasse suivant le



mouvement de l'hélice... Le moteur aspire l'essence avec des glouglous de bête vorace.

— Contact ! dit la voix du mécano.

— Contact, répond le geste du capitaine.

Un coup sec... Le moteur de droite s'ébroue en longues pétarades, puis le ronflement se régularise.

Au moteur de gauche !

L'avion impatient vibre de toutes ses cordes, de toutes ses toiles !

— Tout va bien, dit le capitaine.

Le mécanicien, d'un effort sur une corde qui traînait dans l'herbe, arrache les cales !

L'avion libre glisse sur l'étendue verte. Les moteurs, répondant à un coup de manette, tirent à pleins gaz !

Je vois le sol qui disparaît sous les ailes... Les touffes d'herbe courent après les touffes d'herbe... toujours plus vite. Quelques secousses légères... Puis un buisson glisse sous nos roues. Tiens ! Nous sommes donc en l'air !

Sous nous, les arbres, les hangars diminuent, l'ombre de notre avion court follement sur les bois, les champs, saute les routes, les maisons... Est-il possible que nous allions à cette vitesse ? J'ai plutôt l'impression que notre avion s'est accroché là, dans un coin de ciel, et que c'est la terre qui défile au-dessous de nous. Ce qui com-

plète encore l'impression, c'est de voir, derrière nous, en une longue file oblique qui va jusqu'au sol, les autres avions, nos camarades, dont les silhouettes se sont pareillement figées dans leur coin de ciel...

Mais tout à coup la terre s'est brusquement dérobée à mes yeux. Notre avion s'est incliné. Ciel, champs, forêts, tout tourne comme un champ de foire vu des chevaux de bois, et les camarades semblent entraînés soudain par un courant contraire... de plus en plus vite. Nous vironnons !

Devant nous, à présent, Nancy s'étale, lumineuse, et je suis des yeux le ruban d'argent de la Moselle qui s'éteint et se perd, là-bas, dans les lointains violets des Vosges. Comme sur une verroterie de pacotille pendant le long d'une robe bigarrée, le soleil joue sur le chapelet des salines du côté de Saint-Nicolas... et, dans les ombres du soir commençant, luit l'immense éclair rouge d'un haut fourneau.

Au bruit régulier du moteur, l'oreille s'habitue... comme à un silence plus profond que le silence même. Et le calme paisible de cette vaste campagne invite au sommeil plus qu'à l'action... Je me secoue. J'oubliais déjà que nous étions en guerre, et que, sous nos pieds, dans les obus d'acier que ma main doit déclancher tout à

l'heure, c'est l'horreur et la mort que nous traînons avec nous !

Une heure bientôt que nous avons quitté le sol ! Le temps va plus vite encore que nous et nous entraîne... implacablement !

Assez philosophé ! De son doigt tendu, le capitaine m'a montré des points noirs, groupés à notre droite.

Ce sont nos camarades, tournant au point de rendez-vous et attendant le chef. Ils nous ont vus et viennent au-devant de nous. Les avions nous croisent comme des bolides lancés qu'aucune force ne pourrait arrêter. Mais, une faible pression de la main et les grands oiseaux, subjugués, se penchent, virent. Derrière nous, le groupe s'étage, prêt à obéir aux gestes du chef.

Tout le monde est là. En avant maintenant !

Je jette un dernier coup d'œil sur ma mitrailleuse que j'arme d'un coup sec... La fièvre du danger inconnu fait battre mes tempes... mais j'ai le cœur joyeux. L'air est vif et froid. L'altimètre marque 4 000 mètres : comme on se sent vivre !

Au-dessous de nous, les premières tranchées, puis les méandres de la Seille qui délimitent le front. Mais nous ne connaissons pas ces barrières-là !

Un bruit sec de métal brisé éclate soudain. Je



regarde avec inquiétude nos moteurs. Une pièce cassée, peut-être !

Mais le capitaine, riant de ma crainte, tend le doigt vers une fumée noire qui s'étale déjà sous le vent, au-dessous de nous.

C'est le premier salut des Boches à nos avions. Maintenant les éclatements se précipitent.

Tantôt, c'est le bruit sourd d'une grosse caisse qu'on frappe à coups redoublés, et tantôt c'est le déchirement sec et fantastique d'une énorme plaque de métal sous les doigts puissants d'un cyclope invisible...

Un obus, plus proche que les autres, éclate devant nous. Une flamme rouge, accompagnée d'une plainte sèche, terrible, qui se termine en longs sifflements plaintifs. C'est comme un tonnerre qui pleurerait !

Instinctivement, j'ai caché ma tête dans la frêle nacelle... Comme si cette toile tendue pouvait quelque chose contre l'ouragan d'acier !...

Mais non ! La Mort est passée à côté, et je ris déjà de ma frayeur !

Pourtant je vois un trou noir dans une aile... deux... trois ! Bigre ! Pas trop mal, Monsieur l'artilleur !

Mais Monsieur l'artilleur semble découragé. Les coups éclatent à présent derrière nous... loin... comme des « au revoir » !

Les lignes sont passées !

Et déjà Metz apparaît devant nous, calme et tranquille, sous la ceinture de ses forts. Et elle semble dire, orgueilleuse :

« Regardez-moi ! Ne suis-je pas à l'abri de toute attaque. Les Français n'ont pas su me défendre. Mais regardez-moi à présent. Regardez mes gardiens. Il y en a trente ! Eh oui ! Ce sont des dogues à la mâchoire d'acier, et qui montrent les dents, et qui crachent le feu, comme Cerbère à la porte des enfers ! Et vous y laisserez votre chair, et vous y briserez vos os, maudits Français, car le Dieu de la guerre est avec nous... et vous êtes trop petits ! »

Et, dans le ciel bleu, nos cocardes leur répondent :

« Pourtant nous voilà au-dessus de toi, nous, les trois couleurs de la France qui furent si longtemps au faite de tes édifices. Te souviens-tu, Metz, de ces temps-là ? Te souviens-tu de Kléber, de Kellermann ? L'heure est proche où nous te délivrerons de cette cuirasse d'acier qui brise tes membres de pauvre captive. Et nous venons t'en apporter la promesse, nous, les oiseaux de France. Nos obus ne sont pas pour toi, mais pour tes gardiens. Écoute : c'est le glas de la Germanie vaincue qui sonne. Espère en nous ! »

Et, à cette réponse audacieuse, les gros dogues,

furieux, ont hurlé de rage. Leurs gueules crachent le feu sans trêve. Et le ciel est noir d'éclatements!

Nos oiseaux, comme à la parade, glissent doucement au milieu de la tempête déchaînée.

Les bombes, une à une, se décrochent, tourbillonnent un instant, semblent chercher une proie, puis piquent droit vers le sol... si petites déjà qu'on dirait des obus pour rire!

Mais, dans les casernes, de petits nuages blancs semblent sortir de terre, et la grande voix de la Mort passe sur la cité qui tremble, sous la menace!

Puis, dans la gare que les traînées mouvantes des trains en marche fuient en tous sens, les obus tombent aussi, en pluie serrée!

Alors, au milieu de hurlements d'impuissance des gros dogues d'acier, nos oiseaux s'en vont, avec le sourire de leurs cocardes tricolores!

Je ne songe guère à la mort possible.

Je ne donnerais pas ma place pour les galons de capitaine. Oui, le petit M... a raison : c'est une vraie fête, une belle promenade... bien belle!

Je sursaute tout à coup!

Derrière nous, j'ai entendu, comme une chanson, le petit bruit de crécelle d'une mitrailleuse!

Mais j'ai entendu aussi le sifflement aigu des balles qui passent!

Je me suis retourné. Le capitaine aussi.

Où est le groupe! Je ne vois plus que deux avions. Un bi-moteur qui pique sur nous, et, derrière lui, accroché à ses trousses, la silhouette en croix d'un monoplane.

Plus de doute! Un fokker!

Le bi-moteur nous rattrape, piquant toujours... et je vois le capitaine qui sourit, semblant me dire :

— Attention à nous!

Le camarade est à présent presque à notre hauteur. Je distingue nettement les croix noires du « boche ». J'entends la musique plus proche des balles!

Et le capitaine sourit toujours!

Quelle seconde! La Mort, oui, je l'ai vue là, vivante, et j'ai ouvert la bouche, et mon cri s'est étranglé dans ma gorge.

La Mort, je l'ai sentie passer dans mes veines, et cet instant, oui, en vérité, sans phrases, m'a duré plus qu'une heure, plus qu'une année, car j'y ai vu à la fois toute ma vie passée, et l'inutilité des jours mal remplis, et la vanité de mes espérances, et le grand mystère de l'Au-Delà qui déjà m'enveloppait...



Oui, tout cela, en une seconde, je l'ai vu !

Au moment où notre camarade passait auprès de nous, une rafale du fokker a criblé ses toiles, et, perdant la tête, le pilote a viré. Il n'a plus pensé que nous étions là, et il ne nous a vus que quand nous étions l'un sur l'autre. Il a bien aussitôt voulu virer... et le capitaine aussi. Mais, certes, il était trop tard ! Les deux avions se sont dressés l'un contre l'autre, J'ai vu l'extrémité de leur aile passer entre nos ailes. J'ai fermé les yeux. J'ai attendu le « craaac » qui devait terminer nos quatre existences... nous précipiter dans le vide... Et ce fut la seconde la plus terrible de ma vie !

Quand je rouvris les yeux, l'autre avion voguait tranquillement à côté de nous.

Derrière nous, le fokker tirait toujours !

Mais au diable le fokker ! Nous étions morts plus qu'à demi, et nous nous retrouvions pourtant vivants... entendez-vous bien ce mot : « vivants » et tout ce qu'il dit au condamné qui attend la rafale du peloton d'exécution et voit accourir une estafette, sa grâce à bout de bras... Ainsi étions-nous !

Cependant, tous deux, ensemble, nous avons fait demi-tour, et les rôles ont changé, car le boche s'est trouvé sous le feu de nos deux mitrailleuses, et, de chasseur, est devenu gibier.

Il a coupé son moteur, et pique, pique à mort!  
Derrière lui, notre avion pique aussi!

C'est une descente désespérée dans le vide.

Les haubans vibrent, les cordes d'acier sifflent lugubrement, le moteur halète... et, me retournant, je vois le capitaine non plus derrière moi, mais au-dessus de ma tête. Et il sourit toujours.

Il a tout de même un sacré tempérament, le petit capitaine!

Nous rattrapons le fokker, il me semble!

Je le mets, calmement, au bout de mon guidon!

Tra-la-la. Tra-la-la, chante ma mitrailleuse.

Il va descendre, j'en suis sûr.

Tra-la-la. Tra-la-la!

Descendra-t-il?

.....  
Tout à coup, le fokker a disparu comme sous le coup d'une baguette invisible de fée... Je lâche ma rafale dans le vide.

Notre avion remonte dans le ciel.

Je suis furieux. J'allais l'avoir. J'en suis sûr... sûr.

Mais je regarde au-dessous, et je comprends!

Ce n'est plus à 4 000, ni à 3 000, ni à 2 000 que nous sommes. L'altimètre marque 600! Et nous voilà sur les tranchées boches!

Au diable, les tranchées boches! Ne pouvaient-elles être un peu plus bas!

Nous sommes passés sans accroc.

Nous avons atterri en frôlant la pointe des herbes... « comme sur des fleurs ».

Le capitaine me tend la main.

— Très bien, Delacommune, me dit-il.

— Non, ce n'est pas très bien... marmonnai-je en moi-même.

Deux secondes de plus, et je l'avais, mon capitaine. J'en suis sûr!

Il sourit.

— Vous vouliez donc piquer un plongeon dans la Seille?

... Et je songe à ce moment au conseil du camarade :

« L'habitude de l'air, c'est comme l'habitude de l'eau. Il faut s'y jeter, du premier coup, sans hésitation! »

Je crois que ça y est! J'y suis jusqu'au cou...

Et il a raison :

« Ça gazera! »

### III

#### UN BOCHE AU-DESSUS DE NANCY

Voici plus de quinze jours que je n'ai ouvert ce carnet! Mais, à la vérité, ces quinze jours-là se sont tous ressemblés. En tout cas, ils m'ont gagné corps et âme à cette vie d'escadrille, avec ses oppositions de calme bourgeois et d'activité ardente.

Eh! oui, « le calme bourgeois », voilà bien le qualificatif qui convient à notre vie de terriens et j'aurais presque honte à retracer ici, même pour moi seul, l'emploi détaillé d'une de nos journées lorsque le ciel trop nuageux ou le vent trop rapide fixe nos avions au nid. Saoulés de sommeil, on se réveille à huit heures, se persuadant que l'on vient de réparer la nuit précédente écourtée par un vol de garde au petit jour, diablement matinal en ce moment.

On met une heure pour la toilette que le soleil levant de la veille, riant entre les pins, nous a vus terminer en cinq minutes. Puis on retrouve à la popote sept ou huit camarades, les mati-



neux, qui discutent les derniers *canards* du jour... beaucoup ceux de Paris, très peu ceux du front.

En vérité, ce sont ceux qui font la guerre qui en parlent le moins. Il est de bon goût, ici, de ne jamais s'entretenir d'aviation. Si l'un de nous s'oublie à parler de ses hauts faits aériens, le chef de popote se lève, la cagnote en main, et, avec l'accent cher à Tarascon :

— Je crois qu'il se vante !

Et tous de crier d'une seule voix :

— A l'amende !

Les conversations roulent donc sur la dernière des Variétés, la *Revue de la Pie qui chante* — très drôle, la *Revue de la Pie qui chante*. (Aucun de nous ne l'a jamais vu jouer, mais on a son amour-propre et l'on cligne de l'œil d'un air entendu.)

Et Chevalier ! étourdissant dans sa rentrée avec Mistinguett, oui, étourdissant !

Cette légèreté, toute de surface, me fait songer aux reproches que l'on fait si souvent aux aviateurs — ces soldats amateurs qui font la guerre en sportsmen.

Oui, c'est bien la première impression qu'on a d'eux, mais qu'ils gagnent à être connus ! Et, si l'on soulève leur masque léger d'insouciance, comme se révèle aussitôt l'homme véritable, le

bon Français joyeux, ardent, prêt à tendre la main, oublieux de lui-même jusqu'à donner sa vie dans un sourire.

Vraiment, en ces soldats qui s'estiment les privilégiés de la grande guerre, parce qu'il leur est donné de dévisager l'adversaire et de se battre librement, en plein ciel, l'âme subsiste des grands ancêtres qui savaient mourir en beauté. Des chevaliers d'autrefois, ils ont gardé le panache.

Ah ! s'ils savaient comme nous les plaignons, comme nous ressentons tout ce qu'ils souffrent, nos frères malheureux les poilus, comme nous sommes prêts au sacrifice afin qu'ils nous pardonnent et notre tenue trop propre, et notre liberté, et notre table, et notre petit lit dans un coin sec.

Comme on voudrait le leur dire quand, le soir, dans les rues de Nancy, on les croise avec leurs capotes terreuses et leurs casques et leurs gros godillots... et qu'ils nous regardent avec une pointe de jalousie qui est comme un reproche.

On ne peut tout de même pas leur tendre la main à tous et leur crier :

— Pardonnez-nous, ce n'est pas notre faute si nous sommes moins malheureux que vous !

Sans doute riraient-ils, se disant entre eux :

— Il est *marteau*, ce client-là !

Et c'est ainsi que nous passons à côté d'eux, en baissant la voix, et qu'ils disent, marmonnant en se poussant du coude :

— Rien fiers, les aviateurs!

Voilà sans doute ce que, ce matin-là, devaient penser de moi les poilus, tandis que je courais hâtivement de fournisseur en fournisseur, aux environs de ce point central où la vitalité de Nancy bat à grands coups pressés, tout en me répétant à moi-même la liste des mille commissions criées par mes camarades à mon départ.

Quelle activité surtout sur cette place du Marché où les ménagères du quartier étalent les produits de leur potager, en se racontant les derniers cancans du jour, entre deux clients.

Et je pense malgré moi à la belle besogne que ferait au milieu de ce fourmillement un de ces obus de 380 avec lesquels les Boches se sont acharnés déjà plusieurs fois sur la pauvre ville.

Il n'y a pas si longtemps, un mois à peine, l'un d'eux est tombé à 200 mètres de là dans une école maternelle!

Braves Boches, qui ne visent que des établissements militaires!

Un groupe, soudain, se forme devant moi, et, au milieu, un petit groom en habit vert, haut comme trois pommes, tend son bras au-dessus

des maisons, vers un coin du ciel où tous les yeux pointent aussitôt.

C'est dans la direction du soleil et je m'écarquille en vain les yeux.

— Mais si, affirme le petit bonhomme, là, là!  
Et sa voix claironne, victorieuse :

— Tenez, là, voyez-vous?

Cette fois, en effet, tout le monde a vu, dans le blanc lumineux du ciel, une petite tache plus blanche, puis deux, trois, qui se poursuivent et viennent sur nous.

Ce sont les éclatements de nos 75!

Bientôt, le boche est visible; il s'avance droit vers la ville, dont les rues commencent à se vider.

Pourtant, quelques groupes se forment avec de grands gestes, au milieu de la chaussée, et les marchandes s'obstinent à la garde de leurs paniers.

— Tout de même, pas un français en l'air, madame! Est-ce Dieu permis!

Je rougis comme si c'était à moi que s'adressait le reproche.

Que fait donc Mo..., qui est de garde?

— Ah! si, en voilà un, indique le terrible petit bonhomme qui gesticule.

Personne ne pense plus à se cacher.

Il n'y a plus de danger : voilà un français! et

il pique droit sur le boche qui suit calmement son chemin, et semble nous narguer, avec ses croix noires!

Je reconnais le Caudron de Mo...; je sais ce que vaut l'équipage,... et que le boche n'a qu'à bien se tenir.

Et, pourtant, il faut l'avouer, ce Boche n'a pas peur. On dirait même qu'il a ralenti pour attendre son adversaire.

Les yeux, obstinés à voir, clignent et pleurent à la lumière, et les cœurs battent plus vite!

Le Caudron s'est accroché à la queue du boche. Oui, vraiment, on croirait qu'ils sont bout à bout... et les mitrailleuses, les deux, celle du français et celle de l'allemand, chantent leur chanson de mort :

— Ta-ta-ta, je t'aurai, dit la première.

— Tac-tac-tac, c'est moi qui t'aurai, répond la seconde.

Il y a de plus jolis combats, où les avions tourbillonnent comme des hirondelles, se prennent et se quittent gracieusement. Il ne peut y en avoir de plus poignant que cette course obstinée à la mort où l'on sent que l'un ou l'autre doit tomber.

Et la foule ne doute pas que ce ne soit le boche qui tombe!

Combien de temps ont-ils dévidé ainsi, à bout



portant, leurs bandes de cartouches? Je ne saurais le dire, mais il semblait impossible que cela pût durer aussi longtemps... cinq minutes peut-être.

Tout à coup, à la même seconde, les deux avions ont piqué. L'un surtout!

— C'est le boche! crie le saute-ruisseau triomphant.

— Ce sont eux, les malheureux, dis-je en moi-même!

Le Caudron pique, pique désespérément vers le plateau. Est-il touché? Se redressera-t-il au sol, ou s'écrasera-t-il avec le grand craquement sinistre? Il disparaît derrière la couronne bleue des pins.

Et le boche, lui aussi, descend vers les lignes, blessé à mort peut-être.

Je cours vers le tracteur. J'ai hâte de voir debout mes deux camarades. Qui sait si le « Crochu », notre brave Normand si franc, si gai, n'est pas blessé, ou tué... Qui sait?...

Dix minutes après, nous sommes en haut de la côte, et aussitôt, sur le champ, j'aperçois un groupe d'où sort un bruit de voix et de rires. Je respire, tout va bien!

O..., très entouré, est près de l'avion et il a l'air de chercher quelque chose sur les plans, dans les moteurs.

— Quarante-sept! claironne-t-il.

Je m'approche, et je comprends que ce nombre coquet est celui des balles dont le Boche a gratifié son appareil.

— Pas de veine, tout de même, dit O..., les moteurs se sont arrêtés au moment où je le tenais le mieux dans ma ligne de mire!

Et moi, je pense au dedans que la veine est du moins partagée entre le Boche et lui, car il y a quatre trous bien groupés à dix centimètres de l'endroit où était sa tête.

Une balle a déchiré le côté droit de la carlingue où rit une longue balafre; onze balles dans le moteur de droite, neuf dans le moteur de gauche, plus de vingt autres dans les plans, au travers des montants, dans la queue... Pauvre « coucou » !

Tout de même, le hasard a de bien curieuses fantaisies, il a ses favoris! O... et Mo... sont de ceux-là.

Le téléphone de l'escadrille résonne. On écoute la petite voix de flûte du fourrier.

— Oui! Ah!... L'avion est passé, désemparé, au-dessus des lignes.

.....  
— A quelle hauteur?

.....  
— Huit cents mètres seulement. Pas de chance!

Ainsi le boche aussi a eu du plomb dans l'aile !  
La bonne face rouge d'O... sourit.  
Son amour-propre de fin tireur est satisfait !

Sur le vert du champ, deux oiseaux légers  
viennent de se poser. Ce sont des camarades de  
l'escadrille voisine qui accourent, trois dans  
chaque carlingue, pour serrer la main de leurs  
braves frères d'armes.

Et le soleil aussi est de la fête !



## IV

### UN VOYAGEUR POUR BERLIN

Depuis quelques jours plane sur l'escadrille un air de mystère. Nos grands oiseaux restent emprisonnés dans les hangars, et les mécaniciens, depuis l'aube jusqu'au soir, s'empressent, affairés, des outils à la main. Les moteurs éventrés répandent sur le sol leurs organes d'acier qui, nettoyés, graissés, jettent des reflets brillants de métal neuf.

Aux environs du bureau, des groupes se forment où l'on discute, à voix basse, avec des regards défiants ! Quelque étranger s'approche-t-il, un « chut » discret arrête net la conversation commencée...

Et le soir, les lucres tremblotantes des fenêtres de nos cabanes brillent tard, très tard dans la nuit, et quelque curieux, jetant un coup d'œil dans nos petites *cagnas* y verrait des têtes courbées attentivement sur des cartes longues, longues : comme des jours sans pain, avec de gros traits

de crayon bleus ou rouges qui se croisent, courant sur les forêts, les plaines, sautant les fins méandres d'un fleuve... un grand fleuve! Lequel?

Puis, voici quelques jours de cela, est arrivé dans une voiture légère, au milieu de nos officiers, un petit sous-lieutenant maigriot, tout de noir habillé, mais dont le regard et les gestes dénonçaient ce qu'en terme militaire on appelle : « un type » !

Il est resté deux jours, puis il a disparu, mystérieusement. Seulement, dès le lendemain, un Nieuport a atterri, le petit sous-lieutenant le pilotait...

On a poussé aussitôt l'appareil dans un hangar, dont l'entrée est gardée jour et nuit par un homme ayant reçu cet ordre formel : « Ne laisser entrer *personne!* »

Que de mystères! Et quelles ruses de Peaux-Rouges, « Ribouis », notre sergent mécanicien, a déployées inutilement avant de nous annoncer triomphalement à la popote :

— J'ai trouvé *sa* carte. Il l'avait oubliée dans le bureau. Savez-vous jusqu'où elle va? Je vous le donne en cent...

Il s'arrête, préparant son effet.

— Eh bien! jusqu'à Varsovie... et plus loin, *les pot's*, en passant par Berlin!... Je crois qu'il a de la prétention, le petit lieutenant!

Une lueur d'incrédulité passe au fond de nos yeux!

Nous, si fiers de préparer un raid de 300 kilomètres en ligne ennemie... nous voilà *brûlés*, et *brûlés* de loin... 1 400 kilomètres, c'est que c'est un rude morceau à avaler, même pour un appareil qui digère aisément ses 150 à l'heure!

— Es-tu bien sûr?

D'un geste d'une noblesse presque romaine, le bras nu de Ribouis, — car Ribouis, en homme qui ne craint pas le travail, relève toujours ses manches jusqu'à l'épaule, — le bras nu de Ribouis plonge dans le mystère de sa veste bleue où ferrailent goupilles et boulons, et reparait aussitôt, tendant une feuille de fin papier recouvert de caractères aux formes germaniques!

— Lisez, dit-il!

Mais aucun de nous n'est très versé dans la langue harmonieuse de Goethe et Bethmann.

Alors Ribouis qui, en qualité de mécano d'aviation du temps de paix, a roulé sa bosse un peu partout, nous traduit le premier mot de la proclamation :

— *Berliner!* Habitants de Berlin! Est-ce assez clair? Voilà les prospectus qu'il doit emporter!

Il y en a six paquets dans la chambre de réunion des officiers, sous la table.

Nous sommes convaincus!

Et de fait, le lendemain soir, à neuf heures, le petit sous-lieutenant enfile une vieille combinaison. On la lui ficelle solidement aux bras et aux jambes. Puis, habillé, chaussé et ganté, il enjambe tranquillement le bastingage de son avion, tendant très simplement la main à ceux qui sont là, comme s'il s'agissait d'une petite promenade d'agrément...

Et il s'envole dans la grande nuit!

Nous avons cru qu'il ne décollerait jamais, cet avion chargé de 600 litres d'essence, et nous attendions le sinistre « crac » dans les arbres. Mais, d'un bond, les petites lampes de bout d'ailes ont sauté la ligne des pins. Le ronronnement s'éloigne rapidement là-bas, vers les lignes, ce ronronnement que Berlin, surpris, percevra demain matin.

Quelle nuit terrible va passer cet homme, luttant et contre la fatigue et contre les éléments, et contre le noir sans fin, attendant sans doute ou la mort ou la captivité... et peut-être la gloire!

Ainsi partit pour Berlin, dans cette nuit du 20 au 21 juin, le lieutenant Marchal!

## V

### UN GRAND BOMBARDEMENT. — CARLSRUHE!

Aujourd'hui ce fut notre tour!

A midi, nous sommes partis neuf avions, le capitaine en tête, oh! pas pour Berlin... mais pour l'autre côté du Rhin, ... et c'est déjà diablement loin!

Ce matin, dans la petite église du village voisin, nous étions presque tous réunis pour entendre la messe autour de notre camarade, l'abbé M..., sous-lieutenant observateur à notre escadrille, et dont nous aimons tous le joyeux entrain, le franc courage, et cette bonté du cœur où semble se noyer l'énergie de ses yeux sombres!

Oui, nous sommes heureux de nous recueillir avec lui, momentanément dépouillé de l'uniforme et revêtu de la chasuble, dans le silence reposant de ce modeste sanctuaire, et tous, dans le fond de nos âmes troublées, nous faisons déjà le sacrifice de notre vie, tandis que parviennent à nos oreilles les simples paroles du *Pater* :

*Panem nostrum quotidianum da nobis!*



Oui, mon Dieu, donnez-nous le pain quotidien, et faites que ce soir nous ne mangions pas le pain noir des captifs !...

La petite clochette s'est tue...

Nous sortons, le cœur plus léger, et nous nous dirigeons vers la popote où les officiers veulent nous réunir à leur table avant le départ...

Les bouchons sautent. On trinque gaiement pour la dernière fois peut-être avec le champagne d'or qui fuse et pétille, et tandis que nos flûtes se choquent, les vers de la *Bouteille à la mer* chantent dans ma mémoire :

Dans la mousse d'A", luit l'éclair d'un bonheur,  
Tout au fond de son verre, il aperçoit la France !

Soudain, le silence s'est fait !

En quelques mots très simples, le capitaine nous souhaite bonne chance. Il est ému. Que restera-t-il ce soir de sa belle escadrille dont il se montre si fier. La reverra-t-il, seulement ?

Et c'est un peu comme son testament de soldat qu'il nous laisse avant le départ.

Midi moins dix !

Nous nous entassons tous dans les deux voitures légères qui nous amènent au pied des appareils !

Et nos avions quittent le sol, appesantis par

leur charge d'obus et d'essence pour aller venger les morts innocents de Bar-le-Duc...

Je monte avec G..., calme comme à l'ordinaire ! Il est sûr de lui, et j'ai confiance !

Le passage des lignes s'est bien effectué. Nous ne sommes que huit. A peine *décollé*, Rap... a été forcé d'atterrir : un de ses moteurs l'a abandonné !

Mais, à vingt kilomètres en Allemagne, nous avons vu avec surprise, voguant au-dessous de nous, le vieil avion-école qui ne sert plus qu'à l'entraînement.

Rap... n'aurait voulu, à aucun prix, manquer la fête... et il est venu, comme il a pu, sur ce « taxi » de fortune...

Le petit M... est avec lui, et j'aperçois sa mince silhouette traçant dans le ciel un grand geste joyeux !

Cette Forêt-Noire n'en finit plus. A droite, à gauche, devant, derrière, des bois, encore des bois, sombres et menaçants comme un océan figé, aux longs reflets d'encre.

Il ne ferait pas bon avoir la panne ici !

Mais déjà, au lointain, le filet bleu du Rhin brille entre les collines, et c'est pour nous, pauvres nautoniers, bien faibles dans la tempête, et loin déjà du rivage, c'est un peu comme la lumière qui tremblote lointaine à l'entrée du port.



Et pourtant, les demi-heures succèdent aux demi-heures, le Rhin file déjà au-dessous de nous comme un serpent mort étendu dans la mousse, ... et Carlsruhe n'est pas encore en vue...

Nos yeux s'écarquillent vers l'horizon de grisaille où la ville va se dessiner tout à l'heure.

Les minutes sont longues, lourdes de pensées et grosses d'émotions... Comme on se sent seul, suspendu au-dessus de cet immense pays ennemi, par le mécanisme délicat et fragile de ses deux moteurs.

Pour l'instant, les nôtres tournent à merveille ! Nos neuf avions sont bien groupés. On se sent les coudes ! Et pourtant, que pouvons-nous les uns pour les autres, maintenant que nous voilà lancés, par cette course fatidique, dans la solitude de ce ciel où le salut n'est que dans la fuite ininterrompue... où l'on ne trouve la stabilité que dans l'instable !

Pauvres grands fous que nous sommes, si impuissants à lutter contre les jouets que notre science a créés et qui nous emportent avec nos espoirs, en attendant qu'ils nous ensevelissent sous leurs débris, dans un ressaut de force aveugle !

Carlsruhe semble sommeiller là-bas dans un lit de brume d'où surgissent des flèches, des toits, des coupoles.

Trois heures ! Ce n'est pourtant pas l'heure où l'on dort et cette image est menteuse.

C'est dimanche ! il doit y avoir beaucoup de monde dans les rues : des femmes, des enfants qui se promènent et des gens paisibles qui sortent des vêpres ou du spectacle.

Je recule un instant devant la réalité terrible ! Sommes-nous moins cruels que nos ennemis ?

Mais une autre image se dresse devant moi : celle des quatre-vingts morts de Bar-le-Duc, des femmes, des enfants aussi, horriblement mutilés par des obus empoisonnés !

Ils ont tué, nous tuons !

Nous sommes au-dessus de la ville, tous les neuf, et nous tournoyons un instant comme des éperviers au-dessus de leur proie... Puis les quarante-cinq bombes se décrochent une à une...

Justice est faite !

Il me semble que je respire plus librement, à présent que chaque minute me rapproche de France !

Et pourtant, voici maintenant que l'épreuve commence...

Presque sur la ville, nous avons vu l'une des hélices d'un de nos appareils — celui de Fo... et du capitaine F... — s'arrêter soudain.

Et l'avion s'est mis à descendre tout doucement, vers la captivité !

Que faire, que faire, sinon les suivre désespérément des yeux, pauvres points noirs, si lointains, déjà perdus!...

Nous ne sommes plus que huit!

Le vent s'élève, notre marche devient de plus en plus lente!

Au-dessous de nous, des croix noires passent et repassent, menaçantes; mais elles n'atteignent point à notre hauteur!

Pourtant une inquiétude nous serre le cœur.

Nous avons vu tout à l'heure un de nos avions voler péniblement au-dessous de nous... et puis, subitement, il a disparu... et nos yeux ont fouillé en vain la brume du soir commençant!

Malheur à lui, s'il est tombé seul entre les serres de ces oiseaux de proie qui nous attendent et nous suivent avec l'acharnement des vautours affamés guettant la chute des voyageurs harassés dans l'immensité des déserts!

Plus que sept!

Une manœuvre mal suivie nous a séparés en deux groupes avant de passer le Rhin!

Et nous ne sommes plus que quatre : le capitaine, Rap... l'abbé et nous!

Le vent souffle de plus en plus violent; notre vitesse est bientôt réduite de moitié; alors une nouvelle inquiétude nous étreint : aurons-nous

suffisamment d'essence pour *tenir* jusqu'aux lignes? Cinq heures ont déjà passé depuis notre départ. Nos têtes s'alourdissent, notre respiration devient plus haletante, et ce malaise augmente à chaque secousse de notre avion qui lutte courageusement dans le vent! Mais il faut tenir!... il faut tenir! Nous voici presque aux lignes! Qu'est-ce que 40 kilomètres?

Quarante kilomètres, c'est trop pourtant!

A son tour, l'avion de l'abbé a soudain *piqué du nez*. Un moteur arrêté, le pilote cherche encore à nous suivre, en allongeant son vol tandis que le prêtre, d'un geste triste comme un sanglot, et qui ressemble à une bénédiction, nous fait de la main un dernier adieu!

Puis, nous le voyons jeter par-dessus bord les pièces de sa mitrailleuse, qu'il démonte d'une main calme!

Inutile de lutter, leur tâche est finie mais leurs souffrances commencent!

Plus que trois!

Enfin tout là-bas, à notre gauche voici Lunéville, à notre droite Toul. Les lignes approchent. Nous bénissons presque les obus qui éclatent près de nous avec des aboiements de dogue mécontent semblables à ceux dont nous saluaient les forts de Metz.

Tirez, tirez! Voilà la France proche!

Voici-là bas le plateau, et les hangars, et notre cabane... si minuscule! *Alleluia!*

Il était temps! Juste au-dessus des lignes, le capitaine a eu la panne d'essence et nous l'avons vu descendre en vol plané vers Toul!...

Six heures sonnaient quand nous avons atterri.

Triste rentrée!

La joie que nous nous promettions de ce retour, et le fin souper que nous avions commandé à Nancy, comme tout cela est loin de nous!

Six des nôtres sont tombés là-bas..., plus peut-être. Et des larmes sont dans bien des yeux.

Un petit mécano est parti brusquement, tandis que je causais, et je le vois pleurer là-bas, désespérément, son « patron » qu'il ne reverra pas! Braves et simples cœurs que ces mécaniciens, courageux au travail et prompts à s'attacher!

Le téléphone nous a remis un peu de baume au cœur.

Le capitaine a atterri près de Toul. Na... aussi. Quant à l'adjudant L..., avec le capitaine S... comme passager, il a pu, malgré une panne de moteur, traverser les lignes à 600 mètres sous



une grêle de balles et de shrapnells et se poser derrière les tranchées !

Je rentre avec le petit M... dans notre chambre. Nous ne nous disons rien, mais nos yeux humides se rencontrent parfois. Et nous nous comprenons...

## VI

### LA « GROSSE BERTHA » RÉPOND

Est-ce la réponse ?

La « grosse Bertha », comme les Nancéens se plaisent à nommer la pièce de 380 dont la menace plane toujours sur leur ville, s'est réveillée hier d'une longue somnolence... et, toute la matinée, elle a grondé, en pure perte d'ailleurs!...

Oui, vraiment, la « grosse Bertha » n'a pas eu de chance : le premier obus est tombé près de la Moselle, dans un jardinet qu'il a consciencieusement labouré; il a même cassé, je suis sûr, plus de trois cents carreaux dans les bicoques voisines. Le second s'est écrasé dans un terrain vague. Le troisième dans le potager d'une popote de sous-officiers — faute d'un point, dit le proverbe! Le quatrième et le cinquième, c'est mieux, ont creusé dans l'ancien lit de la Moselle deux magnifiques entonnoirs que l'eau a remplis aussitôt.

Les autres ont été se perdre sous l'ombre des grands arbres du jardin public, désert à cette heure!

Messieurs les artilleurs, voilà 500 000 francs dépensés bien à la légère !

La « grosse Bertha », mécontente de son travail, a grondé de nouveau au milieu de la nuit, et, cette fois, elle a réussi !

Nous nous sommes réveillés à minuit, au bruit d'une formidable explosion. Aussitôt un coup de téléphone a demandé une équipe de volontaires pour essayer de dégager des malheureux ensevelis sous les décombres...

Nous nous levons en hâte, et un tracteur nous mène sur les lieux.

L'obus est tombé de plein fouet sur un petit hôtel et l'a coupé en deux. La moitié de droite est encore debout, et l'on voit les chambres éventrées avec leur ameublement intact suspendu au-dessus du vide.

De la moitié de gauche, il ne reste qu'un amas informe de plâtras et de poutres entremêlés sous lequel douze malheureux doivent être ensevelis.

Mais comment déplacer cette montagne de décombres ? Ne sera-t-il pas impossible de dégager ceux qui peut-être respirent encore et attendent leur délivrance ?

Au milieu des pierres et des débris, un homme, une ombre, semble agenouillé.

— C'est un lieutenant d'artillerie, explique un

vieux territorial à moustaches grises. Il avait fait venir ici sa *bourgeoise* et ses deux *gosselines*. Elles couchaient là cette nuit. Lui se trouvait dans la chambre à côté. L'explosion l'a projeté hors de son lit sans mal-aucun, mais quand il s'est relevé et qu'il a regardé du côté où qu'étaient sa femme et ses deux filles, il n'a plus vu qu'un grand trou noir.

Elles sont là-dessous, mortes, pour sûr!

Et alors, il se frappe la poitrine, s'arrache les cheveux, et dit : « C'est ma faute! c'est ma faute! » C'est tout d'même triste de voir des choses comme ça!

A ce moment, d'un ressaut, l'ombre prostrée s'est relevée, et, à la lueur des phares qui jettent sur les décombres des faisceaux de lumière crue, j'ai vu, au milieu de la figure ravagée, une énergie farouche illuminer soudain ses deux yeux :

— A l'ouvrage, mes amis, il y a peut-être des vivants là-dessous.

Subjugués par son exemple, nous nous sommes mis au travail avec une ardeur sauvage! Les pierres, les planches volent de mains en mains; on dégage des cadavres, de pauvres cadavres nus et tuméfiés : le propriétaire de l'hôtel, sa femme, une domestique, un soldat, une femme encore!

Et puis, on a trouvé trois corps presque enlacés : la mère et les deux filles.

Le lieutenant n'a pas pleuré. La douleur, poussée à de telles limites, n'a pas de larmes. Il a baisé les trois fronts pâlis, les trois fronts aimés. Puis se redressant, il a répété de nouveau :

— Au travail, mes amis!

Il arrache déjà les planches, soulève les pierres, blanc de plâtre et de poussière, les mains en sang, et, dans l'éclairage théâtral des phares, c'est l'image même de la Douleur qui semble agir farouchement en lui, la Douleur surhumaine qui veut vivre pour sauver d'abord, pour venger ensuite, et puis mourir!

Cette énergie sublime a-t-elle appelé le miracle?

Une voix lointaine, coupée, tremblante, monte du fond des décombres :

— Suis là... vivant... venez... vite!

— Blessé?

— Non... crois pas... suis sous un matelas... ai soif... soif!

A six heures, on a pu passer au prisonnier deux verres d'eau. La voix, plus proche, a remercié faiblement. Après huit heures, huit longues heures de travail acharné, un vieil officier aux cheveux blancs, sort enfin à la lumière : il est pâle comme un mort, avec des yeux d'épouvante!



— Merci, mes amis, dit-il, merci!

Mais les soldats se tournent vers le malheureux père qui, à bout de force et de souffle, s'est laissé tomber au pied des brancards où sont étendus les êtres qu'il a le droit de pleurer à présent!

— Remerciez d'abord le lieutenant!

Le ressuscité a compris l'admirable dévouement. Il tend ses deux mains vers les mains qui saignent, comme celles de Jésus en croix :

— Merci, dit-il simplement, nous les vengerons!

## VII

### OU LE FOKKER RENTRE EN SCÈNE

Hier, par un beau soleil, le commandant du groupe a voulu passer l'escadrille en revue. Devant nos appareils, alignés comme à la parade, les mécaniciens en capote et casque, l'arme au bras, se sont efforcés de prendre des allures militaires; mais la clef anglaise leur va mieux que le fusil, il faut l'avouer.

Le commandant a décoré quelques-uns de nos équipages. Il a lu les libellés de nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur du capitaine S... et de notre abbé ...

Puis sa voix rude, peu accoutumée à la parole, s'est élevée. Par delà l'espace, il adresse un adieu ému aux camarades qui sont restés là-bas.

« Comme eux, mes amis, termine-t-il, nous ferons notre devoir, tout notre devoir, gaiement et simplement. »

Un avion au-dessus de nos têtes vient de boucler la boucle... Et c'est le « oui » qu'il a répondu pour nous tous, à la française.

A la fin de la journée, le capitaine nous a réunis pour nous lire un rapport sur le raid de Carlsruhe.

Quatre de nos camarades ont été faits prisonniers. B., et de M., ont été tués dans un vaillant combat soutenu contre un groupe d'Allemands.

Mais ce sacrifice n'a pas été inutile. De source sûre, nous avons fait près de cinq cents victimes, dont deux cents tués. Dans une cour de caserne où les recrues faisaient l'exercice, nos bombes ont couché cent morts.

Une folle panique a terminé ce que l'explosion avait commencé.

Bar-le-Duc est bien vengée.

Puisse ce carnage faire réfléchir les aviateurs boches ! Mais j'avoue que je n'y crois guère, et je m'attends plutôt de leur part à un prochain raid de représailles sur une de nos villes ouvertes.

Il n'y a pas de raison après tout que ce petit jeu-là dure moins longtemps que la guerre.

Et la guerre n'est pas finie.

Nous avons, dès le lendemain du raid, repris notre rôle de gardiens de Nancy, et les combats succèdent aux combats. Il y a huit jours j'ai manqué bêtement un fokker avec L... Tandis que

nous le poursuivions, les artilleurs ont continué à tirer, et c'est nous qui avons failli descendre.

O..., plus heureux, a touché au-dessus de Lunéville un petit aviatik, qui est descendu en vrille de 3 200 mètres à 1 000 mètres, s'est rétabli péniblement, et est allé tomber derrière les lignes.

Puis, hier, la « grosse Bertha » nous a réveillés de bonne heure. Un avion aux croix noires qui se promenait dans le ciel pour régler leur tir a été pris à partie par G... et le petit M... Il a fait aussitôt demi-tour avec un remarquable esprit d'à-propos. Aveuglée, « Bertha » a grondé encore une fois, puis s'est tue.

Ce matin, au point du jour, je suis parti avec L... pour prendre notre tour de garde. Au « décollage » le temps est si brumeux que c'est à peine si l'on distingue au-dessous de soi, dans l'immense mer d'ouate, un petit cercle de terrain gris où les taches brillantes des rivières et des étangs permettent de « faire le point ».

Lorsque nous survolons Nancy, la ville apparaît régulière et tranquille avec son brouillard de toits, de flèches, de coupoles... Elle nous semble plus grande ainsi, dégagée de son cadre trop large de bois et de campagnes.

La brume qui l'entoure est si lumineuse sous

le soleil, que l'on dirait une immense auréole faite par la nature à la ville bombardée.

Peu à peu le cercle s'étend. Progressivement se dessinent comme sur un écran de lanterne magique un canal, une route bordée d'arbres, un étang, des champs dorés par les récoltes et, sur l'étendue des terres labourées, les taches vert sombre des forêts.

De temps à autre une énorme colonne de fumée blanche s'élève à la corne d'un bois... Il est vrai, nous sommes en guerre. C'est une pièce de marine de 305 qui tire sur Château-Salins.

Le temps passe vite à regarder ainsi tour à tour l'ensemble et les détails de ce spectacle toujours changeant d'un pays vu de 4 000 mètres de haut.

Le seul inconvénient, c'est qu'il ne fait pas chaud à cette altitude. Le thermomètre marque 40 au-dessous de zéro, et, malgré les trois paires de gants superposés qui me font des mains gonflées comme des sacs, je ne puis parvenir à combattre la brûlure du froid que la vitesse fait pénétrer, semble-t-il, par tous les pores, en pleine chair.

Pour tuer le temps, nous passons les lignes, « histoire de nous faire envoyer quelques gros noirs ». Puis nous faisons demi-tour et je me penche hors de la carlingue pour regarder les



tranchées de la Scille... O surprise! A 200 mètres au-dessous de nous, un petit fokker monte, monte.

J'ai tout le temps de l'examiner. Qu'il est joli, avec ses ailes brillantes sur lesquelles les deux croix noires découpent des trous sombres; je vois très bien le pilote, et, fixée sur le capot, la mitrailleuse...

Cela me fait penser qu'il est temps de saisir la mienne, et je fais à L... le signal convenu : « Un boche »; puis, du doigt tendu, je le lui montre. Il l'a aperçu et sa bonne face rouge sourit.

Les moteurs ont ralenti! Nous piquons! Le fokker ne bouge pas. Nous a-t-il vus?

Dre-re-re. Une première rafale à 200 mètres, une seconde à 100, une troisième à 50 à peine!

D'un seul coup, soudain, le boche a piqué verticalement, et, comme à Metz, la descente vertigineuse dans le vide commence.

Mon souffle est figé dans ma gorge, le sang bat à mes tempes à grands coups pressés.

Je m'obstine à tirer, mais les larmes troublent ma vue; je ne vois plus rien.

D'ailleurs, à quoi bon continuer la poursuite insensée? Le fokker, cette fois, est touché, j'en suis sûr. N'est-ce pas lui qui nous voulait attaquer? Plus rapide que nous, aurait-il abandonné la lutte par cette chute folle où les ailes les plus solides

brisent leurs attaches sous la poussée formidable de l'air?

Mais la brume nous l'a soudain caché. Et je fais en moi-même le rêve que le pilote de ce fokker soit le même que celui qui faillit assister à notre rencontre tragique l'autre jour, au-dessus de Metz.

Mourir dans un combat face à ce Boche, soit, mais lui donner le spectacle de ces deux avions se brisant en morceaux devant lui!... Aurait-il ri!

Oui, je voudrais que ce fokker fût celui de Metz.

## VIII

### LE BOCHE D'ERNEST

Non et non! Ernest n'est pas content et vous ne le ferez pas rire...

Depuis quelques jours, nous le voyons ainsi, muet, irritable, songeur, ne répondant à nos questions que par monosyllabes!

— Ma foi, laissons-lui broyer son « cafard », affirme Na... On peut tout de même pas se mettre aux genoux de Monseigneur pour en obtenir un sourire!

— Que peut-il bien avoir?

— Est-ce que je sais! Sait-on pourquoi on a le *cafard*? Ça flotte dans l'air. Il y a des jours où le soleil brille, où on n'a pas un embêtement, pas un ennui devant soi, où on a bien déjeuné — c'est rare ici, mais enfin ça arrive! — où on est paresseusement occupé à pousser au plafond la fumée de sa bonne vieille bouffarde. Eh bien, ça y est... Ça vous prend... On a envie d'être triste... On s'fabriquerait des idées noires si on n'en avait pas toujours un assortiment à sa portée...

— C'est vrai, mais je crois que la bête noire d'Ernest est d'une autre famille que celle dont tu parles...

— Quoi? N'est-il pas à la veille de réaliser son rêve... son dada... « être pilote, avoir des ailes sur le col! » puisqu'il doit faire bientôt son premier bombardement!...

— Oui, mais en attendant, il n'est toujours que mitrailleur, et ce matin, j'ai entendu le capitaine qui lui disait :

— Faites un tour au-dessus de Nancy, si le cœur vous en dit, mais je ne veux pas encore vous lâcher sur les lignes.

Pauvre Ernest!... Si tu avais vu son nez s'allonger au fur et à mesure!...

Ernest est le mitrailleur du capitaine... Non sans peine, il a obtenu de terminer son entraînement de pilote au front... et il faut avouer que ses débuts *au manche* ont été excellents. En quinze jours, il a brûlé les étapes, *décollant* à chaque éclaircie, avec, d'abord, des virages timides à *plat*, puis il s'est lancé, est monté à 3 000, et vous a fait une descente en spirale que n'eût pas désavouée feu Pégoud lui-même!...

Tout cela est fort bien... mais ça ne vaut pas encore le premier vol sur les lignes, au milieu des « gros noirs », avec l'espérance de rencon-

trer un Boche, et, qui sait! peut-être, de le descendre!

C'est fou, je ne le conteste pas, mais si c'est son idée, à lui!

Et Ernest ronge son impatience en remplissant le champ et le ciel du ronronnement rageur de ses moteurs.

Pourtant, ce matin, le capitaine s'est enfin laissé convaincre, et notre heureux camarade prépare son avion pour le baptême!

Ernest n'a jamais des idées comme les autres!

Il a fait construire, à la place du passager, une glissière où l'on peut mettre un obus, un seul, mais énorme, une vraie torpille... Une porte, commandée par une longue tige, s'ouvre en bas de la carlingue, au moment voulu, et l'obus tombe dans le vide.

Puis, comme le capitaine ne veut pas encore confier au débutant la vie d'un mitrailleur, Ernest a placé sur son capot deux mitrailleuses superposées, et cela vous rappelle, en petit, la tourelle d'un cuirassé! Une autre manette les commande.

— Surtout, dit Na... narquois, si tu vois un Boche et si tu l'attaques au-dessus du terrain, ne va pas te tromper de poignée et ne nous expédie pas ta torpille sur la figure...



Mais Ernest n'écoute même pas !  
Les moteurs essayés, il fait une superbe *montée en chandelle* (1).

Il est resté une heure à peine en l'air, et déjà le ronflement de ses moteurs se rapproche... Il atterrit comme un *as*.

Il descend tranquillement de son appareil, puis cligne de l'œil d'un air satisfait, et laisse flegmatiquement tomber ces mots :

— J'en ai un !

Nous ne voulons pas comprendre !

— Bah ! un petit bombardement ! Tu en verras d'autres, dit négligemment Na... en vieux loup de l'air qu'il est.

Et Ernest, clignant encore de l'œil — c'est décidément son tic :

— J'ai un *Boche* !

Nous restons bouche bée !

— Eh bien oui ! et j'avoue que ce n'est pas ma faute ! J'avais jeté ma *crotte* à Dieuze. Je rentrais donc en *père peinard* ! Tout d'un coup, j'aperçois devant moi un point noir. « Boche ? Français ? Allons toujours voir ! »

Je me dirige donc dans la direction, mais, quand j'arrive à portée de lui, le Boche —

(1) Départ cabré où l'on monte presque à pic.

j'aperçois ses croix noires — fait demi-tour et me brûle la politesse ! J'étais furieux ! Je me dis : « Suivons-le toujours ; le soleil est derrière moi ; il ne me verra peut-être pas. » — Ce que je fais ! Tout d'un coup, le « Fritz » fait un virage et pique droit sur moi. Il trouve peut-être que c'est gênant d'être filé ainsi ; c'est son droit ! Je l'attends ferme ; est-il bête ! Il vient juste dans l'axe de mes mitrailleuses. Je vise tranquillement, puis, à 100 mètres, je lui lâche une double rafale !

Aussitôt il tombe en *vrille*, puis en *feuille morte*. Il me semblait que j'étais en train — les yeux grands ouverts — de faire un beau rêve impossible !

.....  
Au même instant la sonnette du téléphone s'est mise en branle dans le bureau.

— Allo !

.....  
— Au-dessus de Dieuze, oui, c'est un pilote de notre escadrille !

.....  
— Ah ! descendu en flammes de 1000 mètres.

.....  
— Parfait, merci !

Le petit fourrier sort triomphalement du bureau, aussi heureux que si c'était lui qui avait descendu le Boche.

Ernest n'a plus le « cafard ». Il rayonne... et il y a de quoi!

Quatre jours après, le capitaine l'interpelle :

— Dis donc, Ernest, tu nous joues un beau tour?

— ???

— J'avais demandé une palme pour toi.

— ???

— Elle est tombée à l'eau!

— Je m'y attendais, mon capitaine!

— Mais, à la place, on te donne... la médaille militaire.

!!!

Ernest ne bouge pas. Son sourire cependant s'épanouit un peu, tandis qu'il murmure :

— Ce Boche-là me fera toujours rire!

Et le lendemain, Ernest, radieux, arborait non seulement les ailes dorées au col, mais, à côté du ruban rouge et vert, le petit ruban vert et jaune!

## IX

### LA MORT DU PETIT M...

— André... Hep! André!...

Le petit M... ouvre enfin les yeux et me regarde d'un air effaré...

— Rap... te demande. Il veut essayer avec toi notre nouveau lance-bombes.

Déjà M... est hors du lit. Il est heureux, puisqu'il s'agit d' « y aller ».

Il nous rejoint bientôt sur le terrain.

— Bonjour, Rap... où allons nous?

— Essayer notre lance-bombes. Tu le sais bien!

— Chez les Boches, au moins!

— Mais non, au terrain de tir!

M... fait la moue.

— Eh bien! oui, après tout, consent Rap... Tu as raison. Là-bas, pas de danger de démolir un Français!

M... court préparer les obus, puis les accroche lui-même sous la carlingue tandis que Rap... donne un dernier coup d'œil à l'appareil.

Le ciel est si bleu, on se sent si joyeux de vivre



que je ne puis m'empêcher d'envier ces deux veinards qui vont s'envoler, agir... intensément!

Une idée me passe en tête. Je cours rejoindre L... avec qui je dois prendre la garde.

— Dis donc, vieux! Rap... va essayer son lance-bombes sur Château-Salins avec M... Au lieu de tourner pendant deux heures au-dessus de Nancy comme des ours en cage, à attendre un Boche qui ne se montre jamais, demandons donc au capitaine de les accompagner.

— Avec plaisir! Mais notre appareil ne grimpe pas!

— Bah! nous ne prendrons que deux obus! Je cours les remplir pendant que tu arrangeras la chose avec le *Patron*!

Ce dernier accepte aisément.

Nous prenons point de rendez-vous avec Rap... pour 9 heures, il en est 8 à peine. Les derniers préparatifs... le suprême coup d'œil à la mitrailleuse, aux obus... les deux moteurs qui trépident... le roulement accéléré... une petite secousse... plus rien!

Nous voilà dans le ciel; le cercle de paysage s'élargit rapidement!

La brume s'étend encore, en floconnements de neige, sur la plaine et dans le fond des vallées. Mais la couche en est si ténue qu'on voit surgir, de-ci, de-là, un coin de colline avec ses



vignes, la pointe d'un crassier, les deux flèches d'une église!

Puis, peu à peu, Nancy se débarrasse de ce voile, comme à regret, gardant cependant, par une dernière recherche de ville coquette, une large écharpe d'ouate blanche, gracieusement contournée, où le miroitement du fleuve qu'elle cache sème des diamants...

— Dors tranquille, belle ville : nous sommes heureux et fiers d'être tes gardiens, et de pouvoir venger tes blessures!...

Le temps passe...

— Neuf heures cinq.

— Déjà!

Nous virons et mettons le cap vers le point du rendez-vous où les camarades doivent nous attendre? Un coup d'œil à l'altimètre? 2 200 seulement! Décidément notre appareil monte comme un *pingouin*!

Nous cherchons en vain Rap... Nous sommes un peu en retard, et puis, avec son appareil neuf, il doit être diablement au-dessus de nous!

Allons-y quand même!

Nous nous mettons face au vent et traversons les lignes.

A notre droite, un Caudron évolue à 1 000 mètres au-dessus de nous!

Ce sont eux, sans doute!

Les lignes sont passées sans encombre...

Entre deux bois, à cheval sur la voie ferrée, un village! Crac!...

Un des obus pirouette dans le vide et pique... L'autre est resté dans le lance-bombes. J'essaye d'ouvrir la petite trappe qui m'en sépare. Impossible! D'un coup de pied, je défonce la plaque de verre. Avec une pression de la main, puis des coups de poing et de pied furieux, j'essaye de faire tomber l'obus, qui demeure obstinément coincé.

Une clef me sert maintenant de marteau et je frappe avec l'énergie du désespoir... Tout d'un coup, la bombe a pirouetté...

J'ai poussé un soupir de soulagement!

Une demi-heure après, nous atterrissions!

— Rap... n'est pas encore rentré?

— Non, pas encore... ah! le voilà!

Tant mieux! J'avais je ne sais quel noir pressentiment!

Le Caudron pique à mort! Ce n'est pourtant pas l'habitude de Rap...

Il atterrit, l'avion vire... vient vers nous... Je ne vois pas M... debout dans sa carlingue comme à l'ordinaire!...

Soudain, j'ai peur! Une longue trace de sang court sur la paroi de la nacelle! Rap..., pâle comme

un mort, saute à terre. Je suis déjà sur l'aile!

Le « petit », courbé sur lui-même, porte une effrayante blessure dans le dos. Sa main crispée tient encore la mitrailleuse. Je l'appelle... mais je sais bien déjà qu'il ne me répondra plus... jamais!

Doucement, comme si nous avions peur de faire mal à ce pauvre corps froid, nous le déposons sur une civière.

Et le voici qui s'en va porté par deux infirmiers courbés sous le fardeau.

— Tué, M..., mon petit M..., mon voisin de chambre, et déjà mon ami, si joyeux, si ardent, si plein de vie! Voilà ce qui reste de mon camarade à la figure d'enfant, aux yeux limpides!...

Muets, le cœur gonflé, nous nous sommes raidis, la main au képi : et c'est ainsi que nous salvons et que nous le voyons partir, au balancement de ce brancard, qui semble donner à ses pauvres membres un dernier regain de vie!

Que nous sommes peu de chose!

Alors seulement, Rap... nous avoue qu'il est blessé.

— Oh! rien, à la jambe!

Pâle et sombre, il nous raconte son combat en quelques mots coupés de silences qui sont autant de sanglots retenus....

— Les obus étaient lâchés... nous ren-

trions... 4400! Tout marchait bien,... nous étions contents!... Tout à coup, le petit me fait un signe : Un boche! Je le vois tout de suite, à notre hauteur... Nous piquons l'un vers l'autre... Une fois accrochés, nous ne nous quittons plus... Il vire, je vire... Il pique, je pique!... Nous nous tenons pendant quelques minutes... Enfin, je parviens à l'approcher à moins de 50 mètres... à 20 mètres... M..., penché sur sa mitrailleuse, vise tranquillement... comme au tir... et je suis les balles lumineuses qui tapent juste!... Tout à coup, le boche pique. Mais au même moment je vois le petit chanceler et je sens un choc sur la jambe... Une balle explosive lui a traversé la poitrine. Il se tourne vers moi... D'un dernier geste, il me montre sa poitrine déjà rouge... puis il tombe... Je ne vois plus que sa main droite restée accrochée à la poignée de sa mitrailleuse... Je tremble comme un gosse... « Pourvu qu'il ne soit que blessé! » Je pique à mort, *comme un sourd*, et huit minutes après, j'étais ici! »

... Il s'arrête! puis ses yeux se tournent vers la petite salle où M... est étendu dans le suprême sommeil :

« Pauvre gosse! » sanglote-t-il.

Je me dirige vers l'infirmerie, et j'ouvre la porte!

Il est couché là dans un drap blanc que je soulève...

Son visage d'enfant, pâli et virilisé par la mort, demeure cependant calme et comme souriant!

.....  
A table, une heure après, nous nous asseyons...

Une place reste vide, et nos regards, malgré nous, reviennent toujours vers le couvert et la serviette roulée que nous n'avons pas eu le courage d'enlever!



## X

### ADIEU, NANCY!

— Enfin ! annonce triomphalement Na... à la popote, je crois qu'on les tient !

— ... Quoi donc !

— Eh bien, les Sop ! Le motocycliste a dit au chauffeur du groupe que le commandant avait parlé au capitaine de notre prochain entraînement.

— Ce n'est pas trop tôt !

Depuis quinze jours, on ne cause plus que des nouveaux appareils dont l'armée doit doter notre escadrille prochainement... très prochainement !

Leur élégance, leur légèreté, leur vitesse... sont les sujets de toutes les conversations !

C'est l'heure de la sieste ! Étendu dans un transatlantique, un livre sur les genoux, je me suis assoupi, et, dans mon rêve, je vois déjà passer, vites comme des éclairs, les petits avions à fuselage entoilé...

— Hep... la mitraille!

Une voix nous appelle du dehors.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Le capitaine demande tout le personnel navigant!

Nous nous empressons d'enfiler nos vareuses! Notre chef n'aime pas attendre... Gare aux retardataires!

Non! Le voici avec son sourire des bons jours:

— Mes amis, une bonne nouvelle à vous annoncer! Le Grand Quartier nous désigne pour partir...

Et chacun pense joyeusement: « A l'entraînement! » ...

Un moment voulu d'arrêt pendant lequel ses deux yeux perçants nous scrutent tous, d'un même regard...

— Pour partir... dans la Somme!

Nous nous regardons, hébétés... à la fois surpris, désillusionnés, tristes... heureux! Les uns ont rougi! Quelques autres sont un peu pâles!... Mais cela ne dure qu'un instant. Déjà les visages ont repris leur pli habituel. Le capitaine, content, sourit:

— J'espère, continue-t-il, que vous êtes fiers comme moi de ce choix qui nous distingue, et que vous aurez à cœur de consacrer là-bas la réputation de l'escadrille!... Nous savons ce que

nous quittons... nous ne savons pas ce que nous trouverons dans la boue de la Somme. Préparons-nous à cette nouvelle vie... à ses duretés, à ses dangers... Nous partons après-demain. Adieu le bon confort de nos cabanes... Adieu, Nancy! N'emportons que le strict nécessaire : une bonne paire de solides godillots, quelques chaudes chemises, ... quelques chaussettes, un bon complet... Les bois de la Somme seraient peu sensibles aux charmes de la fantaisie!... Au revoir, mes amis! Préparons nos valises... et nos cœurs!

Ça y est... La purge est avalée! L'idée de partir dans la « brousse », pour être, après tout, assez peu réjouissante, est déjà classée, acceptée!

— Quand même, pour une tuile, c'est une tuile, dit Na...

— Adieu les apéritifs à la Lorraine!

— Adieu les virées à Nansbroc!

— Enfin, conclut Rap..., on verra du pays! On commençait à s'embourgeoiser ici. Et puis, on fera du bon *boulot*!

Dans sa chambre, chacun fait deux tas... l'un de ses affaires de guerre, l'autre de ses affaires d'embusqué!

Adieu, bottes montantes, tenues noires, ceintures de cuir... Adieu, notre panache! Bonjour, vieille tenue jadis bleue, compagne de travail, vêtement de vrai « poilu » qui vaut bien l'autre...

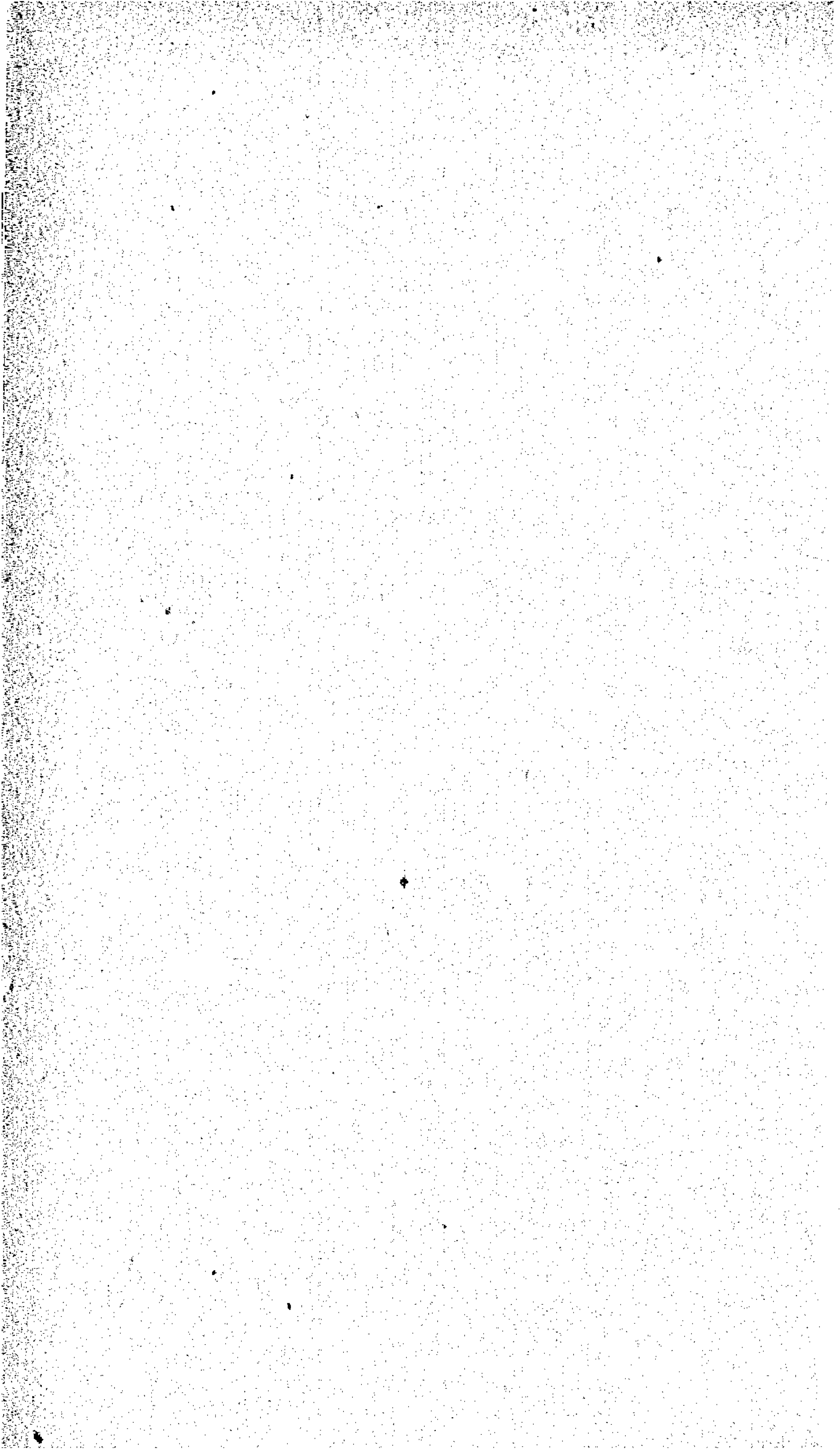
Sais-tu que nous allons en voir de dures ensemble?  
On s'y fera, que veux-tu!

Ce matin, nos avions, nos tracteurs, ont quitté  
le plateau... et c'est la dernière fois!

Au lointain s'estompe déjà Nancy, la grande  
ville que nous aimons tous un peu comme un  
second pays natal, parce que pour elle nous avons  
souffert et lutté, parce que surtout, pour la  
défendre et la venger, des camarades ont versé  
leur sang...

A l'horizon violet, elle nous envoie, comme  
un dernier adieu, le reflet lointain de sa Moselle!  
Combien la reverront?  
Adieu, Nancy!

Nancy, juillet-septembre 1916.





## CHAPITRE II

# LA SOMME

### I

#### « HOMMES DES BOIS »

Nancy est bien loin déjà !

Bar-le-Duc... Épernay... Châlons sont derrière nous et les villages continuent à glisser sous nos ailes, minuscules, comme les grains d'un chapelet dévidé lentement...

La Marne coule dans la campagne, en longs méandres contournés, vers sa grande sœur la Seine... Vitry, si régulière qu'on la prendrait pour une immense caserne aux toits rouges, nous montre un instant le dessin géométrique de ses rues tirées au cordeau... Voici Viels-Maisons, avec sa grande place carrée... Nous laissons Meaux sur notre gauche, et la Marne qui fuit vers Paris, la veinarde !

Tout à coup, notre bi-moteur, qui filait son chemin sans secousse dans un ciel d'une pureté rare, a bondi, comme sous un coup de fouet. Il s'est balancé un instant d'une aile sur l'autre, puis s'est affaissé brusquement comme si l'air s'était refusé à le porter plus longtemps; mais il a rebondi comme une balle légère.

L'aiguille de notre altimètre bat la breloque. Puis, vers le nord, soudain, l'horizon s'est engrisailé, et quelques nuages isolés, tels des éclaireurs, ont passé au-dessous de nous.

Maintenant, c'est le gros de l'armée, la masse de plus en plus dense des cotonnements aux formes bizarres, bedonnantes ou effilées. Puis, la terre assombrie a disparu derrière ce voile lumineux, impénétrable...

Le spectacle est beau, sans doute, de cette mer d'idéale blancheur, attirante et hypnotiseuse, mais, malheur à celui qui s'y attarde.

Elle a ses victimes comme l'océan aux eaux perfides...

Je me suis retourné vers L..., et j'ai entendu dans mes écouteurs le petit cliquètement métallique du cornet détaché par la main du pilote.

— Allo!

— Allo!

— Tu m'entends?

— Very well.

— Je crois qu'il serait sage de piquer dans le coton et de passer en dessous.

— Gare à l'orage !

— On verra bien. Nous ne pouvons pas revenir en arrière. Une mer de nuages arrive aussi de l'ouest.

— Eh bien, on va piquer une tête !

— All right !

Nous descendons vers un gros nuage qui s'ouvre en deux comme un gouffre menaçant : l'entrée du ciel ou de l'enfer ? Il semble approcher avec une vitesse toujours accrue. Mon imagination surexcitée se figure que ses parois sont faites de marbre et non de vapeur. Notre avion va se briser là comme un frêle bibelot de porcelaine !

... Non ! D'un seul coup, nous nous sommes trouvés enfermés dans une cage de verre dépoli. Cette lumière vague, incolore, qu'accompagne une odeur de serre humide, et qui brouille vos yeux grands ouverts, est pire que la nuit. Le bruit des hélices y semble engourdi... lointain.

Les montants sifflent lugubrement. C'est comme une descente dans le néant, vers la Mort.

Mes yeux se tendent vers l'altimètre, étonnés de distinguer les contours nets de l'aiguille qui baisse, baisse toujours, impitoyable... 3 000, 2 500, 2 000, 1 500, 1 000.

Dans quelle position sommes-nous par rapport

au sol? Le pilote, qui a perdu le repère de la ligne d'horizon, ne peut plus guider l'avion que d'instinct, et, parfois, nous nous sentons partir en longues glissades...

Enfin, brusquement, voilé encore de brume, un coin de terre est apparu... mais, au même instant, nous avons senti sur nos visages la morsure douloureuse de la pluie... Au-dessus du nuage, le soleil, au-dessous, l'orage qui commence! Il faut se hâter d'atterrir...

Non, le grain est déjà passé! Fausse alerte!

Voici devant nous les clochers de Senlis, ceux de la cathédrale, et celui du collège où j'ai passé quatre années de ma jeunesse...

Des souvenirs se pressent dans mon esprit en images rapides.

Puis, apparaît Clermont, couronné de sa vieille église et des arbres de sa promenade...

Le ciel devient de plus en plus noir, nous avons hâte d'être au nid!

Amiens, à notre gauche, fait une tache plus grise dans la brume grise... A la faveur d'une trouée, ouverte au travers des nuages par le soleil, tombent de longs rayons obliques qui tracent sur la campagne un ovale lumineux...

La Somme passée, nous cherchons notre nouveau champ... La tête hors de la carlingue, je fouille en vain la campagne.

Le capitaine nous a bien dit pourtant :

« Entre les villages de R... et d'Y..., le long de la route, à l'orée d'un bois... »

Voici R..., Y... Une route les joint en effet. Il y a bien un petit bois carré... mais de hangars, point !

Nous longeons la route une deuxième fois, descendant à 200 mètres, et j'aperçois alors seulement les Bessonneaux recouverts de grandes toiles camouflées et dissimulés sous les arbres.

Sur l'herbe, deux mécaniciens viennent d'étendre un drap blanc pour nous indiquer le sens du vent.

Nous frôlons le fil d'une ligne télégraphique et allons nous poser sur le champ.

Il était temps : la pluie commence à tomber en larges gouttes et le roulement lointain du tonnerre s'étend en ondes prolongées sur la campagne silencieuse.

Là-bas, vers Péronne, le tonnerre de nos canons roule aussi, sans arrêt, comme le bruit d'un tambour infatigable.

J'ai retrouvé les camarades errant sous les arbres, avec des airs de condamnés à mort !

De fait, sous la pluie, l'aspect de ce bois n'est pas engageant. Dans l'unique allée, tracée par les soins, plus dévoués que compétents, des territoriaux, la pluie se rassemble en longues flaques,



et malheur à celui qui s'engage dans ce bourbier...

Une cabane est mise à notre disposition, mais elle ne rappelle que de très loin notre baraque bien étanche du plateau.

Les planches des murs ne se joignent qu'avec des efforts évidents, et par ces orifices, on peut admirer, sans se hausser jusqu'aux lucarnes, les beautés sylvestres du paysage.

Sur le sol, bruit le tic-tac multiple des gouttes suintant au travers du plafond transparent de toile goudronnée!

Cependant, au découragement premier, a succédé l'ardeur du désespoir.

Le gros Na... arrive triomphant avec une charge de planches sous les deux bras... G... monte, à grands renforts de clous, la carcasse d'un lit primitif, et Rap..., qui joint toujours le souci de la ligne dans la recherche du confort, découpe à grands coups de couteau dans une toile de tente l'ouverture d'une porte gothique...

Deux jours ont passé... Après la pluie, le soleil suivant le proverbe, et déjà, dans notre petit bois se répand cette odeur de « chez soi » que l'habitude fait naître, non seulement dans la plus pauvre bicoque du plus pauvre des hommes, mais jusque dans le petit trou de troglodyte que le poilu s'est creusé dans la paroi de sa tranchée, et qu'il regrette de quitter à la relève!

Infinie sagesse de la nature !

Oui, le bois est bien déjà « notre » bois !

Notre cabane a été soumise au compartimentage, chacun aime avoir son coin à lui, si exigü soit-il. Je me suis installé avec Laf..., un nouveau camarade venu à l'escadrille sur sa demande pour remplacer notre pauvre petit M... !

Nous avons construit deux lits splendides avec quatre planches montées sur des rondins de hêtre. Une caisse, trouvée dans un coin du bois et clouée au mur, nous sert d'armoire à glace... Une planchette supporte déjà un fond de bidon peint au ripolin (et qui fait une cuvette très convenable),.. nos menus objets de toilette... et les paquets de tabac de Laf..., fumeur impénitent ! Que souhaiter de mieux en pleine brousse ?

Notre popote s'est organisée dans une autre cabane plus petite. Quant à notre cuistot Auvergnat, il s'est construit une cuisine modèle aux murs de branches entrelacées, au plafond de toile goudronnée, et, pour vaincre notre « cafard » possible, il déploie ses talents les plus cachés de cordon bleu.

Hier, passant devant la cuisine, tard dans la soirée, je l'aperçois plongé dans la lecture attentive d'un gros bouquin. Je ne sache pas cependant que Pierre ait la passion des romans !

— Que lis-tu, lui dis-je?

— Sous en train d'apprendre per faïré dè la bouno cuisine!

— Ah! ah! si tu continues après la guerre, tu vas pouvoir t'engager comme chef du Grand Hôtel à Paris!

— Oh non! Iraïs plutôt donna des leçons à la bourgeoise!

. . . . .

En somme, la situation se présenterait bien si nous ne souffrions du manque presque absolu d'eau... Un tonneau par jour pour une centaine d'hommes, c'est presque un régime de haute mer... et encore cette eau garde-t-elle un vague goût de mare stagnante qui ne flatte pas positivement le palais.

Le « pinard » règne donc en maître!

Et puis, comme les après-midi sont, malgré tout, diablement longues, on a ouvert dans la popote un « tea room » modèle où l'on s'invite à tour de rôle à prendre une tasse de thé et à croquer quelques gâteaux secs.

— Ces diables d'aviateurs, que vous disais-je? Il leur faut absolument faire « la guerre en fantaisie! »

## II

### DERRIÈRE PÉRONNE

— Tu les vois ?

— Rien, absolument rien !

Les camarades sont introuvables. Nous fouillons en vain le coin du ciel où nos avions doivent se retrouver pour aller bombarder un dépôt de munitions, là-bas, derrière Péronne !

Il est vrai que se retrouver n'est pas chose facile par un temps de chien comme celui-là. On se promène entre les nuages comme dans un vrai labyrinthe... où les avenues ne sont pas marquées !

Et puis, il est fort simple de dire : « On s'attendra sur le village de K... », mais il n'est tout de même pas possible de rester accrochés au-dessus de ce point-là, et, aussitôt que l'on vire, le vent vous emporte vers les lignes à plus de 200 à l'heure... Le petit village est bien loin déjà... et plus loin encore les camarades qui luttent semblablement contre la tempête, au milieu des nuages.

Un instant, j'ai bien aperçu deux petits points mouvants à notre hauteur, mais ils ont disparu aussitôt derrière un grand pic de coton.

— Allo. Toujours rien?

— Non. Rien de rien!

— Que faisons-nous?

— Allons jusqu'à Péronne, nous les rejoindrons peut-être en route!

— Allons!

Nous repassons une dernière fois sur le point du rendez-vous et nous piquons vers les lignes.

Les nuages, de place en place, se dressent sur notre route. La terre ne nous apparaît plus que par morceaux, et, nous serions bien vite perdus, sans le fil d'argent que dévide au-dessous de nous la Somme paresseuse qui s'attarde en de longues boucles dans cette campagne naguère si fertile, et dont l'horreur nous apparaît tout à coup, entre deux voiles de nuages!

L'image de la guerre moderne est devant nous!

Certes, du fond de leurs tranchées, du haut de leurs observatoires, fantassins et artilleurs ont de terribles, d'affreuses visions de mort. Mais ils ne peuvent établir, comme nous en cet instant, la comparaison entre la verte campagne, vivante de toutes ses moissons et de tous ses troupeaux, avec les taches blanches et rouges de ses vil-



lages... et cet affreux désert chaotique, dont la lèpre rougeâtre aux crevasses jointives s'étend jusqu'à l'horizon.

Pas même l'oasis reposante qu'offre au voyageur harassé le désert le moins hospitalier, pas l'ombre d'un arbre ou d'un arbuste, pas la plus maigre végétation de graminées...

Ainsi la vie de la nature, qui ne s'était pas arrêtée depuis des milliers de siècles, la barbarie de l'homme l'a anéantie sous la pluie de feu et de fer de ses canons. Oui, c'est bien la guerre de destruction où tout s'évanouit, villages, églises, fermes, maisons, forêts, moissons, prairies, végétaux, animaux, dans un ouragan où la puissance de l'homme produit en anéantissement et en horreur plus que la puissance des grandes forces aveugles n'a jamais pu le faire au cours des siècles, plus que l'imagination prophétique de nos romanciers n'aurait osé le prévoir dans ses récits les plus fous!

Et pourtant, si l'homme a pu réaliser cette imaginable suppression de la vie naturelle, il n'a pu détruire, sous l'ouragan de feu déchainé, la faiblesse souffrante de cet autre homme qui lui résiste, et dont la volonté farouche se dresse à des hauteurs que n'ont pas gravies les plus purs héros de l'antiquité! Ainsi, cette guerre aura été tout à la fois pour la plus grande honte

et la plus grande gloire de l'humanité civilisée

Toutes ces pensées se coordonnent naturellement dans mon esprit, tandis que notre avion nous conduit, au travers de l'immense champ de bataille, vers Péronne, dernier vestige de la civilisation disparue, et dont la vue, tout à la fois, nous étonne et nous soulage. Elle nous apparaît comme une dernière semence de vie dans cette étendue morte!...

Sur Saily-Saillisel — ou plutôt sur l'emplacement où s'éleva jadis ce village pulvérisé — les obus tombent en grêle si serrée que les fumées des explosions se joignent et se confondent en un seul nuage jaunâtre! « Comment des hommes peuvent-ils vivre dans un tel enfer? »

Autour de nous, l'air se peuple de points mouvants, tantôt isolés, tantôt réunis, tels des groupes d'oiseaux migrateurs! C'est toute la pléiade des avions de chasse, de réglage, de liaison qui, chacun, ont leur tâche déterminée et la remplissent au-dessus de la bataille. Cette densité d'aviation est toute nouvelle pour nous.

Notre défiance s'aiguise peu à peu au milieu de ce va-et-vient d'amis et d'ennemis vous croisant avec une telle rapidité qu'on ne les identifie que lorsqu'ils sont déjà sur vous! Des petits chasseurs viennent dans une pirouette examiner nos cocardes et l'on sent qu'il ne

ferait pas bon se promener ici avec des croix noires!

N'allons-nous pas avoir affaire à trop forte partie de l'autre côté des lignes?

Je me retourne à un brusque *piqué* de notre avion! L..., le doigt tendu, me montre une dizaine de points bien groupés et venant des lignes allemandes.

— Allo! ce doivent être les camarades qui rentrent.

— Hum! ou des Boches! ... Y va-t-on?

— Allons-y! On verra bien!

— C'est comme *te veux!*

Cette expression, chère aux Nancéens, et que nous nous lançons souvent, en manière de plaisanterie, je l'ai envoyée gaiement dans le téléphone; mais je ne suis rassuré qu'à demi.

Enfin, ce qui est décidé est décidé!

Un dernier coup d'œil à ma mitrailleuse!

Les points noirs grossissent. Je les distingue suffisamment à présent pour être sûr que ce ne sont pas des bi-moteurs... Je vois déjà le signe égal tracé dans le ciel par chaque biplan. Puis je distingue les montants des ailes : un de chaque côté!... Nieuports, Anglais ou Boches?

Comme un éclair, le premier est passé juste au-dessous de nous et j'ai deviné plus qu'aperçu les trois couleurs de la cocarde britannique!

Ouf! J'étais prêt à défendre ma peau, mais j'aime mieux ça!... La peur, un instant refoulée, reprend aussitôt ses droits sous la forme de ce bien-être qui, tout danger écarté, vous envahit comme une pénétrante chaleur! Et c'est le vrai plaisir du sportsman... mais combien je le sens plus vivement en voyant passer, rapides, les petites cocardes alliées! Les Sop anglais ont dû se débarrasser aussi de leur charge de bombes sur quelque cantonnement. Nous irons bien où ils ont été, que diable!

— Vrrroum! Boum! Vrrroum!

Les 105, fort occupés à saluer les Anglais, nous ont dédaignés un instant. Mais ils ont hâte de réparer cette impolitesse involontaire. Et, ma foi, nous devons avouer qu'ils s'en acquittent mieux que leurs confrères lorrains. Les quatre premiers obus nous ont parfaitement encadrés, et maintenant les fumées noires nous suivent avec un empressement vraiment intempestif.

Ma tête est rentrée par quatre fois dans la carlingue, et je leur en veux, à ces Boches, de me forcer à saluer ainsi leur sale camelote de chez Krupp!

Enfin, quelques nuages nous dérobent à la vue de ces gêneurs, et j'en profite pour jeter un coup d'œil sur ma carte. Cette rivière... ce bois... ces deux routes en X... c'est bien cela!



Zut!... — Pardon, cela m'a échappé! — Au-dessous de nous, encore une fois, je viens de voir des croix noires! Mais ce brave Boche a beau tirer sur son manche, on dirait qu'il a quelque peine à monter jusqu'à nous.

— Mais non, trop aimable Fritz! Ne te dérange pas; je repasserai un autre jour, et nous causerons!

Nous arrivons sur l'objectif, Perpendiculaires à la voie, je distingue les toits de tuiles des hangars à munitions! Crac! crac! crac! crac! crac!

Cette fois les cinq obus se sont déclanchés à merveille. Je les suis tout en surveillant de temps à autre les croix noires qui semblent continuer à vouloir nous chercher noise!

Les obus sont tombés au but : je vois une grande colonne de fumée qui s'élève d'un des hangars!

— Regarde donc, Fritz, regarde ta camelote qui saute!

Mais Fritz n'écoute pas! Il tire obstinément, et vainement, sur les commandes de son avion rétif qui renâcle!

Je suis heureux, et dans mon cornet je crie au brave L..., toujours souriant, avec son bon nez rougi par le froid et que j'embrasserais :

-- Ça gaze!



L'avion s'incline. Nous rentrons.

Fritz nous suit un instant. En manière d'au revoir, je lui envoie quelques rafales. Dépité, il se résout enfin à nous abandonner à ses confrères artilleurs qui continuent avec entrain la partie commencée!

Cette fois, nous voici dans le vent!

Il me semble que nous sommes *accrochés* à tout jamais au-dessus de cette diablesse de batterie qui tire, tire, à perdre souffle... Mais elle ne le perd pas!

La correction est bonne. Je juge même que ces artilleurs-là n'ont pas de chance... en constatant d'ailleurs que tout est pour le mieux ainsi dans le meilleur des mondes.

Enfin, les lignes sont passées : voilà les petits points amis de nos avions : ils sont tout de même plus nombreux que de l'autre côté!

Sur les tranchées de Saily, le nuage de fumée jaune s'étend toujours, de plus en plus dense, de plus en plus large!

Nous retrouvons encore, au retour, le labyrinthe des nuages. L'un d'eux découpe dans le bleu la silhouette tourmentée d'une tête barbue d'homme préhistorique dont la bouche semble s'agrémenter d'une pipe grossière!

— Allo! L..., regarde le poilu!

Il rit, je ris. Nous sommes joyeux comme des

gosses qui feraient l'école buissonnière sans craindre la calotte au retour.

Ce que le capitaine va être content! Nous aurons été les seuls sans doute à faire ce bombardement!

Encore une fois, messieurs les nuages nous harrent la route. Nous piquons résolument dans le *coton* et nous retrouvons à 1000 mètres au-dessus du bois d'H... récemment conquis! Diable! attention aux câbles des saucisses!

Justement, l'une d'elles se balance majestueusement au-dessus de nous.

Il y a trois jours, un de nos camarades est rentré, de toute sa vitesse, dans un de ces filins d'acier qu'il a coupé net. — Par un vrai miracle l'avion a soutenu le choc. Quant au drachen, il est allé se perdre dans les lignes boches où l'un de nos chasseurs l'a descendu, tandis que l'observateur atterrissait sans mal avec son parachute...

Inutile de renouveler cette expérience intéressante!

J'écarquille donc les yeux, et nous passons sans incident la double ligne des gros captifs aux ventres de sénateurs qui se balancent drôlement sur nos têtes, avec leur petite banderole tricolore. — Cela me rappelle — je ne sais trop pourquoi — la fête de Saint-Cloud!

Quelle activité au-dessous de nous ! Hôpitaux d'évacuation, parcs d'artillerie, de génie, sèment sur le sol piétiné la multitude de leurs cabanes de planches, de leurs voitures alignées en longues files. Sur la grande route, c'est le flux et le reflux incessant de longues chenilles dont chaque anneau est un camion chargé de matériel ou de munitions !

Tout ce que consomme, pour continuer à vivre et à lutter, l'immense armée répandue sur le front de bataille passe par cette artère qu'une multitude de territoriaux entretiennent presque entre les roues des voitures.

Voici les premiers champs d'aviation, la file bariolée des hangars et les silhouettes menues des avions alignés et prêts au départ !

Voici notre bois. Comme nous le pensions, tous les appareils de l'escadrille sont déjà rentrés.

Nous atterrissons. L... *redresse* un peu tard. Notre avion fait quelques bonds, puis s'assagit. Nous sommes au hangar !

Nos camarades, l'air mystérieux, nous interrogent à voix basse.

— Eh bien ! vous pouvez vous vanter de nous avoir fait une sacrée peur !

— Plus d'une heure que nous sommes rentrés !

— Vous avez eu de la veine de vous en être tirés ainsi!

— Le « patron » n'est pas content!

En effet, le capitaine fauche l'air de son stick, furieusement. Sa voix nous appelle!

— Mes amis, ce que vous avez fait est ridicule!.....

Nous ne nous attendions guère à une telle réception. — « Oui, absolument ridicule! Je vous avais dit : *Nous-ne-marcherons-qu'en-groupe!* Vous entendez, *en-grou-pe!* Cela ne veut pas dire, je crois, d'aller lâcher vos bombes quand il vous plaît, où bon vous semble!

— Mais, mon capitaine... essaye L... .

— Oui, je sais, on a toujours de très bonnes raisons même quand on a tort. Eh bien! sachez seulement qu'une escadrille de Caudrons protégée par six chasseurs a passé les lignes bien groupée, il y a deux heures. Ils ont rencontré une bande de vingt boches, en ont descendu quatre, mais deux Caudrons et un Nieuport y sont restés!

Encore une fois, la Somme n'est pas Nancy! Je vous ai mis huit jours d'arrêts simples à chacun. »

Nous devons avoir une drôle de mine, car le capitaine ne peut s'empêcher de sourire :

— Allons, et à présent, que je vous serre la main! Vous avez eu tort, mais tout de même...



beaucoup auraient hésité à faire ce que vous avez fait là !

Il s'éloigne. Son stick recommence à sabrer un ennemi invisible.

Mais il n'a plus l'air furieux !



### III

#### CHEZ LES TOMMIES!

« M..., près Dunkerque, le...

« MON CHER VIEUX,

« Pardonne-moi de ne pas t'avoir donné signe de vie depuis mon départ de l'escadrille. J'en serais assez peiné si toi et les camarades pouviez imaginer que ce fût de l'oubli.

« Nous volons ferme ici, avec nos avions-canon.

« Comme tu le sais, nous travaillons en coopération avec les tommies du Royal Flying Corps, qui sont de rudes types... Un cran et un esprit de discipline dont nous ferions bien parfois de leur demander de la graine...

« Au demeurant, les meilleurs vivants du monde...

« Il y a cinq ou six jours, un zeppelin est signalé au-dessus du comté de Suffolk... Deux heures du matin. Nuit noire!... Un brouillard à

couper au couteau... Le commandant sort de sa tente — car il couche aussi sous la tente comme les poilus.

« — Appelez les trois pilotes de garde.

« Tous trois accourent aussitôt et se figent dans un garde-à-vous de statue.

« — Messieurs, dit le commandant, un zeppelin est signalé dans la direction de Suffolk.

« — Yes, sir!

« — Il faut prendre le départ.

« — Yes, sir!

« — Peut-être y resterez-vous!...

« — Yes, sir!

« — Mais il le faut pour l'honneur du Roi, du pays et de l'aviation navale anglaise...

« — Yes, sir!

« Un salut militaire... et ils piquent un pas de course vers les appareils que les mécanos sortent déjà des hangars. Rien de plus! Pas de phrases, ni de poignées de main... Les hélices tournent... Les avions s'envolent dans la brume et dans le noir!

« C'était fou... absolument fou!

« A quatre heures et demie, l'un d'eux vient se briser sur la plage, à 50 mètres du sable, dans l'eau — le pilote a les deux jambes cassées. Des deux autres, perdus en mer, on n'a jamais eu de nouvelles!...

« Et cet exemple n'est pas le seul que je pourrais te donner. L'autre jour, un de leurs lieutenants « décolle » pour aller repérer une batterie allemande trop connue... et merveilleusement défilée. Il la survole d'abord à 3 000, puis il pique jusqu'à 1 500... Les obus le serrent de près. Il se met en vrille... se rétablit à 1 200. Deux heures durant, il se joue ainsi des artilleurs boches tout en prenant de nombreuses photos... Il rentre.

« Mais les clichés, aussitôt développés, ne sont pas assez nets à son gré. Il prend tranquillement le thé avec son observateur... et repart. Cette fois-ci, il descend à 500 mètres. Les obus éclatent de plus en plus près. Enfin, l'un d'eux traverse un plan, brise un longeron... Crois-tu qu'il se dérange pour si peu!... Il continue, flegmatique, à tirer ses vingt photos, puis il reprend tranquillement le chemin du retour!

« J'étais là. Je crois de mon devoir de le féliciter.

« — Bah! Qu'est-ce que ce chose! me dit-il.

« Ce lieutenant-là a démoli six avions allemands, dont deux sont tombés en flammes près de Dunkerque. Il n'a aucune décoration...

« Comme mon chef d'escadrille demandait au commandant la raison de cette abstention :

« — Lorsqu'il aura la douzaine, je lui ferai donner la Military Cross, a-t-il répondu.

« C'est la plus modeste des décorations anglaises pour officier.

« Alors notre pitaine a demandé et obtenu pour lui la croix de guerre avec palme. Quand il lui a remise, le brave tommy pleurait de joie... Et il a embrassé notre « patron » sur les deux joues, comme du bon pain!

« Quand nous allons en patrouille pour tâcher de dénicher en mer un sous-marin ou un torpilleur à canonner, les chasseurs anglais nous escortent... et je t'assure que nous sommes bien gardés! 150 mètres derrière ou 150 mètres devant nous : voici la limite où ils tournent aussi longtemps que dure la balade... Ils ne nous quittent que si un boche se présente. Et, généralement, tant pis pour le boche!

« Ils ont nos avions-cans en grande admiration, et il ne se passe pas de jour qu'ils ne nous supplient de les emmener comme pointeurs pour aller faire la chasse aux pirates boches. Leur haine va surtout au marin allemand qui a osé se comparer au marin britannique!

« Ce sont en tout cas de fiers gars, joyeux et vaillants, et nous sommes heureux d'avoir appris à les aimer.

« J'espère qu'ils nous le rendent un peu. On tâche d'être à la hauteur!

« Au revoir, mon vieux. Mes amitiés à tous les copains.

« Cordialement à toi,

« Georges L... »

Je viens de commencer la lecture de cette lettre à notre popote où, le déjeuner terminé, nous dégustons avec délices le moka bien chaud de notre Auvergnat...

C'est l'instant où la gaieté s'échauffe et fuse... où les conversations et les plaisanteries se croisent avec des rires au-dessus des bouteilles vides et des assiettes de faïence grossière.

Ma lettre a, j'imagine, aguiché les esprits de mes camarades, car un silence d'église succède à l'explosion coutumière de belle humeur...

Quand j'ai terminé, je jette un coup d'œil circulaire et je vois les visages reprendre un à un leur pli d'insouciance.

— Moi, dit Na... dont la bonne face d'enfant s'élargit d'un sourire incrédule, moi, je crois que ce brave Georges nous bourre le crâne avec des histoires de vieille femme!

— Et pourquoi? réplique Ernest. Certains de nos pilotes n'ont-ils pas fait d'aussi jolis coups?



— Peut-être bien, bougonne Na..., peut-être bien!...

Et l'on sent qu'il ajoute *in petto* : « Mais ce sont des Anglais et non des Français!... » Sans le savoir, Na..., qui se vante d'être libéral « jusqu'à la gauche », est d'un chauvinisme outrancier!

— Ce qui est sûr, reprend-il, c'est que nous avons une *stoppée* d'as... et qu'ils en ont *nib*!

Na... pousse le libéralisme jusqu'à dégager ses phrases de la « barbarie du purisme démagogique ». L'argot vaut bien en somme la langue de Molière. En tout cas, c'est plus neuf!... Et Na... adore tout ce qui est neuf!

Il continue :

— Chez nous, on n'est content que quand on se dit d'un air plein d'astuce : « Nous sommes des crétins » et puis qu'on regarde les ostrogoths d'à côté et qu'on s'écrie : « Au moins, voilà des types! »

— Il y a du vrai, opine Rap... Mais ce n'est pas non plus une raison pour dire que nous avons l'exclusivité du courage et de l'intelligence... Je crois que les Anglais nous surprendront encore plus d'une fois... Qui te prouve d'ailleurs qu'ils n'ont pas d'as?

— Bon! marmonne Na..., c'est comme tu veux : ils ont inventé la machine à tourner les

difficultés et le fil à suspendre les hostilités!  
Es-tu content?

Ce bon mot, qui excite l'hilarité générale, termine la discussion.

Je m'approche d'Ernest, avec qui je monte depuis quelques jours, L... étant en permission.

— Dis donc, il faudra faire une tournée un de ces jours dans un camp d'aviation anglais. Ce serait amusant et instructif au possible.

— Tiens, oui! C'est une idée!

Il se lève, entr'ouvre la porte et regarde le ciel :

— Le « plafond » est bas... mais je ne crois pas qu'il y ait de l'orage à craindre. Le baromètre remontait ce matin. J'ai justement à essayer mon « coucou » dont on a changé le moteur de droite. Nous pourrions aller faire un petit tour vers trois heures et avoir la panne de bougie « quelque part en France où il y a de l'aviation anglaise », comme dirait ce brave French!

— Entendu... A tout à l'heure! Je vais faire un brin de tenue. Il faut donner bonne impression aux tommies!

. . . . .

Deux heures après, nous atterrissions, selon les principes, devant un alignement de tentes

petites et grandes, blanches et vertes... un vrai village!

Nous roulons vers les plus grandes, qui abritent sans doute les avions anglais.

Ernest arrête ses moteurs : nous attendons un moment.

Dans la cité des tentes, rien ne bouge!

Elle est cependant habitée, car des bruits de voix et de rires nous arrivent...

Notre entrée est décidément manquée!

Seul un petit mécano, fumant placidement sa pipe, les mains dans ses deux poches, nous regarde d'un œil indifférent.

Où est la réception attendue... et les shake-hand amicaux... et le whisky — car nous ne pouvons séparer l'idée des tommies de celle du whisky... — et les cigarettes anglaises!...

Je fais un signe au mécanicien, qui s'approche d'un pas lent :

— Nous Français, dis-je, comptant sur l'effet de ce mot magique.

— Yes, répond-il. Moà Anglais!

— Je m'en doute, allais-je marmonner.

— Personne là?... Pilotes?... Où sont-ils?

— Yes, répond le drôle de petit bonhomme.

Go on!

Et il nous conduit, embarrassés de nos peaux de bête, vers une longue tente verte.

Nous nous arrêtons à la porte.

— Entrez, messieurs, dit de l'intérieur une voix à peine teintée d'accent.

Nous entrons. Autour d'une longue table recouverte d'un tapis, une dizaine de tommies, la taille bien prise dans leurs tenues kaki toutes semblables, se sont levés de leurs chaises ou de leurs transatlantiques et viennent au-devant de nous.

Nous serrons les mains, dont la vigueur fait craquer nos os. Je m'exerce à ne pas être en retard de politesse, et mes doigts serrent de toute leur force les doigts tendus.

— Je vous en prie, messieurs, ne vous dérangez pas. Nous voulions simplement vous demander où nous étions... Nous nous sommes perdus dans les nuages...

— Du tout, du tout, répond un grand jeune homme au visage imberbe. Nous sommes très heureux de vous comprendre au milieu de nous! Asseyez-vous quelques minutes!... Arthur!

Arthur, un grand diable roux à la figure pâle de pitre, comprend le geste, qui doit être coutumier, disparaît... et reparait aussitôt avec un plateau sur lequel se dresse au milieu de verres le col sympathique d'une bouteille de cherry... Et le whisky?

— Quelle aviachion... vous être, demande un gros homme d'allure commune mais énergique, ... chasseur... bombardement?

Ils savent donc tous le français? Tous paraissent au moins le comprendre, car ils attendent notre réponse avec une curiosité évidente.

— Nous sommes bombardiers, répond Ernest.

— Nous aussi! Deux de nos camarades sont partis précisément expéditionner... ils regretteront fortement!

Je regarde, par la fenêtre, le ciel... qui n'est pas engageant. Les nuages s'amoncellent, impénétrables, à moins de 1 000 mètres; je ne cache pas mon étonnement :

— A quelle hauteur allez-vous donc chez les Boches?

— Oh! cela dépend! Entre 3 000 et 50 mètres, suivant les ordres.

Je commence à regarder ces grands garçons avec quelque admiration.

— Avant-hier, me raconte mon interlocuteur qui montre à chaque instant, dans un sourire élargi, des dents superbes de carnassier... avant-hier, nous sommes partis huit pour aller découper la voie de fer près Libre-court...

Je ne connais pas ce village. Il me le montre aussitôt sur la carte, à vingt kilomètres au sud de Lille!

Quarante kilomètres à l'intérieur des lignes! Bigre!

— Comme il y avait, continue-t-il, trois



champs de « Huns » pas loin de là, quatre de nous ont été les arroser avec bombes asphyxiantes, pendant que je descendais avec Norbury — Norbury, à l'appel de son nom, salue de la tête en souriant — au-dessus d'un train qui allait à Ostricourt... Il n'a pas été!... Une bombe a découpé la machine et les wagons ont sorti du rail. Les « Huns » descendaient tous sur la voie et couraient, comme des rats, dans la campagne. Nous tirons à la mitrailleuse... Ils tombent, et tombent encore...

— A quelle hauteur étiez-vous?

— Deux cents mètres!

— Vous n'avez pas été touchés?

— Oh non! Ils n'ont même pas tiré!

... Cet Anglais est énervant de flegme et de calme. Il semble que ce qu'il raconte là soit aussi naturel pour lui que respirer, dormir et manger!

... Ainsi n'aimons-nous pas à reconnaître en autrui l'indice de quelque supériorité!

Il faut que je prenne ma revanche. Et je lance, du ton le plus naturel qui soit :

— Ce que vous avez fait là est admirable, messieurs. Votre caractère semble d'ailleurs plus disposé, n'est-ce pas? à ces sortes de missions qu'à la chasse...

L'Anglais sourit... Il me semble même voir dans ce sourire une pointe de goguenardise!

— Volez-vous dire que nous avons pas la chance d'avoir le com'niqué au cinquième avion que nous démolissons !

Je fais l'homme qui n'a pas compris :

— En effet ! Pourquoi ne vous cite-t-on pas au Communiqué ?

L'Anglais, flegmatique, répond :

— Il aurait peut-être beaucoup de travail, notre com'niqué !

Il a vraiment trop de parti pris vaniteux, ce tommy !

Je me pique au jeu :

— Guynemer, le savez-vous, a abattu hier son vingt-cinquième avion ?

— Aoh ! Très bien ! Il va bientôt gagner Bishop et Ball !

Je pense, à part moi :

— Quels sont ces illustres inconnus ?

L'Anglais lit cette ignorance dans mon regard et me renseigne aussitôt avec complaisance.

— Notre Bishop est bon chasseur. Il a démoli 35 avions depuis février... Le petit Ball n'en a que 27... mais il ira loin, car c'est le meilleur pilote du Flying Corps !

Puis il se tourne gaiement vers nous :

— Mais cela ne nous enlève pas d'admirer vos as. Nous sommes heureux et fiers de combattre à côté des pilotes français !

Et il lève son verre, en jetant d'une voix forte :  
— Pour la santé des vaillants camarades français !

— A la santé des héros anglais, réplique Ernest.

Nous trinquons.

Puis, en hâte, nous regagnons notre appareil!... La nuit vous surprend vite à cette époque... Il est grand temps de rentrer.

Nous serrons à nouveau les larges mains tendues et grimpons dans notre « coucou » dont un pilote aux membres d'athlète met en route les hélices d'un grand geste lent!

.....  
Nous décollons !

L'air vif du soir qui fouette mon visage réveille à nouveau dans mon esprit les paroles du jeune Anglais!

Je lui en veux et lui suis reconnaissant tout à la fois de cette petite leçon d'amour-propre qu'il m'a donnée.

J'ai suivi le conseil de Georges L.... J'ai été leur en demander « de la graine » !... Ils m'en ont donnée !

Tout à coup, Ernest « coupe » ses moteurs. D'un brusque élan, notre avion se dresse, glisse sur le dos.... Un petit village se promène drôlement au-dessus de ma tête.... Puis le nerveux

coup de rein des moteurs reprenant à pleins gaz rétablit l'équilibre de notre grand oiseau.

Ernest passe ses nerfs !

Il a d'ailleurs fait ce looping en maître, et je suis content de voir, au-dessous de nous, le petit groupe des tommies immobiles qui nous regardent !

## IV

### UNE RUDE JOURNÉE!

Depuis huit jours la pluie est tombée sans trêve, cette pluie fine et obstinée d'octobre qui vous met au cœur et la mélancolie des heures tristes, et la nostalgie du soleil évanoui.

Dans notre bois qui s'effeuille et se squelettise, la boue règne en maîtresse. La terre molle fait à nos chaussures d'énormes semelles d'argile coagulée. Devant les hangars, on enfonce jusqu'à mi-jambe et nous avons dû nous fabriquer des sortes de skis aux longs crampons de bois qui nous donnent de vagues allures d'échassiers. Des chemins de *caillebotis* permettent de sortir les appareils qui s'embourbaient jusqu'aux moyeux! Triste saison!

Cette pluie n'a pas arrêté le grondement sans fin du canon, mais nos avions sont restés obstinément aux hangars... et nous dans nos cabanes!

Enfin, ce matin, le vent du nord a chassé toute la gangue des nuages, le soleil brille dans



un ciel dont le bleu, pâle encore, n'est taché que de la multitude des petits points mouvants, tantôt noirs et tantôt étincelants, tous les oiseaux français qui revivent à cette lumière et vont fêter sur les lignes le retour du beau temps !

A l'escadrille, les moteurs ont ronronné de bonne heure. Le petit fourrier, qui a étrenné la veille ses galons d'adjudant, est accouru dans nos chambres faire signer le cahier d'ordres. Deux patrouilles doivent partir, l'une pour la rive nord, l'autre pour la rive sud de la Somme. Les voix sautent gaiement les séparations de toile :

— Hep ! Crochu ! On décolle à 6 heures !

— Présent ! on se lève !

Na... bougonne suivant son habitude :

— On connaît le refrain ! Il suffit que le bon Dieu voie apparaître le cahier d'ordres pour qu'il rouvre ses écluses...

Puis, ayant jeté un regard par la fenêtre, il salue le soleil, tel Chantecler...

Puis, il s'en va prendre un' leçon d'tango  
Chez l'baron d'la Trin-in-gle (bis).

C'est sa chanson favorite, et sa voix — que je n'oserais pourtant pas qualifier de musicale — y prend une ampleur !.....

Le petit fourrier soulève la toile d'entrée de notre « chambre » :

— Bonjour. Voici les ordres :

« Laf..., tu montes avec le capitaine, mais il ne partira qu'à sept heures. Quant à toi, Delacomune, tu ne sors pas, puisque l'appareil d'Ernest est indisponible. »

Tant pis ! J'aurais été bien heureux cependant de profiter de cette éclaircie, comme mes camarades, pour aller faire un tour au-dessus des lignes.

— Et toi, mon adjudant, ne montes-tu pas non plus ?

— Mais si, avec G...

Dans notre cabane, c'est le remue-ménage des toilettes hâtives, de l'eau qui cascade dans les cuvettes de fortune, des appels qui se croisent, des pas qui s'éloignent, reviennent, s'en vont...

Enfin, j'entends les moteurs qui ronflent, grondent... puis se perdent successivement dans le lointain.

Je savoure un instant la douceur paresseuse du lent réveil qu'on dose de somnolence, puis je me lève et vais flâner sur le champ.

Des mécaniciens jouent aux cartes dans un coin de hangar en attendant le retour des « patrons ». Un autre siffle dans un *ocarina* l'une de ces chansons à la mode dont la sentimentalité un peu mièvre n'est pas sans charme... Deux autres, qui travaillent à mettre au point notre

appareil, fredonnent les paroles tandis que les mains actives courent d'un outil à l'autre.

Le soleil a mis de la gaieté sur tous les visages.

Je rejoins au bureau Laf... qui attend les ordres du capitaine. Nous causons joyeusement du bombardement que l'escadrille a effectué huit jours auparavant au grand complet.

— Pas un Boche sur notre route ! C'est tout de même drôle !

— Oui, jusqu'à présent, nous avons eu de la veine, une rude veine !...

La sonnerie grêle du téléphone de campagne nous a coupé la parole :

— Allo !

— Allo !

— Escadrille du capitaine de K... ?

— Oui...

— Qui est à l'appareil ?

— Un sergent bombardier.

— Aviez-vous une patrouille sur la rive sud de la Somme ?

— Oui, de trois appareils.

— Ici, poste d'observation de R... Prévenez le chef d'escadrille qu'à la suite d'un dur combat, un de vos avions... (Ma respiration est devenue tout à coup haletante)... un de vos avions

est tombé en flammes derrière Péronne! C'est tout!...

Je raccroche le récepteur. J'entends les derniers mots qui résonnent à mes oreilles, douloureusement... comme le ferait un rire entendu près du chevet d'un mort aimé :

« C'est tout! c'est tout... »

Il est vrai, qu'est-ce que deux hommes de moins dans l'immense hécatombe? Mais ceux-là sont de nos camarades! Deux figures vont disparaître encore, à tout jamais, de notre petite popote si souvent éprouvée déjà...

Laf... est devant moi, mais il ne m'interroge pas. Il a remarqué ma pâleur subite, et il a peur de savoir ce que déjà, il devine...

— Allons trouver le capitaine, lui dis-je.

Dans une petite cabane de bois rustique isolée dans les arbres, au centre de l'emplacement réservé à l'escadrille, notre chef est assis devant une petite table surchargée de papiers.

— Entrez!

Il voit mon trouble. Sa voix nette me demande pourtant, calme comme à l'ordinaire :

— Qu'y a-t-il?

— Mon capitaine, on vient de téléphoner... Un de nos avions s'est effondré en flammes... derrière Péronne...



Il s'est levé d'un geste brusque, un pli barrant soudain de tristesse son front pâle.

— C'est bien, merci ! Les deux autres avions de la patrouille sont-ils rentrés ?

— Pas encore, mon capitaine.

Nous retournons sur le champ, scrutant le ciel du côté des lignes.

Les mécaniciens, nous voyant soucieux, se sont approchés de nous un à un :

— Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose ?

— Oui, un de nos avions est descendu... On ne sait pas lequel... chez les Boches...

Quelle inquiétude soudaine dans tous ces regards ! Sans doute, on sait bien que c'est la guerre, et qu'il lui faut du sang, à cette gueuse-là ! Seulement, on ne croit à la mort que d'une façon vague, comme à une ennemie lointaine, qui a bien assez de frapper ailleurs que parmi ceux que nous aimons. Et, quand elle fauche près de nous, le sifflement de la grande lame proche vous surprend et vous fait trembler.

Les figures des six camarades partis ce matin passent et repassent dans mon esprit... Quels sont les deux martyrs qui ont brûlé, dans d'horribles souffrances, au milieu du ciel, et qui maintenant, gisent, pauvres choses mortes, sous les débris de leur avion, là-bas, en terre ennemie ?...

Est-ce Na... dont la bonne face réjouie semble



si peu faite pour la mort? ou Pa... avec son élégant costume bleu dont je revois la coupe, ou bien D... si franc camarade, ou G... avec sa rudesse amusante et ses mots imagés de faubourien, ou le petit fourrier dont je vois encore le sourire de ce matin sous son képi neuf et doré d'adjudant...

Comme une réponse, le bourdonnement lointain d'un moteur nous arrive.

Venant des lignes, apparaissent bientôt un, puis deux avions. Ils piquent vers nous... approchent... et tous les yeux tendus cherchent à lire sous les ailes les grands numéros noirs qui distinguent chacun de nos appareils.

Le capitaine est là aussi. On le sent haletant, sous son masque voulu d'impassibilité que trahit le tremblement de son stick.

— 3, crie une voix joyeuse de mécanicien. C'est le mien.

— Et 9... Voilà D...!

Plus de doute! Le petit fourrier est mort... mort aussi le joyeux G...

Son mécanicien, un vieux territorial, à la figure rude, dit d'une voix sombre :

— Tout de même! Le troisième « patron » que je perds! On ne me dira pas que c'est pas la *poisse*!... oui, la *poisse*! Et celui-là, on peut l'dire, c'était un brave type!

Et il s'éloigne tête basse, en marmonnant :

— Oui, un brave type...

Les deux avions ont atterri. Les quatre camarades sautent à terre. Les masques anonymes tombent et l'on voit les visages pâles émerger des fourrures, un à un...

Le sous-lieutenant Pa..., chef de la patrouille, fait aussitôt au capitaine le triste compte rendu :

— Nous n'avons rien pu faire pour eux, mon capitaine... Rien... Attaqués par quatre albatros..., nous avons été séparés par la lutte dès le début... J'avais affaire à deux... Je suis parvenu à faire face à l'un, et mon mitrailleur lui a tiré quelques cartouches... Pendant ce temps j'ai aperçu G... qui avait un Boche *dans sa queue*... Quand je me suis dégagé complètement de mes poursuivants, grâce à l'intervention de D..., j'ai vu G... suivi non plus par un, mais par deux boches... Il a bravement essayé de leur faire face — et nous allions déjà vers lui afin de lui porter secours, mais, tout d'un coup, une grande flamme est sortie du réservoir de gauche, et l'avion est tombé dans une traînée de fumée noire, derrière Péronne... Pauvres malheureux! G... a tenu son appareil jusqu'au bout, mais que faire contre le feu?

— Mon capitaine, on vous demande au téléphone, tout de suite...

Un secrétaire est là ; tout essoufflé par la course,  
— Qui me demande ?

— Je ne sais pas, mon capitaine, mais le caporal a dit : « Tout d'suite, tout d'suite, cours lui dire au capitaine de venir, que c'est grave. »

Nous suivons, silencieux, notre chef qui s'éloigne à grands pas, au travers des branches que son stick écarte nerveusement.

Nous le retrouvons sortant du bureau, plus pâle encore s'il est possible.

— Encore une mauvaise nouvelle, mes amis. On me téléphone qu'un autre de nos appareils est tombé au ravin d'Ardecourt... celui de Mo... et d'O... On croit que tous les deux sont morts, mais on n'affirme rien...

Puis l'homme, un instant, apparaît derrière le chef qui se raidit encore :

— Un, c'était dur ! Deux... c'est trop !

Cette faiblesse n'a duré qu'une seconde.

Déjà, son regard s'est redressé vers nous :

— Enfin, confiance et courage toujours, mes amis ! Ne nous laissons pas abattre, n'est-ce pas ? Je pars immédiatement en auto. Trois ou quatre de vous peuvent m'accompagner. Nous vous téléphonerons aussitôt arrivés là-bas...

Je suis monté dans l'auto avec deux camarades. Le capitaine, assis à côté du chauffeur, mordille nerveusement sa moustache, tandis que



nous prenons la suite d'un interminable convoi de camions...

Notre impatience s'irrite à ces arrêts fréquents, coupés de lentes avancées!... Enfin, l'auto s'est jetée dans une route transversale et file, trépidante, entre les arbres, passe un village, deux, trois, côtoie un parc d'artillerie... descend une côte. La route s'encaisse de plus en plus. La pente des champs, de chaque côté, devient de plus en plus abrupte. Aux cultures succèdent de pauvres prés dont l'herbe rare et brûlée, semée çà et là d'arbrisseaux, est trouée par les obus. Le bruit du canon se rapproche.

Nous sommes dans le ravin d'Ardecourt. Deux soldats, un chapelet de bidons au dos, marchent d'un pas traînant vers le village. Le capitaine les interpelle :

— Eh, mes amis; savez-vous où est tombé un avion français, tout à l'heure?

— Mais oui, on vient de le voir à l'instant. Un peu plus loin, sur le bord de la route. Il est rudement esquinté!...

Nous sommes repartis sans écouter la suite du sinistre commentaire.

Dans un petit champ, en bordure de la route, au milieu des trous d'obus, nous apercevons bientôt le Caudron, fiché en terre. La queue et les ailes sont brisées, mais « eux » ont pu s'en

tirer peut-être? Des territoriaux ramassent déjà les débris qu'ils chargent dans un camion.

— Où ont été transportés les aviateurs? demande le capitaine d'une voix brève.

— A l'ambulance de B..., là-bas, derrière la côte,

— Ils étaient morts, n'est-ce pas?

— Non, pas encore! Le pilote n'en valait guère mieux. Quant au petit maigriot, il s'en tirera peut-être...

Si peu rassurants que soient ces renseignements, ils font renaître en nous un peu d'espoir!

L'auto file à nouveau. Voici l'ambulance avec son drapeau de Croix-Rouge, flottant en haut d'un mât, et ses baraques de planches toutes pareilles.

On nous introduit dans le bureau du médecin :

— Non, mon capitaine, le pilote n'est pas mort. Nous ne pensions pas qu'il passerait la matinée. Mais la fièvre baisse, le général F..., qui a assisté à la chute, lui a remis la médaille militaire... J'ai confiance qu'il s'en tirera... Quant au mitrailleur, ce n'est rien : un éclat d'hélice a pénétré profondément sous les reins, mais il n'a atteint aucun organe. Si vous voulez le voir, d'ailleurs, il a repris connaissance, il y a une heure!

Nous entrons dans une des baraques. De lits



blancs, rangés de chaque côté, émergent les têtes brunies des blessés.

Celle de notre « Crochu » s'est dressée soudain joyeuse :

— Bonjour, mon capitaine.

— Bonjour, O... Eh bien! tu nous fais de belles peurs! C'est comme cela que tu te laisses *posséder* par un Boche?

— Oh! ma carcasse était encore trop dure pour lui, mon capitaine.

— Peu s'en est fallu, cependant, qu'il ne l'écorne sérieusement, il me semble!

— Ce bougre de Fritz! Il est arrivé sans prévenir. J'étais justement en train de surveiller un copain qui rentrait des lignes boches; j'entends une rafale de mitrailleuse... Je me retourne. Je vois à la fois le Boche qui fiche son camp et Mo... qui tombe sur son manche avec un jet de sang qui lui sort par la bouche... En même temps, je sens un choc entre les deux épaules. C'était la balle qui avait traversé la poitrine de Mo..., son portefeuille bourré, sa main, et était venue gentiment atterrir entre mes deux omoplates...

Il m'avait *loupe*, mais ça ne sentait tout de même pas bon! — Je m'dis : « C'est l'instant de mettre en pratique l'*systeme D*! » — Je vois l'essence qui coule du réservoir de droite, percé par une balle... Je saute sur les contacts. Je n'en

coupe qu'un... le zinc fait un de ces renversements ! J'en reste un instant *baba* de voir le sol se promener sur ma tête... Puis, je reprends mes esprits, défonce le pare-brise à coups de poing, j'arrive à couper le second moteur, j'attrape le *manche*, je le mets au milieu, et j'attends... L'avion glisse sur une aile et se remet d'aplomb. Seulement, le *palonier* (1) a été cassé par une balle. Mo... a gardé le pied dessus, et je ne peux arriver à le remettre dans l'axe. Le zinc descend en de magnifiques spirales... Quand je vois qu'il va du côté des lignes boches, je donne un grand coup de *manche* en sens inverse... Malgré tout, je ne suis qu'à demi rassuré... Vais-je tomber en France ou en Bochie ?

Pendant ce temps, Mo... rendait toujours le sang par la bouche... Je le croyais bien fichu... Quand je n'ai plus été qu'à 100 mètres du sol, j'ai vu une ligne d'arbres, des poteaux télégraphiques, une route... et sur la route des capotes bleues... J'étais chez nous. Tout allait bien... Je n'ai même pas eu la pensée que je pouvais me *bouzilla* à l'atterrissage. Quand je me suis vu à hauteur des arbres, j'ai poussé sur le *manche* tant que j'ai pu, et j'ai attendu... Craac ! Je me

(1) Levier qu'on actionne avec les pieds et qui commande le gouvernail de direction.

suis évanoui, mais j'ai senti auparavant que je n'avais rien de cassé... Quand je me suis réveillé, j'étais dans ce plumard. J'espère d'ailleurs qu'ils ne vont pas m'y laisser jusqu'à *vitam æternam*! Mo... est dans la salle à côté. Il n'a pas encore repris connaissance, mais le médecin pense qu'il s'en tirera. Tant mieux!

— Il vous doit la vie, O..., dit le capitaine, vous avez agi en brave. Et j'espère que vous pourrez bientôt porter la médaille militaire pour laquelle je vous propose.

Le « Crochu » rougit de plaisir.

— Au revoir, O... Bon courage, et revenez-nous vite!

Nous regagnons l'auto qui nous emporte.

Le soir, autour de la table, quatre places restaient vides. L'on n'entendait dans la popote attristée que le bruit des fourchettes et des couteaux sur les assiettes de faïence.



## V

### COMMENT L'ON MANQUE UN BOCHE. UNE PATROUILLE

... Et le lendemain, notre escadrille, en deux patrouilles, s'envolait vers les lignes...

Point de répit; il faut oublier, si l'on peut, marcher en tout cas. La mort n'a pas de jours fériés, ni de dimanches; il lui faut ses victimes aujourd'hui, comme hier...

Mais où est notre gaieté habituelle à l'heure du départ? Il semble que tous les gestes coutumiers par lesquels nous préparons nos armes, grâce auxquels nous nous habillons... nous les faisons ce matin-ci comme des automates qu'un faible ressort tendu fait remuer, agir... jusqu'à ce qu'il casse!

Cependant, quand je suis monté dans la carlingue où je retrouve l'arrangement habituel des choses, et ma carte, et ma boussole, et mon altimètre, et mon crochet de désenrayage, et ma bonne mitrailleuse avec sa provision de car-

touches, je sens en moi comme un brusque ressaut de vie, un désir violent d'agir.

Et quand les moteurs ont ronronné, comme à l'ordinaire, il m'a semblé qu'une voix vibrante s'élevait en moi-même.

« Oui, maintenant, ronfle et vibre, mon avion. Ébranle le sol dont tu t'impatientes de sentir encore sur toi la lourde attirance. Gronde et tremble de tes quatre ailes. Et puis, léger, rapide, emporte-moi avec toi dans le ciel bleu, emporte-moi loin du monde habité, de ses vivants, du souvenir de ses morts, emporte-nous en dehors de la vie, hors de nous-mêmes, vers le Boche impie, emporte-nous sous la caresse des trois couleurs qui vibrent sur tes ailes, des trois couleurs qui doivent vaincre... »

Cette voix a claironné en moi, tandis que notre avion quittait le sol... J'ai senti presque avec surprise monter en moi des forces nouvelles. L'énergie des morts revit-elle dans les vivants ?

Oh ! voix trompeuse, tu me faisais croire à la puissance de ma volonté, à la réalité de vivre... A ce même instant, notre avion est passé derrière un camarade, et le souffle puissant de ses hélices nous a renvoyés vers le sol comme un fétu de paille. La terre est montée vers nous d'un mouvement rapide, continu, si rapide et si continu



que j'ai vu devant moi encore une fois la mort vivante. Quel acte de contrition !

Mais presque au ras des arbres, nos moteurs, comme s'ils avaient eu peur de mourir, ont de toute leur force emporté de nouveau notre avion vers le ciel.

Ernest, très pâle, a fait un geste de rétrospective impuissance, puis nous nous sommes souri, sentant s'épanouir en nous l'infinie douceur de vivre !

Le sol fuit sous nos ailes. A mesure que les lignes s'estompent dans l'éloignement, je sens les craintes disparaître une à une et mes poumons aspirent à grandes goulées l'air vif et froid qui vulcanise mes nerfs...

Devant nous, deux bi-moteurs, ceux de nos camarades de patrouille, zigzaguent dans le bleu pour nous permettre de les rejoindre : les tristes leçons de chaque jour nous montrent combien il est dangereux de se trouver isolé dans l'immensité du ciel. Aux croix noires qui marchent à côté des croix noires, il faut opposer des cocardes toujours plus nombreuses.

Nous voici encore une fois au-dessus de cette région désertique, où ne pousse que la seule végétation — bien éphémère — des fumées de mort blanches et noires, un instant épanouies, déjà dissipées, et sans cesse renaissantes...

Nos yeux se fixent sur les tranchées que ces obus cherchent sans répit. Elles sont si minces, ces lignes qui courent sur la terre léprée, qu'on les dirait tracées par quelque distraite plume d'écolier.

Est-il possible que ces dessins légers, qu'effacent par endroit les obus, marquent la limite de deux civilisations luttant front à front et l'arrêt de milliers d'hommes, stoïquement enlisés dans la boue, et résignés à mourir... pour ne pas être vaincus?

Que de sacrifices consentis, que de sang versé, que d'énergies immolées pour arracher à notre ennemi tenace ces quelques kilomètres de désert que j'embrasse d'un seul coup d'œil circulaire!

Et derrière les tranchées enlevées, aplanies, nivelées par le martèlement continu des canons, des tranchées intactes, des tranchées toujours dessinent leur tracé vierge!

Par quel miracle pourrions-nous passer, vaincre, annihiler cette immense machine de guerre? Qui l'emportera du terrassier ou du canonnier? Lequel des deux ira plus vite en besogne?

Que sais-je?

Ai-je pourtant le droit de douter, puis-je laisser le découragement m'envahir, moi qui possède le précieux privilège de ne connaître ni ces barrières ni les lenteurs déprimantes, les hor-

ribles et anonymes souffrances de cette guerre de tranchées, et qui puis me battre en plein ciel, face à l'ennemi comme les preux d'autrefois!

*Sursum corda!* Haut mon cœur!

Nous voici arrivés à hauteur de Péronne, et, suivant l'habitude, la batterie de Biaches, — terreur des aviateurs dans ce secteur du ciel, — commence à nous saluer de ses grondements.

Nous filons vers le sud, poursuivis par la fumée noire des éclatements. Voici les ruines de Chaulnes....

Trois Spads sont venus nous flairer... J'ai entrevu sur le fuselage la silhouette peinte d'une cigogne... Ce sont trois de nos as qui cherchent du gibier... Ils se sont enfoncés vers l'intérieur des lignes boches, puis, salués par les éclatements, je les ai vus piquer vers quatre points mouvants....

Les sept avions tourbillonnent à présent comme des moustiques dans un rayon de soleil... Je voudrais voir les péripéties du combat lointain.

Déjà l'un des boches a brillé soudain d'un éclat rouge comme une vitre au couchant, puis il a piqué verticalement vers le sol, laissant derrière lui dans l'horizon décoloré une longue traînée noire.... Les trois survivants ont bientôt disparu vers l'ouest, tandis que les cigognes victorieuses continuent à sillonner le ciel.



Et demain, le communiqué dira :

« Le pilote D... a descendu son quinzième avion, qui est tombé en flammes dans la région de Chaulnes. »

Tout cela a été si rapide que je me demande si je n'ai pas été victime d'une illusion.

Je scrute le ciel dans tous les sens... Allons-nous rentrer bredouilles comme les autres fois?

Qu'elles sont longues ces heures, où l'attention se perd vainement dans le vide du ciel, où l'esprit, tendu vers la lutte possible et désirée, ne trouve aucune présente certitude où se reposer, ne fût-ce qu'un instant, — où les yeux se brûlent à lutter contre cette clarté traîtresse du soleil où se dissimule l'ennemi mieux que derrière un voile de brume!....

Deux avions viennent des lignes ennemies... Nous allons vers eux... Ce sont des triplaces français rentrant sans doute de quelque mission photographique....

Ils sont déjà perdus dans le lointain... Le ciel est à nouveau vide et nous recommençons notre va-et-vient de chiens de garde autour d'un troupeau invisible....

Nous n'en verrons pas aujourd'hui!

Il y a bientôt deux heures que nous avons quitté le sol... Tout à coup, l'adjudant L... qui voguait devant nous a piqué vers le champ loin-

tain. Mais l'avion de P... vient se ranger à nos côtés. Nous continuons à deux notre inutile randonnée....

Je me lasse quelque peu de faire girouetter ma tête du sud au nord, de bas en haut, de l'est à l'ouest... et je regarde curieusement une longue colonne de fumée blanche s'élevant brusquement du sol à l'intérieur de nos lignes, puis je me retourne.

Tiens, attention ! Derrière nous, un petit chasseur pique. Quelque Spad sans doute. Je le montre cependant à Ernest, qui se rapproche de notre avion co-équipier.

Le sous-lieutenant Ce..., dans la carlingue, a sa mitrailleuse braquée sur l'arrière. Grimpé sur mon siège, la tête dépassant le plan supérieur, je saisis également ma Lewis et mets l'avion suspect dans ma ligne de mire.... Tous ces préparatifs ont duré dix secondes à peine !

Le petit chasseur est assez proche à présent pour que je ne puisse plus douter que c'est un boche ! Il s'est placé derrière notre camarade. J'entends sa mitrailleuse qui crépite.

Mais, au même instant, j'ai vu le Caudron de P... se renverser sur le dos, puis glisser sur l'aile, tandis que le chasseur, surpris par cette brusque manœuvre, est passé au-dessous, entraîné par sa vitesse.



A présent, voici nos deux Caudrons aile à aile derrière la queue du boche. Il est si près que je vois nettement la tête casquée du pilote tourner nerveusement de gauche à droite, et de bas en haut. Sans doute nous cherche-t-il ?

Nous ne lui avons pas laissé le temps de se reconnaître. Nos mitrailleuses sont entrées toutes deux en action, et les giclées de balles lumineuses l'ont brusquement entouré. Est-ce une illusion ? Il me semble que presque tous nos coups portent en pleine carlingue ! Pourquoi donc ne descend-il pas ?

Une fumée noire est sortie du moteur et, soudain, le boche a piqué... rapide. Déjà il nous échappe, invulnérable aux rafales rageuses dont nous le poursuivons.

Comment avons-nous pu le manquer ? Ce n'était pas son heure ! Il en est d'autres qui sont tués d'une seule balle perdue dans le ciel, comme notre petit M..., et d'autres qui reviennent indemnes sur des avions-écumoirs. C'est la fantaisie du hasard, et nous n'y pouvons rien — mais c'est tout de même diablement rageant.

Le sous-lieutenant Ce..., fantassin réformé qui a repris du service dans l'aviation et n'a pas les Boches en odeur de sainteté, doit être plus furieux encore que moi. Je le vois gesticuler dans sa carlingue.

— Allo !

— Allo !

— Dis donc, crois-tu que c'est ce qu'on appelle *louper* un Boche !

— Je le crois ! Je n'y ai pas mis de mauvaise volonté, je t'assure !

— Je voyais les balles passer dans le fuselage !

— Moi aussi ! Ce Boche-là a pourtant fait tout ce qu'il pouvait pour se faire descendre !

— Que veux-tu ? C'est la *poisse* avec un grand P !!

— Allo ! Regarde vers Bray ! Je crois que nous allons encore être pris par un orage !

— Nous y sommes habitués !

En effet, encore une fois, les nuages s'avancent vers nous en rangs serrés.

Il nous a fallu piquer dans l'épaisse couche ouatée ! Nous en sommes sortis à 800 mètres, au milieu des saucisses baissant rapidement vers le sol... sous la pluie !

Oh ! qu'elles sont douloureuses, les piqûres de ces gouttes d'eau sur le visage ! En un instant les lunettes se brouillent, et il faut, malgré la douleur, enlever le masque pour essayer de voir.

A certains moments, les rafales de vent soulèvent et balayent cette pluie en des nuages tourbillonnants de brouillard.

Le petit cercle sombre de terrain disparaît, que

nos yeux douloureux devinaient en dessous de nous dans cette grisaille.

Comment avons-nous trouvé le champ ? Je crois que le hasard, servi par l'instinct, nous a guidés vers lui plus que notre connaissance du pays.

Nous avons atterri lourdement, entre deux santes de vent !...

A présent, nous jouissons de la chaleur réconfortante du poêle de notre popote qui ronronne comme un gros chat content.

Nos membres raidis reprennent peu à peu leur souplesse tandis qu'entre deux gorgées de thé bien chaud, je fais aux camarades le résumé de la journée en ces termes succincts :

— Nous avons failli nous casser la figure au départ, et puis nous avons loupé un Boche idiotement, à bout portant !

Et Ernest conclut philosophiquement :

— Tout ça, vois-tu, ça ne vaut pas une bonne tasse de thé !

## VI

### DANS LA NUIT!

— Allons, quoi! les hommes-sacs! Y a plus moyen?

— Ouf! Une seconde de pause!

Na..., épongeant sa bonne face cramoisie où la sueur perle en dépit du froid, abandonne sa pelle d'un geste las... et demande grâce.

— Tout d'même, on n'a pas idée d'boulonner comme des nègres sous prétexte de transformer une cabane en château fort à douze kilomètres du front!

— Allons! Avoue que cette nuit tu aurais été bien content de pouvoir rester dans ton plumard au lieu de grelotter dans la tranchée, les deux pieds dans l'eau...

Tout en bougonnant, Na... recommence à remplir de sable les sacs de toile vides que lui présente dignement notre écuyer Ray... Au fur et à mesure, Ernest les entasse sur une brouette bancale et vient les déverser à nos pieds.

Laf... et moi sommes chargés d'édifier les



murs de terre qui nous doivent protéger des éclats de bombes boches...

Car les Boches bombardent notre bois chaque nuit ! Ils en sont insupportables !...

Entre onze heures du soir et quatre heures du matin, inmanquablement, un bruit de moteur ronfle soudain au-dessus de nos têtes, et nous nous dressons en sursaut sur notre séant au bruit rageur des 75 que scande bientôt l'éclatement formidable des bombes...

Tout le monde se lève : c'est la promenade ininterrompue des chemises blanches sous l'ombre des arbres, à la clarté bleue de la lune. Les gens prudents descendent dans la tranchée où l'eau stagne...

Les vaillants, qui ne se sentent pas de goût pour ce bain de pieds nocturne et glacé, discutent interminablement... tandis que le boche s'éloigne, poursuivi par les traînées lumineuses des obus traceurs.

Puis, claquant des dents (non de peur — certes — mais de froid !), chacun se décide à regagner la moitié de son lit, où se tournant et se retournant, il cherche à s'endormir, les oreilles bourdonnant encore du tonnerre des explosions...

Jusqu'ici le Boche a lâché ses bombes à plus de cent mètres de nos cabanes. Mais il sera peut-



être moins maladroit demain. Aussi le capitaine a-t-il ordonné de construire autour de nos baraquements ces carapaces de terre protectrices...

D'un bout à l'autre du bois, c'est le remue-ménage des grands jours... Tout le monde prend au sérieux sa tâche de terrassier. Le capitaine lui-même, en bras de chemise, a rempli quelques sacs... et tous ont bien été forcés de suivre l'exemple du « patron ».

De l'autre côté de notre cabane, trois nouveaux pilotes, arrivés à l'escadrille pour remplacer les camarades tombés, manient vaillamment la pelle.

L'un d'eux, grand, distingué, agent de change dans le civil, s'il vous plaît, montre pour ce travail des dispositions toutes spéciales! Le second, nerveux, avec une figure pâle aux traits réguliers, entasse pelletée sur pelletée, puis, à bout de souffle, s'arrête un instant, tandis que le troisième, bras nus, court et trapu, sa barbe noire en broussaille, porte au bout de ses bras d'athlète les sacs ventrus et pesants.

A la nuit tombante, nos cabanes sont carapacées et transformées en redoutes... prêtes à recevoir le Boche!...

Aussitôt après le repas, auquel nos appétits aiguisés ont fait le plus vigoureux accueil, je vais

prendre mon poste à la mitrailleuse que nous avons installée au milieu du terrain, dans une tranchée, face aux hangars.

Une caisse offre à portée de ma main les bandes de cartouches lumineuses avec lesquelles je saluerai le Boche, tout à l'heure...

L'air glacé de la nuit ne tarde pas à transpercer mes vêtements... Grelottant, je vais chercher abri dans la petite cabane du poste de garde où ronfle un poêle à pétrole.

Sur des cadres de planches superposées, deux hommes... ronflent aussi, en attendant leur tour de veiller...

Dehors, sur la terre glacée, le pas de la sentinelle résonne sèchement...

Je m'entortille la figure dans mon cache-nez, et je la rejoins. C'est un vieux territorial aux moustaches tombantes.

Il remplit chez nous les fonctions cumulées et délicates de tailleur, brosseur... et blanchisseuse!

Il est arrivé à l'escadrille sous le premier qualificatif. Mais il n'a du ciseau et de l'aiguille que des notions assez primaires...

Je vois encore la tête du capitaine le jour où, lui ayant confié sa vareuse pour y coudre des galons, le « tailleur » lui rapporta le fruit de son laborieux travail...

Les trois soutaches d'argent, vigoureusement retenues par un réseau de fils blancs, zigzaguaient jusqu'au coude, se rapprochant et s'éloignant à la façon des pas de trois hommes ivres...

Le capitaine prit le parti d'en rire :

— Tu avais donc bu, mon vieux tailleur, avant de prendre ton aiguille?

— Mais... non, mon capitaine.

— Où as-tu fait ton apprentissage?

— Quel apprentissage, mon capitaine?

— Mais, celui de tailleur!

— Je n'étais pas positivement tailleur, mon capitaine!

— Que fais-tu alors dans le civil?

— Je suis maire de mon pays, mon capitaine!

— Ah!... Ah!... C'est parfait! Mais pourquoi, diable, t'a-t-on envoyé ici comme tailleur?

— C'est au dépôt, mon capitaine. On m'a d'mandé ma profession. J'ai répondu que j'étais maire! Alors, le lieut'nant a dit : « Un maire, ça doit savoir tout faire. Tu s'ras un tailleur parfait! »

— Évidemment, dit sérieusement le capitaine en se mordant les lèvres, ... l'utilisation des compétences!...

Dès lors, on n'appela plus notre tailleur que « M<sup>o</sup>ssieu le Maire! » Ce fut la Providence des mécaniciens : du lever au coucher du jour, par

le soleil ou la gelée, ses bras nus... et poilus disparaissent sous la mousse de savon... Il lave, lave, ... brosse, brosse... Heureuse solution ! Les blanchisseuses sont rares dans ce coin perdu de Somme !

.....  
Ce soir, donc, « Monsieur le Maire » montait la garde à l'entrée du bois, machonnant avec délice sa chique (il n'a que ce défaut-là !).

— Bonsoir, mon vieux !

— Bonsoir !

— Pas chaud, cette nuit !

— Dâm', non !

— Les heures sont longues, hein !

— Bah ! Com'ci... com'ça ! On pense au pays : ça passe le temps !

— Tu as de bonnes nouvelles de tes administrés ?

— Bah !... Ils se fichent pas mal de ma poire !

— Diable ! Et pourquoi oublieraient-ils leur maire ? S'ils t'ont nommé, c'est qu'ils t'estiment !

— Qu'ils m'estiment... Pas plus qu'ça ! Ils m'ont nommé parce qu'ils n'en avaient pas d'autre !

— Comment cela s'est-il passé?... Raconte-moi !

— Bien, la veille des élections, les deux candidats, celui du curé et celui du député, se dispu-



taient comme des chiffonniers, criant l'un : hue, et l'autre : dia... C'était une vraie pagaille dans le patelin ! Alors j'ai dit : « Vous m'dégoûtez tous avec vos disputes. Il ne s'agit ni du député, ni du curé, mais d'la commune... Et j'vote pour moi !... » Tout le monde — ou presque — a crié : Bravo ! Et le lendemain, j'étais maire ! J'ai fait comme qui dirait l'Union sacrée, quoi !

— Chut ! Écoute !...

.....  
Dans le lointain, un bruit de moteur...

Je cours à ma mitrailleuse... suivi par l'ombre du tailleur... A peine ai-je sauté dans la tranchée que les 75 entrent en action... Les obus montent dans le ciel comme des étoiles filantes attardées courant l'une après l'autre... Mais on sent qu'ils frappent un peu à l'aveuglette... Le ronflement du moteur devient de plus en plus distinct... Soudain, presque au-dessus de nous, il s'arrête...

Qu'est-ce que cela veut dire ?

J'écarquille les yeux dans le noir.

Pendant un instant, j'ai entrevu la silhouette du grand oiseau passant dans le halo de la lune... Puis il a disparu. On entend cependant le sifflement des haubans et de l'hélice qui se rapproche... Puis, presque au ras des arbres, le moteur a repris...



Je tire deux ou trois bandes dans la direction.  
Zzzz... Broum!

Une grande lucur rouge accompagnée d'une formidable explosion a jailli du bois dans la direction de nos cabanes... puis trois autres se sont succédé... La dernière bombe a éclaté à cinquante mètres de nous... au milieu du champ! J'ai entendu les éclats monter leur gamme sinistre à mes oreilles...

M. le maire murmure entre ses dents :

— La vache!

Un instant interloqué, j'ai sauté à nouveau sur ma mitrailleuse, et je tire sur la grande ombre qui plane dans le ciel, lentement, comme celle d'un épervier sur une proie sans défense... Les balles lumineuses courent... courent, rapides, en feu d'artifice... mais vainement!

Le ronflement s'éloigne. Une batterie recommence à aboyer contre l'oiseau de mort qui fuit impunément vers ses lignes.

Je cours vers nos baraques!

Autour d'une petite cabane, je distingue des ombres rassemblées :

— Qu'y a-t-il?

— Sa... est tué et Mar... blessé à la jambe!

Sa... et Mar... sont deux de nos mécaniciens...

Le premier, un gavroche de Paris joyeux et serviable, était le « premier mécano » de Ray...

notre camarade du cadre noir. Celui-ci est debout à côté du cadavre étendu sur un brancard... Il ne dit rien. Le silence est chez lui comme une habitude où il prend la volonté d'agir...

Ray... ne croit guère aux paroles, mais beaucoup aux actes.

Sa voix, aux inflexions nettes, s'est éloyée :

— Deux mécaniciens pour sortir mon appareil !

Déjà il se hâte vers le hangar suivi de son observateur, le lieutenant Ce... Il ne pleure pas son mécano, il l'aimait... et il veut le venger !

— Je ne crois pas que nous pourrions les rejoindre, mon lieutenant, mais on leur rendra toujours la monnaie de leur pièce.

L'avion est déjà sur le champ ! L'armurier accourt avec la mitrailleuse... Les hélices tournent... les moteurs grondent furieusement dans la nuit.

Nous sommes tous là, silencieux, inquiets sans oser nous l'avouer. Le Gaudron n'est pas un appareil de nuit !... L'atterrissage sera délicat... et la panne possible extrêmement dangereuse !...

Mais Ray... est le plus fin pilote de l'escadrille... et nous avons confiance !

— Enlevez les cales !

Sa voix s'élève, tranchante et calme, comme

jadis au manège de Saumur, quand il commandait les reprises.

Les moteurs ont ronflé... Nous avons perdu aussitôt l'avion dans la nuit... mais le roulement plus clair nous apprend déjà qu'il a quitté le sol.

Il s'éloigne, là-bas, guidé dans le noir par les éclatements des 75... vers l'avion boche qui semble s'attarder à plaisir dans nos lignes... Le rejoindront-ils?

Dans un tracteur, le mort et le blessé sont couchés côte à côte. Mar... se plaint faiblement, avec une voix de gosse qui vous fait mal :

— Je souffre... je souffre...

— Allons, dit la voix claire du capitaine, du courage, Mar... Sachez supporter votre douleur en soldat et pensez à ce qui aurait pu vous arriver!

Puis, plus doucement, tendant sa main vers l'ombre étendue :

— Au revoir, mon ami. Écrivez-moi de l'hôpital, n'est-ce pas!

Une heure a passé. Ray... n'est pas encore de retour. Nous nous promenons sur le champ en frappant des pieds.

« Comme ils doivent grelotter là-haut! »

Enfin, voici le ronflement bien connu des

deux rotatifs : il s'est approché rapidement... L'avion s'est posé sur le sol un peu lourdement, a rebondi, puis s'est arrêté!

A présent il roule vers nous.

Ray... saute à terre.

— Nous n'avons pu le rejoindre, la brute. Mais nous avons suivi la direction que nous donnaient les obus traceurs... Nous avons passé les lignes à droite de Péronne. On voyait très bien le coude de la Somme luisant sous la lune... Vers B... nous avons aperçu bientôt une ligne de feux qui s'allumaient... Le Boche atterrissait. Nous sommes arrivés au-dessus du champ... A la lueur de la rampe, j'ai aperçu quatre hangars... Je suis descendu à cent mètres, et le lieutenant a lâché trois bombes... Il en gardait une pour le Boche qui venait de toucher le sol et roulait dans la lumière des phares...

Malheureusement, ceux-ci se sont éteints brusquement et nous n'avons pu voir si nous l'avions atteint.

Mais les premiers obus avaient touché juste! Deux des hangars sont en train de flamber...

Ils ont sûrement eu de la casse aussi chez eux!  
... Mon pauvre Sa... est bien vengé!

Le lendemain, deux de nos camarades s'envoiaient à leur tour dans la nuit!

... Nous ne les revîmes pas!

Mais, quelques jours après, un avion boche laissait tomber sur un terrain d'aviation proche du front deux plis attachés à de longues banderoles tricolores et annonçant que l'adjudant D... et le sergent F..., touchés par un obus, avaient atterri indemnes dans les lignes allemandes.



## VII

### LA PETITE MAISON AUX VOLETS VERTS

— Tout le monde est-il là ?

— Oui, mon lieutenant.

— Eh bien, en avant, alors !

Sur la route boueuse et luisante, la file des tracteurs, flanqués de leurs remorques surchargées, s'ébranle au milieu des appels croisés, des poignées de main de ceux qui partent à ceux qui restent pour mettre en route les appareils...

Les retardataires s'accrochent en grappes à l'arrière du dernier camion, qui traîne sur une immense prolonge un amas confus de tables, planches, paillasses, tonneaux, s'élevant en une pyramide branlante et cahotante, tout en haut de laquelle sont perchés deux mécaniciens...

— Voulez-vous descendre, vous allez vous casser la figure !

— Vous en faites pas pour notre binette, sergent ! On veut jouir du paysage, quoi ! On a pris des loges de premier étage ; c'est l'instant d'en profiter !

— Vous êtes prévenus! Je m'en lave les mains!

— Dame, pour se laver les mains, c'est pas la *flotte* qui manque!

En effet, depuis le matin la pluie tombe sans trêve!

Notre bois, sur lequel je jette un regard d'adieu, est-il assez triste, sombre et morose avec le bruissement mélancolique des gouttes d'eau qui tombent de branche en branche... et pourtant j'y laisse, avec regret, comme un peu de moi-même!...

Notre déménagement a été décidé et s'est préparé en vingt-quatre heures. Cette fois, j'accompagne l'échelon roulant...

Tant mieux! Ce mode de transport a bien aussi ses charmes!

Le gros camion où je suis monté s'ébranle lourdement... fermant la marche du convoi qui s'étage devant nous, grimpe allégrement les côtes, puis s'évanouit brusquement dans les descentes... Les sirènes lancent parfois leur cri strident dans la campagne grise et déserte...

Les villages défilent, avec les silhouettes curieuses des femmes s'encadrant dans l'embrasure des portes... et la fuite éperdue et caquetante des poules apeurées...

La pluie tombe toujours. La route luit comme

un macadam, avec ses flaques longues et jointives, dont l'eau gicle sous les roues...

Je grelotte sur mon siège. De temps à autre, je me retourne. Les deux mécanos acrobates, repliés sur eux-mêmes, en haut de leur perchoir branlant, transpercés et transis, font piteuse mine.

Ils ne se redressent qu'à l'entrée des villages pour envoyer aux indigènes de petits gestes triomphants et protecteurs.

A un moment, nous avons croisé un gendarme à cheval, superbe et digne sous son grand manteau bleu.

La voix de gayroche l'a interpellé :

— Dis donc, vieux !

Le gendarme s'est retourné, des gouttes d'eau pendant à sa grosse moustache :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'était pour te d'mander. Est-ce qu'il y a beaucoup de pertes dans ton régiment ?

Et il part d'un long éclat de rire, tandis que le Pandore furieux éperonne sa Rossinante !

Nous arrivons enfin à Montdidier, joliment perché sur sa colline, avec ses vieux toits reluisant sous l'eau comme les écailles d'un grand saurien couché.

Nous laissons souffler nos moteurs, et c'est aussitôt la débandade des capotes bleues qui dis-

paraissent chez le boulanger, l'épicier ou le bistro du coin...

Mes deux acrobates, heureux de l'occasion, sautent à terre et se faufilent subrepticement à l'intérieur du camion... comme des chiens battus regagnant la niche!

Un coup de sifflet : les capotes bleues accourent, disparaissent dans les tracteurs... et le convoi défile sagement dans les rues montueuses, bordées de vieilles maisons...

A présent voici que la pluie se mue en flocons blancs que dissout aussitôt le sol boueux!... C'est l'hiver!...

Tout grelottants, nous sommes enfin arrivés, après cinq longues heures de route, à l'entrée d'un petit village, où se dressent une demi-douzaine de grands hangars!

Les regards inquiets cherchent les cabanes!

— Où va-t-on loger?

— Est-ce que je sais?

— Minc' de pat'lin! C'est au moins une sous-préfecture!

De fait, ce village est réduit à sa plus simple expression. Le long de l'unique rue, une dizaine de maisons à peine se pressent à droite et à gauche de l'église, au pied de laquelle d'inévitables canards clapotent dans l'inévitable mare...

Un petit cimetière, triste, triste, aligne à côté

de nous ses dalles moussues, sous l'ombre de sa grande croix noire...

— Il y a plus d'morts que d'vivants dans c'pays d'malheur!

— Où c'qu'est Nancy?

Ces lamentations, qui accompagnent inmanquablement tout déménagement, me semble cette fois assez justifiées,

Où diable allons-nous loger?

La voix du « cuistot », debout sur le marche-pied de sa cuisine roulante, et qui trempe sa louche dans la marmite avec une dignité de grand prêtre officiant, coupe court aux récriminations :

— A la soupe là d'dans, les ceusses qu'en veulent!

— Comment donc! Mais tout le monde en veut de ta soupe, mon vieux cuistot.

Je ne pense guère en ce moment que les mains sont d'une douteuse propreté et que les bruits les plus tendancieux ont circulé sur tes procédés culinaires! Je sais que je suis transi! et je la trouve excellente, ta gamelle bouillante de pâte liquide qui brûle délicieusement mes mains!

La neige tombe toujours! Le vent est glacé!

Enfin, voici le capitaine dans la voiture légère; tous s'empressent autour de lui. « Il saura bien trouver où loger tout le monde. On couchera tout d'même pas sous les hangars, quoi! »



— Où les hommes s'installent-ils, mon capitaine?

— Mais vous le voyez bien! Voilà notre seul cantonnement. Il y a en tout et pour tout sept chambres au pays voisin pour les officiers et les plus anciens pilotes. Tous les autres vont bien être forcés de coucher sous les Bessonneaux! Que voulez vous que j'y fasse?

Résignés, les hommes courent déjà dans l'immense hangar pour retenir « les bonnes places ».

Pas drôle tout de même, la perspective de ce campement sommaire sous la tente immense par ces longues et rudes journées d'hiver. Le thermomètre est à zéro et il descend implacablement depuis huit jours! Brrr. J'ai déjà froid dans le dos!

Laf... vient vers moi, la tête basse, flanqué de deux nouveaux mitrailleurs. L'un d'eux est un Marseillais débrouillard, médaillé militaire, l'autre un Alsacien qui a déserté l'armée allemande avant la guerre et est accouru d'Argentine à la mobilisation pour s'engager dans l'aviation.

Tous trois n'engendrent pas positivement la gaieté :

— Quel trou! On tombe de Charybde en Scylla!

— Chamais che me s'rais attendu à un tel confort.

— Eh ! pécaïre, vous voilà bien vite désolés. Attendez au moins d'avoir fait le tour du pays !

— Oh ! dit Laf..., avec un haussement d'épaules résigné, le tour est tout fait. Tu comprends bien que s'il y avait une chambre, les officiers auraient sauté dessus !

— Eh bien, installe-toi si tu veux dans le Besonneau ; moi je te dis que j'aurai ce soir un toit... Qui m'aime me suive !

Cette exubérante confiance me gagne. Nous commençons le tour du pays. L'unique maison bourgeoise, isolée dans un grand parc triste, est occupée par les officiers de l'escadrille du premier corps colonial, installée ici depuis quelques semaines !

Nous entrons successivement dans trois fermes :

— Un lit, vous n'y pensez pas, à c't'heure ! Pas même une place dans l'grenier pour un chrétien ! Tout est plein, plein jusqu'à l'étable aux cochons !

— Rien de rien, ici, monsieur !

— Pas le plus petit coin, mes pauv's amis. J'avions qu'une chambre, un' seule pour moi et mes enfants. Oh non ! Ici, j'faisons la lessive, pensez donc ! — Mais si vous avez du linge à laver des fois !

Nous remercions.

Ah! peut-être au presbytère. On me délègue d'office, auprès du curé :

— Pardon, madame, est-ce que M. le curé est là!

— M. le curé! mais il y a deux ans qu'il est parti, monsieur!

Je venais seulement lui demander s'il n'avait pas de chambre à louer!

— Oh non, monsieur! Nous sommes une famille d'évacués, et nous n'avions qu'une chambre libre, où couche un officier.

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangée!

Même refrain chez l'épicier et chez la buraliste!

Il ne reste qu'une planche de salut!...

Au bout du village, une petite maison blanche montre, en bordure de la route, ses deux volets verts hermétiquement clos. Nous frappons en vain à la porte : mais un charretier qui passe avec son attelage nous dit :

— Adressez-vous au maréchal ferrant. Cette maison est à sa nièce. Vous la trouverez chez lui!

Nous plaçons notre dernier espoir dans la bienveillance de la nièce inconnue et nous entrons chez le maréchal.

Celui-ci, un vieux bonhomme au visage chafouin qu'encadrent deux longs favoris, et dont les yeux de chat clignent derrière les gros verres

ronds de ses lunettes, est assis au coin du feu.

Une jeune femme, courte et grasse, avec un sourire éternellement ouvert sur une denture fortement ébréchée, reprise ses bas à la fenêtre.

— Bonjour, les gas, dit le vieux.

Il faut agir avec prudence, se mettre « bien » tout d'abord dans la maison.

— Excusez-nous, monsieur, dit notre Marseillais. Nous cherchons un endroit où l'on pourrait nous faire cuire quelques œufs ! Nous arrivons à l'instant, le ventre creux...

Le vieux tourne ses lunettes vers sa nièce :

— Fais-y un' omelette à ch'tits-là !

Nous faisons honneur à l'omelette de la nièce, et nous extasions sur le talent de la cuisinière !

Le sourire éternel s'élargit un instant jusqu'aux oreilles. On nous fait payer, œufs, cuisson... et compliment.

Les yeux du vieux clignent vers les pièces d'argent que, sans récriminer, nous alignons sur la table.

Le moment est venu :

— N'est-ce pas à vous, madame, cette petite maison qui se trouve au bout du village ?

— Mais pardon, monsieur !

— Vous ne l'avez jamais louée ?

— Eh, mais non ! C'étaient un ancien bureau

de tabac. Il ne restiont que les quatre murs et un ch'tiot poêle!

— Mais c'est tout ce que nous cherchons! Si vous le voulez, nous vous la louerons!

Les yeux de la femme ont brillé, et elle a fait tinter les pièces blanches dans sa main.

— Mais j' n'avions pas la clef! C'étiout ma mère qui l'aviont. Et je ne la verrions que dans deux jours!

Le vieux tourne à nouveau ses lunettes vers nous.

— Loues-y donc à ch'tits-là. Tu vois bien qu'ils étiont prêts à payer honnêtement!

— Comme vous voulez, messieurs, sourit la femme. J'aurai la clef après-demain soir. Revenez!

Nous aurions embrassé le vieux, malgré ses lunettes et la grosse femme malgré ses dents gâtées! Pourvu que la mère accepte!

Presque gaiement, nous nous dirigeons vers notre hangar.

A l'entrée, une vague de fumée qui sort, en tourbillonnant dans le vent, nous fait reculer.

— Mais ils ont mis le feu, là dedans!

Nous nous jetons bravement dans le Besson-neau.

D'abord nos yeux qui pleurent ne distinguent que la flamme fuligineuse et rougeâtre d'un



grand feu qui brûle au centre du hangar et devant lequel passent et repassent des ombres fantastiques, alimentant et activant le foyer : un vrai bûcher de Saint-Jean !

La fumée noire monte jusqu'au plafond, puis retombe en noirs tourbillons sur les paillasses, les lits pliants, les caisses, tout le bric-à-brac dont s'entoure un mécano digne de ce nom.

Déjà, dans l'âcre brouillard, des lampes à acétylène, telles des lucioles égarées, ponctuent l'obscurité de taches de lumières rouges, dans la pâleur des halos.

Des voix de mécaniciens s'élèvent gouailleuses :

— Dis donc, t'as pas ton masque à gaz ?

— Eh là-bas ! les hommes-feu, vous n'avez pas fini d'fabriquer des gaz asphyxiatiques ?

— Très peu pour ce genr' de sport. J'aime mieux crever de froid que d'asphyxie !

— D'autant que comm' chaleur, y a rien d'trop. J'sais pas où elle passe, mais ell' s'bague-naude guère dans mon coin.

— Au bout du quai, les hommes-feu !

Des voix grondeuses s'élèvent de la meute des diables un instant accroupis autour du foyer, et tendant leurs mains à la flamme dans un geste d'adoration :

— Si vous voulez du feu, v'n'avez qu'à v'nir ici.

— Y a de la place !

— Voyez-vous ça. Parce'que ça brûle un peu les *châsses* à Monsieur, faudrait sonner, l'extinction !

Nous nous décidons à avancer vers le bûcher à petits pas craintifs, nos pieds buttant à chaque seconde dans les caisses, les lits, les formes couchées qui grelottent. Et nous réclamons notre part de chaleur... et de fumée.

Dans un coin de l'immense hangar, le cuistot prépare la soupe.

Nous n'allons pas ce soir jusqu'à notre popote lointaine installée dans la serre du château où logent nos heureux camarades.

Nous avons hâte de nous réfugier sous les couvertures où la chaleur du corps s'amasse lentement !

Dehors, il gèle à pierre fendre, et la neige commence à étendre son linceul sur la campagne nue...

Nous avalons avec délice un bol de bouillon, un quart de jus... et nous rejoignons notre coin brumeux et glacé.

Sur les paillasses, des formes affalées gisent sous la carapace grise des couvertures.

Et bientôt, les lucioles s'éteignent une à une. Le vent glacé souffle sur le feu qui agonise, puis, aspiré par les ouvertures béantes du toit et des

entrées opposées, monte et descend follement entraînant la fumée dans des farandoles infatigables.

Recroquevillé sur moi-même pour condenser la pauvre chaleur de mon corps transi, je claques des dents.

Et j'entends la voix plaintive de l'Alsacien :

— Ah! *pourfu* que la maman ne refuse *bas* la clef!

L'image de la petite maison, avec le regard béat de ses deux fenêtres vertes, se dresse dans mon rêve commençant comme le sourire d'un paradis lointain et inaccessible.

## VIII

### UN BAPTÊME DE PREMIÈRE CLASSE

Ce matin, quand j'ai ouvert les yeux, ma montre marquait six heures.

J'ai regardé aussitôt par la lucarne de « notre maison ».

Car nous sommes installés depuis hier dans la petite maison aux volets verts...

Oh ! surprise ! Le plafond de brume gris largement déchiré laisse voir à maint endroit le bleu pâle du ciel... et le soleil, un soleil convalescent qui ne chauffe pas encore, fait étinceler le manteau de neige étendu sur la terre...

— Eh ! Pierre, André... bande de flemmards ! Allez-vous ouvrir les yeux... Il fait beau. Il est grand temps de se lever...

Comme un écho lointain répondant à mes paroles, le son du cor de notre camarade B... nous arrive... mélancolique :

— Le « rendez-vous », nom d'un chien ! Nous allons être en retard...

La toilette, ce matin-là, fut vite faite!

Dans la tente, le personnel navigant est déjà rassemblé autour de notre capitaine. Sur la grande table, des cartes, des plans directeurs marqués de gros traits rouges s'entassent :

— Tout le monde est-il là, à présent?

— Oui, mon capitaine!

— Comme vous le savez, mes amis... nous avons été envoyés ici pour effectuer quelques missions photographiques délicates à l'intérieur des lignes allemandes. Le secteur qui nous intéresse est celui où le 1<sup>er</sup> corps colonial doit attaquer, je n'ai pas besoin de vous dire l'utilité de ce travail. Nous le ferons avec tout notre cœur. Il nous faut profiter du beau temps et du relief passager que la neige va donner à nos clichés. Nous ferons trois voyages aujourd'hui. Pour les départs, cette feuille vous renseignera!... Vous êtes libres, mes amis.

— Ah! Delacommune!

J'allais sortir, je me retourne.

— Vous allez monter avec votre nouveau pilote Ma... Tâchez de lui donner un joli baptême, et rapportez-nous de belles photos!

— Je tâcherai, mon capitaine!

— Ah! c'est toi qui montes avec moi. Ça gaze! Ta carlingue est prête. Tes châssis sont chargés?



Bon ! Je crois que nous n'allons pas tarder à partir, hein !

— Non, le lieutenant Br... a déjà sa combinaison. Il faut nous habiller !

Je regarde, du coin de l'œil, mon nouveau pilote avec cette curiosité, assez excusable, du mitrailleur qui confie sa vie à un inconnu et se demande avec inquiétude sous quel aspect ce « bleu de l'air » envisage son premier vol sur les lignes. Aura-t-il, dès le début, cette sorte de tact subtile qui établit entre les deux membres de l'équipage l'atmosphère de confiance réciproque et l'aptitude à comprendre qui font toute sa force et créent son homogénéité ?

Celui-là me fait une excellente impression. Ses gestes sont calmes, rien ne trahit en lui la nervosité. Au contraire, ses yeux qui brillent dans un visage au teint mat, encadré d'une barbe noire, expriment une joyeuse et saine confiance.

Nous grimpons tous deux dans la *carlingue*. Je lui fais mes dernières recommandations qu'il ponctue d'un bref « convenu » trahissant un peu d'impatience... mais je n'en continue pas moins mon petit discours.

A présent, aux actes !

Nos deux co-équipiers viennent de décoller, nous les suivons aussitôt. Dans le matelas épais

de neige, l'avion est long à prendre sa vitesse. Enfin... nous voici dans le ciel!

Féerique spectacle! A perte de vue la neige s'étend sur la campagne, submergeant de sa blancheur champs, bois, fermes, villages. Le relief s'estompe, les couleurs se fondent, les yeux s'usent à vouloir percer le mystère de ce suaire lumineux et presque irréel sous lequel toute vie semble s'être annihilée!... Seuls les chemins, les pistes, les routes tracent un treillis de longs fils noirs, uniques symptômes de l'activité des hommes... déjà si petits et perdus dans la blanche immensité!

A notre gauche, Montdidier fait une tache sombre; en suivant la grande route, nos yeux découvrent au lointain lumineux une autre tache semblable : c'est Roye. Là-bas sont encore les Allemands, et c'est là que nous allons.

Voici, carré gris perdu dans le blanc, le bois de la Folie où les croix sont presque aussi nombreuses que les arbres. On distingue à présent le tracé bizarre des tranchées, tantôt net comme un trait d'encre, et tantôt presque effacé.

— Il ne doit pas faire chaud sous la neige.

— Ici non plus, par exemple! Le thermomètre marque 25 au-dessous de zéro, c'est en effet une température assez convenable!

Je me retourne vers Ma... et je souffle dans

mes doigts ; il rit, lâche ses commandes et fait de même. L'air est calme, l'avion docile marche la bride sur le cou.

Nous allons passer les lignes, j'attends avec quelque impatience le premier coup de canon pour voir la physionomie du nouveau « baptisé ». Je suis bientôt satisfait. Le premier obus a tapé un peu au-dessous et à gauche. J'ai surpris une vague inquiétude dans le regard de Ma... mais aucun sentiment d'affolement. Tout va bien. Seulement, comme les miens au-dessus de Metz, ses yeux vont d'un moteur à l'autre et ils semblent demander :

— As-tu entendu ? Il y a quelque chose de cassé.

En riant je lui montre la fumée noire qui s'étale comme un pâté d'encre sur l'étendue sans tache de la campagne. Il rit alors d'un bon rire franc et semble dire : Ce n'est que cela !

Pourtant les éclatements se précipitent. Roze est le point du front où les batteries boches tirent le plus et le mieux : nous ne tardons pas à nous en apercevoir. Les obus arrivent par quatre en un roulement fantastique de grosse caisse. Les rafales se suivent ; sur la grande page blanche de la plaine les pâtés d'encre se multiplient. La plupart des coups sont au-dessous de nous, mais, peu à peu, la correction se précise et par deux

fois nous sommes soufflés par les explosions. Le vent formidable de l'obus qui éclate empoigne notre avion comme un fétu léger et le projette violemment d'une aile sur l'autre, puis soudain l'abandonne à lui-même, désarmé et tanguant comme une perdrix blessée.

Par deux fois, je vois Ma... pousser à fond son manche à balai pour arrêter la glissade où s'engage l'avion qui, tel un cheval peureux, se dérobe à toute contrainte. De longues secondes d'attente... puis, brusquement, l'appareil reprend sa marche obéissante.

Nous arrivons enfin sur la région à photographier. La main hors de la nacelle, la tête penchée sur la trappe ouverte dans le plancher de ma carlingue, je guide Ma... vers le but.

Broum... broum... Vrac... Broum...

Je saisis maintenant le plus calmement possible les deux poignées de l'appareil photographique, une grande caisse trapézoïdale et, l'œil sur le viseur, le doigt sur le déclic, j'attends au passage la corne de bois que je dois saisir au vol.

Broum... vrac... broum.

Clac! La photo est faite, j'escamote la plaque. J'arme à nouveau l'obturateur et je recommence une nouvelle visée.

Broum... vrac... broum.

A cette tranchée à présent! Clac! Broum...

Cette fois j'ai fermé les yeux à la lueur de l'explosion et, d'un geste instinctif, j'ai failli lâcher l'appareil pour cacher ma figure derrière mon bras... Vite, vite! pas de temps à perdre, la région à photographier se déplie toujours sur l'écran de la trappe. Clac! encore une!

Je détourne la tête et d'un signe à Ma... impassible, je fais « Pas de mal? »

Sa tête branlant de gauche à droite répond : « Non. » Puis des yeux il me demande : « Ça gaze? » Je cligne de l'œil droit. « Ça gaze! » ... et c'est curieux comme on se comprend sans ouvrir la bouche.

Broum... vrac... broum... broum.

Les fumées noires encore une fois nous ont encadrés, deux devant, deux derrière. La tête à nouveau penchée vers la terre, je continue la série commencée. Le châssis est terminé, je le remplace tout en jetant un coup d'œil circulaire. Je ne crains pas le Boche, car la chanson des obus s'arrêterait net si d'aventure quelque « Fritz » survenait, et elle n'a pas l'air de vouloir se taire pour l'instant...

Broum... broum... broum... Mais je cherche les camarades! Ah! les voici : ils nous ont consciencieusement suivis. Au-dessus de nous, tous deux zigzaguent au milieu des éclatements.

Je fais le geste : Demi-tour. Nous revenons sur



nos pas, suivant la même route en sens inverse et je prends la « bande » (c'est-à-dire la langue de terrain) voisine de celle dont j'emporte l'image dans l'autre châssis.

Broum... broum...

Plus que quatre clichés, plus que trois !

Broum...

Encore une fois la flamme rougeâtre a fulguré derrière nous. Un reflet d'incendie a coloré les parois de ma carlingue, les éclats ont sifflé tout autour de moi. Au même instant notre moteur de gauche s'est mis à vibrer et son grondement régulier s'est coupé de bizarres explosions ; puis, net, cette pétarade a cessé et l'hélice s'est arrêtée en croix... C'est la panne « sèche ». Il faut rentrer !

Le moteur de droite continue à tirer à pleins gaz, mais je ne regarde pas moins avec une certaine inquiétude la ligne lointaine des tranchées et de nos Bessonneaux, plus lointains encore, de vrais joujoux de Noël !

Les 105 qui nous voient baisser rapidement continuent à tirer rageusement ! Enfin nous passons au-dessus des bois de la Folie, à 1 000 mètres ! Sauvés !

Mais arriverons-nous au champ ? Nous approchons, les Bessonneaux grossissent, grossissent, passent au-dessous de nous.

Le coup de rein de l'atterrissage nous plaque sur la neige qui freine les roues.

Nous voici à terre, pressés de faire l'examen de l'appareil. Déjà j'ai aperçu trois trous dans l'aile! Le mécanicien, perché sur le plan, ausculte le moteur blessé.

— Les vaches! Elles ont fait sauter le moulin à étincelles... le pignon est rien amoché!

Le « moulin à étincelles », en argot mécano, c'est la magnéto.

— Eh bien! Ma...! pas mal pour un baptême, hein!

— C'est amusant! très amusant! je n'ai eu peur qu'au dernier obus; mes commandes sont devenues soudain lâches; je croyais qu'elles étaient coupées! mais j'en ai été quitte pour la frousse!... Tu as bien pris le coin voulu?

— Oh! parfaitement. Voit-on bien les tranchées, hein!

La voix du mécano s'élève :

— Dis donc, l'patron, tu l'as échappé belle, z'y eute voir e't'éclat pépère dans le blindage.

En effet la plaque d'acier qui protège le dos du pilote porte une énorme bosse. L'éclat, en ricochant, a déchiré la tôle de la *pointe de course*!

— Et c'lui-là... et c'lui-là... zut! Ils vous visaient salement, les Boches.

La queue, elle aussi, porte ses blessures. Ma...  
est royalement baptisé et il dit en riant, dans sa  
barbe noire :

— Il ne manquait qu'un « Fritz » à la  
fête !

## NOËL ! OU JOSEPH INTERVIENT ET DISPARAIT !

— Il faut le tuer.

— Non !

— Mais si, milla dious ! Je n'ai aucune passion pour les odeurs fortes dont ton protégé va nous gratifier....

— On le mettra dans une caisse ! Regarde-le. Mais regarde-le ! Est-il assez comique !

De fait, je vous assure, ce lapin-là n'est pas un lapin comme les autres !...

En ce moment, drôlement assis au centre de la table sur son petit train de derrière, ses deux oreilles dressées comme des 1, le voici qui distribue de droite et de gauche, du geste rageur de ses mâchoires, les cartes à jouer que nous lui présentons en paquets.

— Pécaïre ! Ne crois'-tu pas qu'un spécimen de bestiole comme ça ferait pas l'affaire d'un joueur de manille !

— Tu vois bien ! C'est voilà déjà moins féroce !



— Oh ! Par exemple ! Je donnerais plutôt... deux années de la vie de ma concierge pour voir en ce moment ce quadrupède sur la table sous forme de civet fumant !

— Moi, dit l'Alsacien, je suis partisan de le garder pour la Noël !

— Eh bien, convenu ! grâce jusqu'à Noël !

... Et la motion de l'honorable « confrère » fut adoptée à l'unanimité moins une voix ! Le lapin aussi !

On le baptisa sans tarder du nom de Joseph... Notre Marseillais, irréductible, grogna qu'on ferait mieux de le baptiser de vin blanc !

Joseph se souciait très peu de nos discussions, et, pour l'instant, se trouvait fort occupé à déplier un journal tombé par hasard sous ses agiles mandibules !

Cependant, la séance commençait à manquer de diversité, et Joseph, lestement déposé à terre, courut se réfugier aussitôt dans le coin le plus noir de la pièce, et méditer sur le rapport lointain qui peut exister entre un jeu de cartes et la verdure savoureuse des feuilles de choux dont il était sevré depuis deux jours. Il dut repasser dans sa petite cervelle de lapin les nombreuses bombances qu'il avait faites dans sa courte existence de petit troglodyte heureux !... La guerre, non contente de faire jeûner les hommes, commen-



çait-elle donc à s'appesantir durement sur le petit peuple des ruminants de basse-cour!...

Joseph, fatigué de tant de raisonnements, ferma les yeux et s'endormit!

Le lendemain — oh! surprise! — une main lui présenta d'alléchants morceaux de carotte, qu'il mangea pourtant lentement, un à un... avec un air de défiance....

Et puis, il dut monter par trois fois sur la table et distribuer cartes sur cartes devant les têtes curieuses de visiteurs toujours différents!

Joseph devint célèbre! Le capitaine lui-même vint voir le petit phénomène.

Ce fut le plus beau jour de sa vie!

Ce devait être — hélas! — le dernier!

Nous étions à la veille de Noël! Ce jour de fête fut pour notre petit compagnon le jour de l'exécution! La large main du cuistot le saisit. Un coup sec le frappa brutalement derrière le cou et Joseph, dans un grand éblouissement, exhala sa petite âme simple de lapin!

— Noël! Noël! C'est Noël, dit la petite cloche joyeuse....

Et là-bas, dans le lointain, un grondement sourd répond :

— Tuons! Tuons! Nous, les canons, ne connaissons ni Dieu, ni maître! Tuons! Tuons! Il

faut du sang à notre seule patronne la Mort!

— Jésus est né. Réjouissons-nous, reprend la cloche.

Et la grosse voix grondeuse des canons blasphème :

— Jésus est mort. Tuons! Tuons! pour lui envoyer des clients! Tuons! Tuons!

... Et la petite cloche semble pleurer... puis se tait.

Nous sommes sur la route blanche, sous la neige qui tombe à gros flocons blancs, blancs nous-mêmes comme des pères Janvier... Tout est blanc! C'est la vraie nuit de Noël! Et, cette nuit-là, comme le soleil aux autres jours de fête, le froid et la neige sont des amis bien accueillis!

Les années où l'un et l'autre manquent, ne redit-on pas avec regret :

— C'est malheureux! Pas de neige! Il ne gèle pas! Ce n'est pas une vraie nuit d'hiver!

Aussi sommes-nous joyeux tandis que nos pieds s'enfoncent en cadence dans le tapis moelleux qui cède en crissant!

Devant la porte de la petite église, nous retrouvons presque tous nos camarades. Noël demeure le jour joyeux à tous et fêté inconsciemment par ceux-là même qui ne le marquent que de leurs bombances païennes.

De qui donc est-ce l'anniversaire, sinon de

Jésus, le petit enfant grelottant sur la paille dorée, sous le souffle doux de l'âne et du bœuf!

Et je revois tous les Noël passés, les Noël heureux, où tous ceux que j'aime — et dont tant déjà ne sont plus — étaient auprès de moi, dans l'église ou la chapelle retentissant de chœurs joyeux, ... puis je nous revois tous assis autour de la table familiale où le réveillon nous attendait....

Aujourd'hui, où sont-ils, tous ces visages chéris?...

Les uns ont été glorieusement emportés dans la grande tourmente de la guerre! D'autres sont là-bas où le canon gronde, dans la tranchée boueuse ou les cagnas glacées. D'autres enfin, dispersés aux quatre coins de France pensent tristement comme moi aux Noël qui ne reviendront plus!

...Cependant les chants s'élèvent dans la petite église où nous sommes entrés... et ces chants sont joyeux comme ceux d'autrefois!

*Alleluia!*

Jésus est né, apportant la Paix aux hommes de bonne volonté!

La Paix! Mot magique... mot irréel et doux où nos cœurs se bercent un instant!

« N'avons-nous pas cette bonne volonté? Donnez-nous-la, petit enfant de Bethléem, avec notre pain quotidien. »



Dans le chœur, nous sommes réunis autour d'un vieil harmonium, plus souvent appelé depuis trois ans à accompagner des *De profundis* que des *Alleluia*, et qui s'époumone joyeusement sous les doigts d'un soldat à longue barbe. Nous avons préparé, nous aussi, notre cantilène, et nous l'entonnons à pleines gorges!

Au dernier couplet, Rap... et Laf... sont à bout de voix.

*Gloria in excelsis Deo!*

La petite clochette a sonné pour la dernière fois.

Le prêtre — un soldat lui aussi — nous couvre d'un grand geste bénissant...

Et, tandis que l'harmonium s'essouffle encore dans un suprême effort, la petite foule des soldats s'écoule par le porche entr'ouvert!

Nous nous hâtons, joyeux, vers notre maisonnette où le poêle, soigneusement bourré, doit ronronner encore!

Oh! la bonne vague de chaleur qui vous enveloppe en ouvrant la porte!

Les lits sont entassés dans un coin. La table, recouverte d'une couverture blanche, montre sa vaisselle reluisante, ses couverts de métal... et ses verres transparents!

Nous avons obtenu, non sans peine, tout ce luxe de notre hôtesse... Mais que de recomman-

dations ont glissé entre les dents gâtées! « La vaisselle est si chère! » Elle nous aurait bien, pour un peu, réclamé le prix de l'usure. Mais cela se retrouvera sur « *la Note* »! Nous n'avons fixé encore aucun prix! « Et, dame, tout est si cher! »

Mais, au diable la note et l'hôtesse... et vive notre réveillon!...

Voici venir le « cuistot » et notre « maire », accompagnés — ô douleur — de notre pauvre Joseph, couché tout de son long sur un plat, ses cuisses dorées tendues dans un suprême geste de résignation...

La savoureuse odeur du rôti vient adoucir à temps nos remords!

Et l'on se met joyeusement à table!

Notre Marseillais a bien fait les choses!

Joseph est fêté comme il le mérite! Chacun ensevelit ses regrets entre deux bons morceaux arrosés de vin généreux!

Les conversations fusent! Couteaux et fourchettes chantent leur refrain métallique au fond des assiettes, et de Joseph, il ne reste bientôt plus, comme eût dit M. Racine,

... qu'un affreux mélange  
De petits os broyés et traînés dans la sauce!

Chacun chante son couplet... comme il est de rigueur en pareille occurrence...



Et lorsque, nos invités partis, la vaisselle rangée soigneusement dans un coin (elle est si chère!), les lits reconstitués, nous nous disposons à nous coucher, nous voyons poindre par les fentes des volets verts le pâle reflet de l'aube naissante!

Nous nous jetons tout habillés sur nos lits, et bien nous en prend, car, une heure après, l'air lointain du *rendez-vous* nous appelle sur le champ!

Nous fêtâmes la journée de Noël en allant, par trois fois, nous promener au-dessus des Boches et déranger les joyeuses libations de leurs artilleurs!

Nous fîmes ample moisson de clichés!

... Cependant, le soir, notre mécano dut coller encore plus d'une petite cocarde tricolore sur les blessures nouvelles de notre « coucou ».

Ce fut un blanc Noël ensoleillé!

Au premier jour de 1917, notre tâche était terminée.

Dans une dernière mission les vides que présentait l'assemblage de nos photos ont été comblés.

A présent, la région entière est fidèlement reproduite sous les yeux de l'état-major avec ses tranchées, ses blockhaus, ses ouvrages, ses

emplacements de batterie, ses villages fortifiés!

La préparation de l'attaque peut se faire méthodiquement et sûrement.

Bien plus, Rap..., accompagné de son fidèle Laf... qui se découvre une vocation de photographe, s'en est allé se promener seul à plusieurs reprises à 20 et 25 kilomètres dans les lignes, rapportant de précieuses collections des arrières-défenses boches!

Le général B..., commandant le 1<sup>er</sup> corps colonial, incroyablement jeune d'allure sur son cheval noir, est venu lui-même féliciter le capitaine du travail accompli.

Puis nos pilotes sont partis s'entraîner sur les nouveaux appareils dont on dit merveille.

Et nous allons redevenir bombardiers.

.....  
Nous partons demain matin en position de repos à quelques kilomètres seulement d'ici, dans une ferme qu'on nous dit peu hospitalière...

Il nous en coûtera d'abandonner la douce chaleur de notre petite maison blanche!

## X

### LE FROID

J'ouvre la porte de notre étable et m'arrête un instant sur le seuil en disant :

— Savez-vous que vous feriez un joli tableau du froid à la manière de Rembrandt!

Des huées accueillent mon appréciation d'esthète :

— Vas-tu fermer la porte... et ta bouche!

Ce n'est pas le moment de faire de la critique d'art!

— Il fait déjà assez *friscot* la lourde fermée, pécaïre!

J'ai refermé la porte avec précipitation!

Voici l'étable replongée dans la plus complète obscurité. J'avance à tâtons vers le reflet rouge du poêle, autour duquel mes compagnons sont blottis, serrés, tendant leurs mains suppliantes aux caresses du feu!

Je ne puis m'asseoir qu'au second rang, et, là, on ne dirait guère que la chaleur est toute proche! Le froid, pénétrant par toutes les fissures, par tous

les trous... et Dieu sait s'il y en a dans cette étable délabrée où nous sommes gîtés, — le froid vous saisit, se glisse dans votre dos, le long de vos membres, en de longs frissons qui sont comme des caresses de morts invisibles... puis, un tremblement vous prend tout entier, fait claquer vos dents et vos chaussures sur la terre glacée. Et il faut se lever et marcher sans arrêt en secouant ses bras engourdis si l'on ne veut pas les sentir se roidir et se pétrifier !

Le thermomètre marque 20 au-dessous de 0.

La voix de l'Alsacien s'élève, plaintive :

— Où est notre betite maison blanche !

— Comment, dit dans l'ombre notre Marseillais imperturbablement joyeux, comment ? On t'invite à venir prendre quelques semaines de repos chez Monsieur le Comte, en son vaste domaine de l'Innocent. On t'y offre une superbe chambre, *milla dious*, une vraie chambre de millionnaire, avec tapisseries champêtres, meubles antiques... (Il montre du doigt la caisse à avoine)... plafond transparent, au travers duquel on peut admirer la lune et les étoiles sans sortir des draps, parquet ciré, chauffage central ! Bien mieux (sa main se tend vers les mangeoires au pied desquelles sont alignées nos paillasses), la table est toujours servie, et quand Monsieur a faim, il n'a qu'à sortir du *plumard* et se retourner du



côté du mur (rires!)... Mais Monsieur est difficile... et Monsieur se plaint!

— Il ne manque qu'une chose à ta description, c'est la fenêtre absente!

— Bah! Ce doit être la mode ici! Et puis, le matin, au moins, on n'est pas réveillé aux primes reflets du jour!

— Ne pourrais-tu pas dire aussi à Monsieur le Comte de laisser allumer le calorifère jusqu'au matin. En me levant aujourd'hui j'ai trouvé mes *godillots* gelés.

— Tu n'es pas le seul! J'ai même été forcé d'aller les tremper dans de l'eau chaude, à la *cuisance*, et, aussitôt enfilés, ils ont redurci de plus belle... Mes pieds en sont tout blessés!

— Ce matin, j'ai mis le thermomètre dans mon lit, sous les draps, à côté de moi, et, quand je l'ai retiré, il marquait 2 au-dessous!

— Et moi, je n'ai pas bu mon café tout de suite. Quand j'ai pris mon quart une minute après, il n'y avait plus dedans qu'un morceau de glace!

— Eh là! le gosse, tu laisses éteindre le feu. Vite, du bois! Tu aurais fait une *fichue* vestale!

Le « gosse », un mitrailleur arrivé à l'escaldrille pour remplacer notre pauvre petit fourrier, est un Méridional aux membres grêles, à la figure



mince éclairée de deux grands yeux vivants. C'est avec moi le benjamin de la bande. Aussi se décharge-t-on sur lui, plus qu'à son tour, des petites corvées ennuyeuses

Aujourd'hui, c'est à lui qu'on confie la garde du feu. Et c'est un poste de confiance, par cette température polaire... mais un poste absorbant, car le bois se consume d'une flambée.

— Si on allait faire un tour, propose notre Marseillais. On se momifie, ici, plutôt qu'on ne se réchauffe !

Nous sortons dans la cour de la ferme, toute blanche de givre. Sur la mare gelée les hommes et les bêtes passent comme sur un terre-plein. Les volatiles, peu habitués à cette dure température, ne quittent plus le poulailler où ils se figent côte à côte sur leurs perchoirs. L'on n'entend plus le cri satisfait des coqs et le caquetage énervant des poules. Les chevaux et les bœufs restent à l'étable. La vie se cristallise... Seules, des cheminées hautes de la maison d'habitation, de petites fumées blanches montent dans le ciel morose... derniers indices de la vie cachée des êtres.

Des écuries, pourtant, où sont logés les mécaniciens, des bruits de voix sortent.

Nous arrivons devant les loges à porcs, désér-

tées depuis la guerre par leurs roses et dodus propriétaires!

Soudain, l'une des portes s'ouvre, et la tête ridée et moustachue de « Monsieur le Maire » apparaît :

— Bonjour, tailleur.

— Bonjour, messieurs!

— Qu'est-ce que tu fais là dedans?

— Mais j'sommes là chez moi!

— Comment, tu t'es installé ici!

— Pour sûr! Et que j'suis bien encore! Regardez! J'ai bouché la fenêtre avec une planche... Mon *pajot* là... Mon sac ici... Et j'étais en train d'faire un poêle dans c'bidon d'malheur... Mais est-il dur à découper, c'te charogne-là! Demain, j's'rai là comme un prince... Et puis, j's'rons chez moi, pas vrai?

... Curieux esprit d'indépendance chez ces hommes habitués à vivre en commun depuis trois ans. Aussitôt qu'ils peuvent s'isoler... se créer comme un petit « chez eux » en miniature, se déclouer un peu du cadre militaire qui gêne leurs habitudes de terriens, de commerçants ou même d'ouvriers... ils le font, avec quelle douceur! Les vieux surtout, les papas à moustaches grisonnantes, ne semblent heureux qu'à ces moments-là. Et cependant ce sont eux les moins rétifs aux exigences souvent tyranniques de la

vie militaire. Les jeunes, moins dociles et plus indépendants, prennent plus vite des allures de soldats! Au contraire, sous la tenue râpée et le képi déformé du territorial, on retrouve toujours l'allure et la mentalité de l'homme d'avant-guerre!

...Et moi qui les ai étudiés un peu, je n'ai aucune envie de sourire à l'enthousiasme enfantin de « Monsieur le Maire », ce paysan de quarante ans, qui se sent heureux de jouer un instant au jeu de petit propriétaire, dans le coin sombre de sa niche à cochons.

Nous voici à présent dans l'un des Bessonneaux où nos appareils sont abrités... de la pluie, j'entends, car du froid les « coucous » souffrent durement comme nous! Les mécaniciens, après chaque vol, sont forcés de faire la vidange de l'huile, qui gèle aussitôt dans les tuyauteries, malgré les réchauffeurs qu'on place au côté du réservoir.

Dur travail que celui des petits mécanos par une telle température! Souvent leur travail demande toute l'habileté de leurs doigts agiles, et ils doivent quitter les gants, et travailler avec leurs pauvres mains toutes bleuies et crevassées. Ils chantent cependant... pour n'en pas perdre l'habitude.



De temps en temps, ils regardent si le « patron » n'est pas là, puis ils versent un peu d'essence dans un fond de bidon et y mettent le feu, se réchauffant un instant à la flamme fumeuse qui monte, descend, et ne tarde pas à s'éteindre... Alors, résignés, ils vont reprendre le travail commencé ! Il faut que le « zinc » soit *fin prêt* pour demain !

— Dites donc, sergent, gouaille l'un d'eux, pourriez pas aller acheter pour moi deux ronds de marrons chez l'chand du coin. On les fourrerait dans ses *profondes*, ses *poignes* par-dessus... et ça réchaufferait un peu !

— Avec plaisir, mon vieux... si tu obtiens pour moi une permission de deux jours pour Paris !

— Ah ! Panam ! Plutôt qu'on crèvera de froid sa vieille peau avant d'y r'mettre ses *arpions* !

— Tu es de Paris ?

— Oh ! Pas positivement... mais j'*grattais* à Montmartre depuis quatre ans ! Quand est-ce que ça reviendra, c'temps-là !

Nous continuons notre promenade sur le champ... nous renvoyant de l'un à l'autre, comme un ballon, une vieille boîte de conserves vide qui s'est trouvée par hasard sur notre route ! Cela réchauffe un instant nos pieds qui se pétrifient !...

Tout d'un coup, un bruit de moteur lointain nous arrive... s'approche.

Nous distinguons à présent dans le ciel gris le point noir de l'avion!... Le voici au-dessus de nous, spiralant comme s'il avait l'intention d'atterrir.

— Qu'est-ce que c'est que ce coucou-là?

— Il a le fuselage entoilé.

— Il gaze!

— Et le moteur! Quel tintamarre il fait. Ce doit être un Clerget!

— Pardious! C'est tout bonnement, les enfants, Rap... qui arrive du G. D. E. avec un Sop!

— Si ça pouvait être vrai!

... Il y a si longtemps qu'on nous montre ce Sop comme un jouet magnifique, mais inaccessible! Après tout, il faudra bien tout de même qu'il arrive un jour ou l'autre!

Tout le personnel de l'escadrille est sur le champ, attiré par le ronflement inaccoutumé de cet avion.

Il atterrit, vire et s'avance vers nous, avec les grondements espacés et rageurs de son moteur!

— Oui! C'est un Sop! C'est Rap...!

On a oublié le froid.

Rap... sort péniblement de la carlingue, saute à terre!



— Brrou... ! Je suis gelé... absolument gelé ! Je n'ai plus ni bras, ni jambes... Je ne sais même pas comment j'ai fait pour atterrir ! Mon nez et mes oreilles me brûlent terriblement ! A 3 000, j'ai regardé le thermomètre, il marquait 45 au-dessous !

— Et le « zinc » ?

— Très chic, très chic... Il se conduit tout seul... entre deux doigts ! Et puis... il gaze !

Le « coucou » neuf est très entouré. Chacun se hisse à tour de rôle dans la *carlingue*, admirant, qui l'aménagement intérieur, qui la tourelle de mitrailleuse, qui la forme de la queue !

Quoi qu'il en soit, ce petit appareil est engageant au possible. Tout argenté avec ses deux plans égaux où tranchent les trois cercles tricolores des cocardes, son long fuselage terminé en pointe, sa queue de poisson... on dirait un joujou, un joli joujou de guerre qui nous change de nos énormes Caudrons !

— Moi, remarque un mécano, ce qui me botte dans c'zinc-là, c'est qu'il y aura qu'un « moulin » à soigner. Et puis il *déqueule* pas l'huile de partout comme cette *salope* de cage à poules !

Ce fut l'oraison funèbre de nos Caudrons !

Nous ne les vîmes pas cependant s'en aller vers

l'arrière sans un peu d'émotion, car, tels quels, ces vieux coucous avaient été de vaillants et fidèles compagnons d'armes ! Et les Boches, eux, n'avaient pas appris à les aimer... mais à les craindre !

## XI

### DOULOUREUX RÉVEIL

Les uns après les autres les petits Sop arrivent, et, dans les grands hangars, ce sont déjà des alignements d'appareils neufs aux fuselages argentés sur lesquels le « voilier » trace l'insigne de l'escadrille, à grand renfort de ripolin couleur d'encre!

L'insigne de l'escadrille!... Que d'interminables discussions, que d'avis émis et retirés à son sujet; que de projets présentés : des éperviers jaunes comme des serins, verts comme des perroquets, couleur de tabac ou couleur du ciel; aux ailes étendues ou repliées, au repos ou en plein vol. Mais chaque fois, invariablement, des exclamations ironiques s'élevaient et les critiques pleuvaient dru comme grêle sur l'artiste occasionnel.

— Tiens! le joli canari! Mais il faudrait dessiner la cage : il va s'envoler!

— Oh! le beau perroquet des îles! As-tu déjeuné, Jacquot?

— Pas mal, le corbeau, mais où est le fromage?

— A-t-il l'air assez embarrassé de ses pattes!

— Pas l'air méchant pour un sou! Bleu ciel!

Modèle spécial pour premières communiantes, sans doute!

Et le malheureux, évincé, retirait précipitamment son croquis.

Enfin Rap..., qui est resté enfermé tout l'après-midi, entre dans la popote, déroule sur la table une grande feuille de papier à dessin, puis la fixe au mur avec deux punaises, et se retire à quelques pas en clignant des yeux pour juger de l'effet.

Cette fois, les critiques prêtes à éclore restent dans les gosiers, et Na... lui-même, toujours prêt à jeter son grain de sel dans l'assiette du voisin, laisse tomber avec indulgence un :

— Pas mal, celui-là!

C'est une reproduction de l'épervier égyptien.

Des deux côtés du corps mince, dont la large queue s'ouvre en éventail, les ailes fines aux plumes noires s'étendent symétriquement. La tête plate, dont l'œil semble fixer une proie lointaine, montre de profil son long bec recourbé. Un grand soleil d'or fait ressortir plus vivement encore le silhouette sombre de l'oiseau de proie.

— Oui, très chic, n'est-ce pas?

— Pas trop enseigne de marchand de couleurs,



ni réclame de café-concert comme la plupart des insignes d'escadrille.

— Tu l'as montré au capitaine ?

— Oui, il m'a dit : « Faites le voir à vos camarades ; moi, je le trouve parfait ! »

— Bravo ! Je le fais dessiner dès demain par mon mécano sur le fuselage de mon coucou.

— Moi aussi ! Il paraît que je dois aller faire une mission photographique avec vous, Fa... !

Celui qui vient de parler est un adjudant au visage énergique, mais dont les yeux noirs expriment plutôt la douceur et la pondération. Sa tenue est d'une absolue simplicité. Son képi ne porte pas de galon, et il faudrait l'attention d'un psychologue averti pour découvrir derrière ses manches la petite soutache argent et rouge. Il ne porte pas sa croix de guerre, ornée pourtant de plusieurs citations.

Jamais, à la popote, on ne l'a entendu parler de lui. Pourtant, on le sait pilote d'avant-guerre et sur le front depuis le début !

Seulement, quand il y a quelque mission dangereuse, Gol... se rend de son pas calme auprès du capitaine et sollicite l'honneur de la remplir...

— Mais oui, répond joyeusement l'interpellé, un fringant margis de hussard dont le visage s'illumine d'un sourire franc ! Mais oui ! Il paraît

même que cela vaudra le dérangement ! Et puis, avec l'escorte des Spad, ce sera une vraie balade de santé. Seulement, ajoute-t-il en montrant le ciel gris, il faudrait un peu de bleu là-haut !

Le lendemain, du fond de notre étable, où nous nous éternisons volontiers le matin dans la douce moiteur des couvertures, nous avons entendu, de très bonne heure, le grondement métallique de deux Sop. Puis tout est rentré dans le silence, et nous nous sommes replongés dans les rêves un instant interrompus !

J'ai été réveillé à nouveau par le ronronnement de l'un des appareils rentrant au hangar son vol terminé.

Puis, j'ai entendu des pas se rapprocher de notre étable et la porte s'ouvrir. Le visiteur s'est arrêté un instant pour se diriger dans la pénombre, puis il est venu droit vers mon lit. Je continue lâchement à jouer la comédie du sommeil, espérant encore qu'il s'est trompé et qu'il ne me forcera pas à sortir ma tête de la chaleur des draps.

— Hop ! Delacommune !

Je réponds par un grognement.

La voix importune s'obstine :

— Dis donc, Delacommune !

Plus de doute, il me faut répondre. Je le fais d'un ton grincheux :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Je rabats mes couvertures et reconnais le « gosse » ...

— Il y a, mon pauvre vieux, que le lieutenant vient de rentrer, et qu'il apporte une fichue nouvelle !

Les têtes des camarades sortent une à une des lits, curieuses et inquiètes.

— Quoi, parle vite !

— Eh bien ! l'adjudant Gol... et Fa... sont tombés dans nos lignes, et on pense qu'ils sont tués !

— Encore !

Un silence.

— Y a-t-il une certitude ?

— Oh oui ! Ils venaient de terminer leur mission photographique à vingt kilomètres chez les Boches, accompagnés par des Spad. En passant sur les lignes, ils ont été *crapouillés* en diable. Puis, à quelques kilomètres chez nous, tandis qu'ils rentraient tranquillement côte à côte, le lieutenant Ce... a vu soudain la queue du Sop de Gol... se plier, puis faire un tour complet. L'appareil s'est mis aussitôt à descendre en vrille. Plusieurs fois, il a semblé se rétablir, mais il tourbillonnait de nouveau. Enfin, à 1 000 mètres

environ du sol, il a piqué droit sur un bois où il s'est écrasé!

— Triste début pour les Sop!

— C'est sans doute un éclat qui aura coupé un tendeur de la queue!

— Pauvre Gol...! Pauvre Fa...! Deux bons camarades! Ce sont toujours les meilleurs qui écopent!

Nous nous levons en hâte pour aller aux nouvelles!

Le capitaine est parti en auto avec le lieutenant Ce...

Par téléphone on n'a pu obtenir aucun renseignement!

La buraliste du village voisin a répondu :

— Nous avons bien vu descendre un appareil qui tournait, mais nous avons cru qu'il faisait ça exprès!... On en voit tant!...

A l'heure du déjeuner, le capitaine n'est pas encore revenu. Nous mangeons tristement et silencieusement!

Enfin, à quatre heures, nous avons entendu le cri bien connu de la sirène.

Nous voici autour de nos deux officiers, et, à leur pâleur, au silence qui répond à nos regards anxieux, nous comprenons que tout espoir est perdu!



— Mes pauvres amis, encore un dur vide dans nos rangs. Nous avons trouvé l'appareil dans une futaie, après quatre longues heures de recherches. Il était tombé en pleine forêt. Personne ne s'était inquiété de le chercher. C'eût été d'ailleurs inutile. Nos camarades ont certainement été tués sur le coup. L'avion a rencontré, dans sa chute, le tronc d'un chêne énorme qu'il a coupé net. Nos amis n'étaient pas défigurés, mais tous deux avaient la colonne vertébrale cassée. Gol... avait encore la main sur son *manche à balai* : il a dû lutter jusqu'à la fin. Il devait même avoir gardé confiance, car sa figure n'était nullement contractée, et son regard fixe semblait encore jeter un défi à la mort qui l'avait pris ! Ils sont partis tous deux vers un monde meilleur ! Ne les plaignons pas, mais serrons nos rangs, et promettons de les venger comme les autres ! Ne perdons pas surtout notre confiance dans les nouveaux appareils. C'est, selon toute probabilité, un éclat qui a cassé l'une des ferrures de la queue !

Courage et confiance, n'est-ce pas !

Le surlendemain, nous accompagnions nos pauvres camarades dans un cimetière militaire, tout blanc de neige, où les croix sont nombreuses comme les arbres d'une futaie !...

Triste moment, que celui où le regard penché

une dernière fois sur les cercueils couchés dans la terre, on les couvre du signe de la croix bénissant, comme d'un au revoir silencieux pour l'au-delà!

Et l'on ne peut s'empêcher de redire à ce moment les paroles de l'Écriture :

*Hodie tibi, cras mihi.*

Aujourd'hui à toi, demain à moi!

Quand viendra notre tour?

Démuin (Somme), 15 octobre 1916.

Ferme de... (Somme), 1<sup>er</sup> avril 1917.

## CHAPITRE III

# EN CHAMPAGNE

### I

#### LE MARSEILLAIS « CHERRE » !

Nous roulons vers Paris !

Je dis « nous », car notre Marseillais, qui a obtenu aussi sa permission, se trouve assis dans le même wagon, en face de moi. Il est superbe, harnaché de cuir jaune, dans un élégant costume kaki sur lequel ressortent l'or de son hélice ailée, le ruban vert et jaune de sa médaille et les quatre citations de sa croix de guerre.

A côté de nous, un couple de ces braves rentiers de province dont la guerre n'a changé ni l'allure ni les habitudes, grâssouillets à point, le teint vif, propres comme des sous neufs, se prélassent dans les deux coins du wagon.

Les yeux mi-clos, je me laisse bercer au mou-

vement régulier du train, jouissant de la douce chaleur du compartiment bien clos, et vivant d'avance toutes les douceurs de ces huit jours de repos...

Madame, qui paraît de caractère accommodant, jette depuis quelques minutes des regards admiratifs et discrets sur les décorations du Marseillais. Elle a même cligné de l'œil dans la direction de Monsieur, comme si Monsieur n'avait pas remarqué déjà cet aviateur-là!

Puis, n'y tenant plus, elle se tourne vers la portière, jette un regard apitoyé sur la campagne blanche de givre....

— Pauvres soldats, tout de même, dans les tranchées par ce froid!

Puis, sans transition :

— Pas un beau temps non plus pour les aviateurs, n'est-ce pas, monsieur? Ce que vous devez grelotter là-haut!

Le Marseillais ne doit pas être en veine de *bagout* aujourd'hui, car il répond simplement d'un ton détaché :

— Bah! on s'habitue à tout!

Madame est dépitée; elle s'attendait sans doute à un portrait de l'aviateur survolant l'immensité blanche, et souriant avec des glaçons aux lèvres et au nez.... Elle dit simplement :

— Cependant....



Cette fois, c'est Monsieur qui attaque par la phrase classique :

— Ça doit faire drôle tout de même, la première fois que vous montez, hein?

— Oh! c'est une affaire d'habitude!

Monsieur se renfrogne dans son coin. Il doit penser : quel drôle d'homme, que cet aviateur qui ne veut pas raconter ses exploits!...

Mais ne croyez pas que Madame se tient pour battue. Elle penche sa face rubiconde, au petit nez pointu, vers les décorations du Marseillais et, confidentiellement :

— Vous avez dû en abattre, des Boches, hein, pour gagner ça?

— Bah!... Pas plus que ça! Et puis, voyez-vous, dans notre métier, c'est surtout une affaire de chance.

Tenez, regardez mon camarade, ajoute-t-il en baissant la voix, il a descendu onze Boches...

Le regard de Madame se reporte sur moi avec admiration cherchant sur ma poitrine les décorations correspondantes à mes exploits. Je me mords les lèvres, sans ouvrir les yeux naturellement. Mais déjà le Marseillais explique :

— Il ne porte jamais que son ruban de la croix de guerre.

Il est vrai que les autres décorations!... L'apanage des vieux gendarmes et des vieux fonction-

naires!... Et puis, c'est un modeste. Mais vous avez dû voir sa photographie dans les journaux! Cherdur, vous connaissez bien Cherdur?

Madame fait de manifestes efforts pour reverdir sa mémoire qui, décidément, l'abandonne :

— Oui..., en effet... peut-être bien!...

Monsieur est moins sincère.

— Voyons, chérie, mais si, voyons, M. Cherdur.

Le Marseillais, impitoyable à un regard suppliant que je lui ai jeté, continue :

— Eh bien, c'est pour vous dire ce que c'est que la veine! L'autre semaine, il part à la recherche d'un boche. Il en trouve un au-dessus de Péronne... oui, juste sur la cathédrale. Il l'attend de pied ferme, lui tire à bout portant toutes ses cartouches. Le boche refuse de descendre. Cherdur n'a plus de munitions. Il se frappe sur la cuisse d'un geste désespéré. Soudain, une lueur d'espoir! Il a senti sous sa main la résistance d'une boîte de tisons. Il la prend, l'ouvre : il n'en reste plus qu'un! Un tison, madame, un seul! Pendant ce temps, naturellement, le Boche le mitraille. Mais Cherdur pique, passe au-dessus de lui, vise le réservoir d'essence, derrière le pilote. Son tison enflammé, par un hasard providentiel, tombe dans l'essence... et l'appareil explose!

Monsieur et Madame se regardent, mi-interloqués, mi-défiant, mi-admiratif.

— N'avez-vous pas lu le récit de cet exploit dans le *Petit Parisien*? demande avec étonnement le Marseillais.

Comment ne pas s'incliner devant cette belle assurance d'un aviateur décoré!

— Crois-tu, tout de même, dit Madame, en se tournant vers Monsieur.

Et Monsieur roule de gros yeux ronds.

Je retiens à peine entre mes lèvres serrées le rire, qui monte, et ronfle comme une toupie, par diversion. Incorrigible, le Marseillais reprend de plus belle :

— C'est comme ma médaille militaire! Croyez-vous que je l'aie gagnée en démolissant des avions à la mitrailleuse? Pas du tout! Une idée me tourmentait depuis longtemps et je brûlais de la réaliser! Elle était simple... mais le tout était d'y penser, n'est-ce pas? Je me disais : « On descend des drachens, des appareils, c'est parfait, pécaïre! Mais ce qui serait mieux encore, ce serait d'aller cueillir une de ces saucisses boches et de la ramener intacte avec ses passagers vivants, dont on pourrait tirer des renseignements précieux. » Je me fais donc fabriquer en cachette par mon mécanicien un superbe harpon, que j'attache à un filin d'acier long, souple et très

solide. Et je pars en chasse. Au-dessus de Betheniville, — vous connaissez Betheniville? — un de ces ballons était justement en ascension. Je dis : « Voilà mon affaire ! » Je pique à la verticale. Je redresse juste au-dessus du drachen. Je jette mon harpon. Et je continue ma route. La secousse a été rude, malgré les 500 chevaux de mes trois moteurs. Mais la saucisse a brisé son attache, et m'a suivi bien gentiment, comme un chien fidèle. Seulement cela a failli mal tourner. Au moment d'atterrir, le filin d'acier s'est accroché dans un arbre. Mon appareil a fait un tour complet et s'est abattu...

— Oh ! s'écrie Madame...

— N'ayez crainte. Il n'était... je n'étais pas mort. Une égratignure au genou, simplement. Ce que mes camarades ont ri ! Mais les Boches, eux, ne riaient pas. Ils poussaient de grands « Hoch ! hoch ! »

Cela m'a valu la médaille. Pourtant, avouez-le, c'était surtout de la veine. Admettez....

...Le train qui approche de Paris passe sous un tunnel et le grondement sonore de l'écho coupe la parole au Marseillais. Je profite de cet instant d'obscurité pour pincer le genou de notre brillant conteur ! La lumière revenue, il n'en continue pas moins, imperturbable :

...Admettez, madame, que le câble du ballon



n'ait pas cassé, où serais-je en ce moment? Ou prisonnier, ou bien en train de manger du pissenlit par la racine.

— C'est vrai, tout de même! Vous avez eu de la chance!

Monsieur, moins crédule que Madame, éprouve malgré tout quelque doute. Heureusement voici la gare du Nord encaissée dans sa prison de hautes maisons grises. Monsieur n'a que le temps de demander :

— Mais votre appareil est donc bien puissant?

— Puissant! Je pense bien, mon bon monsieur, 500 chevaux; pensez donc : trois moteurs. La force de trente autos. Vous n'avez donc jamais entendu parler des Craconi..., les aérobus!!!

Voici la pénombre de la gare! Nous prenons congé de nos braves compagnons de route qui nous serrent la main avec de petits hochements de tête apitoyés, une larme au coin de l'œil.

— Au revoir! Bonne chance! Surtout ne vous faites pas descendre, hein!

Je saute sur le quai, pique au milieu de la cohue des voyageurs, et j'éclate enfin de rire, à pleine gorge. Quel soulagement!

Le Marseillais me suit de l'air le plus naturellement sérieux. Il me demande même :

— Qu'as-tu donc?



— Eh bien, tu peux te vanter de m'avoir fait souffrir. Ce que je me suis mordu les lèvres pour ne pas éclater! Et avoue que c'eût été du plus fâcheux effet!

— Bah! tu aurais dit que c'était un joyeux souvenir de popote qui t'était revenu dans un rêve! Ces gens sont si crédules!

— C'est justement parce qu'ils sont crédules qu'il est mal d'en abuser! Pourquoi *bourrer le crâne* à ce point! C'est ainsi que, peu à peu, se répand le bruit que les aviateurs sont des menteurs et des vantards.

— Que veux-tu, c'est plus fort que moi! Et puis, après tout, ils veulent absolument des histoires; on leur en donne!

Nous voici sortis de la gare. Comme l'air de Paris nous semble doux à respirer! Que de gens! Que d'autos! Que de tramways! Quelle activité fiévreuse!

— Cela nous change de notre étable, hein! me dit le Marseillais. On vit au moins, ici! Regarde-moi ces femmes. Mais regarde : il me semble qu'elles sont toutes plus jolies les unes que les autres!

— Oui, c'est vrai. Cela fait cette impression!

— Ah! quelle semaine je vais passer, mon

vieux ! Le théâtre, le cheval... et le reste. J'en prends pour quatre mois. Viens-tu à l'Olympia, ce soir ?

— Non, merci, tu sais, quand je viens en permission, c'est surtout pour jouir des miens et de la douce atmosphère de la famille. Rien ne vaut cela !

J'ai prononcé ces mots inconsciemment, oubliant que mon Marseillais a perdu dernièrement son père et sa mère, son unique famille. Et comme je me tourne vers lui, je vois ses yeux humides.

— Oui, dit-il tristement, tu as bien raison, rien ne vaut cela ! Seulement, moi, je n'ai pas cette consolation-là.

Puis, secouant la tête comme pour dissoudre dans l'activité joyeuse de la rue cette tristesse qui l'envahit, il se force à rire, et dit en me serrant la main :

— Ne dirait-on pas que je m'attendris ! Je vois décidément qu'après la guerre je serai mûr pour le mariage !

Allons, bonne permission, hein !

## II

### EN CHAMPAGNE

Ça se tire ! Voici déjà la veille du départ ! Est-il possible que tous les jours soient faits du même nombre d'heures, et que ces heures — celles de Paris et celles du bois de la Somme — aient réellement le même nombre de minutes.

Sans doute, puisque tous les mathématiciens l'affirment. Et pourtant !

Quoi qu'il en soit, voici mon dernier jour avec les courses précipitées dans tous les coins de Paris, l'achat de ces petits riens nécessaires qu'on ne trouvera pas « là-bas ».

Je rentre enfin harassé, trainant un cortège de paquets de toutes couleurs, de toutes formes, à l'instar de quelque élégante sortant d'un grand magasin. Mais mes mains, cachées dans de gros gants, n'ont ni la grâce, ni la dextérité de ces fines mains parisiennes.

— Monsieur, il y a une lettre pour vous !

Tiens, c'est de Laf... ! Je déchire l'enveloppe et lis :

« Un mot seulement, vieux Charles, pour te dire que nous ne sommes plus à notre délicieuse villégiature de l'Innocent, mais au pays du vin mousseux, à Z... pas loin d'Épernay, où tu descendras. A bientôt! »

A la gare de l'Est, j'ai retrouvé mon Marseillais.

— Ah! bonjour, vieux. J'avais peur que tu n'aies pas été prévenu du déménagement, mais je ne savais où te joindre!

— Penses-tu, Laf... m'a envoyé un mot!

— Alors, cette *perm'*!...

— Eh bien, ça s'est pas mal passé, évidemment. Mais, tu sais, entre nous, dix jours à Panam sans connaître personne, c'est long! Si j'avais su, tiens, j'aurais été à Marseille, pécaïre! Et toi?

— Bah! trop court, je n'ai même pas eu le temps de voir toute ma famille! J'en suis à me demander si ce n'est pas hier que nous avons débarqué!

A Épernay, nous sommes descendus. La petite ville est en ébullition. C'est le jour du marché. Sur la place des Halles, où se dressent les traditionnels abris de toile goudronnée, la voix aiguë des marchandes domine le brouhaha des discussions. Le long des trottoirs, sont rangés



les voitures et autos de ravitaillement. Des caporaux d'ordinaire, très affairés, carnet à la main, crayon sur l'oreille, se faufilent au travers de la cohue des ménagères et des soldats, razziant au nez des commères les monticules de légumes, les piles de fromages ou les paniers d'œufs...

— Pas étonnant, madame, que tout soit si cher ; les soldats, ça prend tout sans même marchander. Voyez donc !

Nous cherchons avec anxiété le tracteur de l'escadrille. Enfin, voici la silhouette trapue et la figure ratatinée de notre homme de corvée, ombre du caporal d'ordinaire et dont le bagout amusant a le don d'occuper la marchande, tandis que ses mains agiles font disparaître dans le sac le treizième chou « qui fait juste la douzaine, n'est-ce pas, la petite mère » ?

Nous l'accablons de questions, auxquelles il répond, en bon Normand, par des appréciations peu compromettantes.

— Pas trop bien, pas trop mal, quoi ! Ça vaut pas Nancy, mais enfin c'est toujours *plus mieux* que l'Innocent !

Nous voici maintenant sur la route qui serpente le long de cette côte célèbre où se distillent les meilleurs vins de Champagne.

Les vignes cependant paraissent mortes, avec leur hérissément de piquets et de rejets sans feuilles.

Les villages, au contraire, étagés à flanc de coteau, sont avenants, propres, et l'on y sent l'aisance accumulée par plusieurs générations de vignerons.

Cet aspect nous change agréablement des pauvres et moroses villages de la Somme, maculés de boue et de fumier!

Notre tracteur, à présent, s'est jeté à travers champs. Des terres labourées succèdent aux vignes. Puis, voici de petits bois de sapins, à la lisière desquels nous apercevons maintenant les grands hangars de bois et les cabanes démontables.

Une équipe de prisonniers boches procède à l'empierrage de la route.

Ils travaillent avec des gestes lents, mesurés, sous le regard peu féroce d'un vieux territorial qui, le fusil en bandoulière, les mains dans les poches, frappe des pieds pour se réchauffer.

Nous voici arrivés.

Nos cabanes sont dressées au milieu des sapins.

Notre Alsacien, qui se promène le nez au vent, court à notre rencontre!

— Eh bien, ces *berm*...? On ne vous attendait

*bas* sitôt! Trop *gourts*, hein! Enfin, vous avez eu la chance de *grouper* au déménagement!

— Comment s'installe-t-on?

— On n'est *bas* mal! Deux *bar* chambre, dans la cabane! Toi, Delacommune, tu *gouches* avec Co..., auquel tu es affecté comme mitrailleur.

— Vrai! Quelle chance!

Co... est à l'escadrille depuis cinq mois. C'est un ancien moniteur, énergique et prudent, en qui j'ai pleine confiance!

L'Alsacien m'indique ma nouvelle chambre; je frappe, et j'entre. Mon nouveau pilote, assis dans un fauteuil pliant, lit le journal.

— Ah! bonjour, Delacommune, bonne permission?

— Aussi bonne que courte!

— Vous avez appris qu'on nous avait affectés l'un à l'autre. J'en suis très heureux...

— Pas plus que moi.

— Vous allez venir vous installer ici. Tout votre barda est déjà là, dans le coin.

Je fais le petit tour du propriétaire.

La popote est installée dans la salle centrale de notre baraque de bois.

A quelques mètres, dans les sapins, une cabane sert de cuisine à notre Auvergnat qui se redresse d'importance auprès de son fourneau neuf. Des

sections de boîtes de fer-blanc s'alignent sur des étagères grossières. Il rayonne!

— Bonjour, chergent!

— Bonjour, Pierre, alors ça va, le métier?

— Oh! *ichi, cha va*. Pourvu que *cha duré!*

— Mais ça durera, Pierre, ça durera. On est ici pour quelque temps, va!

— *Che vous fai ce matin des choux farcit. Vous mé dirés vostre avis. Che crése que che chera bon! Mangerai auchi o queste jours une bonno pascado.*

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— *Pas diffichil, lo pascado! Pren' une assiette crüse, six œufs, di bonna farine de froument, et barbouillo le tout avec du lait! Vai le foundre un' po de beüre dins la podeno! Metro le liquidé. Quand est bien jaüna, la faire sauta, pour la jauni d'autre coustat!*

— Mais tes pascades sont des crêpes, alors?

— Des crêpes! Oh! *quoi bien milioure, la pascado!*

Je porte ma permission au bureau de l'escaldrille.

— Te voilà déjà! me dit le fourrier. Tu n'as pas été à Montdidier, alors?

— Mais non, Laf... m'avait écrit.

— Sais-tu que le « Crochu » est ici?



— Le « Crochu » est déjà de retour?

— Mais oui, il n'a eu que huit jours de convalescence! Il est tombé, figure-toi, dans un hôpital maritime de Brest... une vraie prison!

— Pas de veine, le pauvre vieux! Sa médaille refusée, pas de convalo!... Où est-il en ce moment?

— Il doit être dans la chambre de Laf...

J'y cours, J'entre, « Crochu », en bon Normand, une bouteille de calvados à la main, verse aux camarades qui l'entourent de grandes rasades.

— Du 1895, tu sais. J'ai eu de la peine à l'obtenir du *vieux*. Il en a quelques litres comme ça à « ch'maison », derrière les fagots, mais pas lourd. C'est un peu sa gloire, quoi, et quand il voit le petit tas de bouteilles diminuer, il est un peu comme un amateur de tableaux à qui on volerait les plus chics pièces de sa collection!

Mais j'lui ai dit : « C'est pour boire avec les copains; tu peux pas me refuser ça? »

— Bonjour, mon vieux Crochu. Comment ça va?

— Comme un charme, vieux Charles.

Tu sais, comme on dit, les blessures à *la face*, c'est grave, ou ça guérit tout de suite!

Allons, va vite chercher un verre, qu'on trinque encore *un bon coup*!

Et le Crochu reprend, à la ronde, son rôle d'échantson!

### III

#### ON VA ATTAQUER

« Le moment est venu ! Courage, confiance et vive la France !... »

Le capitaine nous a réunis dans le bureau et, la voix claire, nous lit la courte et vibrante proclamation du général Nivelle.

Puis il ajoute :

— Nous voici redevenus bombardiers, mes amis. Je sais que vous en êtes heureux, et vous avez raison, car je crois que nous aurons à faire ici, pendant cette offensive, du beau, de l'excellent travail. La tactique aérienne se transforme de jour en jour. L'utilisation des avions au cours de la bataille se généralise en liaison étroite avec les autres armes. Nous devons nous débarrasser de la mentalité du vieil homme qui nous autorisait à nous considérer un peu comme des combattants à part, et à séparer nettement la guerre des airs de celle de terre. Nous allons devenir, sur le champ de bataille même, les collaborateurs intimes de nos camarades fantassins. Nous

ferons ce que nos alliés anglais ont pratiqué déjà avec succès, ce que Heurteaux, Deullin... et d'autres ont réalisé dans la Somme : terroriser et démoraliser les troupes allemandes, attaquer à coups de bombes et de mitrailleuses les renforts et les convois... et si, quelque jour, les Boches ont l'esprit de prendre *leurs cliques et leurs claques*, hâter la débâcle...

Au premier jour de beau temps, nous allons nous mettre à l'œuvre. Les Spads des groupes de chasse nous accompagneront et nous protégeront...

En attendant, préparons-nous à l'action proche par la réflexion et l'étude minutieuse de tous ces détails de métier qui nous donnent l'assurance et la supériorité dans la lutte !

Notre avion est « fin prêt ».

Depuis huit jours le premier mécanicien de Co..., Cadiéjouis, un Marseillais pure race, travaille du lever au coucher du soleil. Toujours tempétant, l'œil soucieux dans un visage glabre et bronzé, il court du moteur au lance-bombes, du stabilo aux ailerons.

— Rien ne va, milladious, rien ! On ne trouve rien dans ce sacré magasin de malheur ! Pas un boulon, pas une goupille, pas un outil ! Comment voulez-vous travailler, pécaïre !

Et, comme toute colère de Méridional doit se fondre sur quelque chose ou sur quelqu'un, Bols, le second, « encaisse » régulièrement. Mais Bols y est habitué : il tend son échine souple à l'orage, puis se redresse toujours avec un mot gouailleur au coin de son bec de pâle faubourien.

Alors Cadiéjouis hausse les épaules et désarme régulièrement par ces mots :

— Ces Parigots de macarel ! ce n'est bon qu'à pondre des couillonados !

Ce qui n'empêche que Cadiejouis et Bols sont les meilleurs amis du monde et qu'il ne ferait pas bon de dire du mal de l'un quand l'autre est là !

— Eh ! chergent ! chergent ! voici *lou jus* !

Je me réveille en sursaut :

— Le jus ! Tu es bien matinal aujourd'hui, mon vieux Pierre ! Il fait à peine clair !

— Eh ! lou fourrier m'a *réveillat* à la *puncho* el jour *per* faire le café, me disant que *facio* bel temps et que *partirés* de *boun* heure en l'air !

— Ah bien !... Co..., Co... ! Dort-il de bon cœur !

Et je crie d'une voix tonnante :

— Debout les morts !!!

Co... se dresse sur son séant, les yeux hagards :

— Qu'est-ce qu'il y a ?



— N'ayez crainte, rien de grave, sinon que le soleil luit et que nous allons partir en bombardement.

— Tant mieux, ce n'est pas trop tôt!

J'ouvre toute grande la petite fenêtre, dont les carreaux brisés ont été remplacés par des carrés de papier huilé, tout à fait incassables... mais aussi tout à fait impénétrables!

Une bouffée d'air frais, sentant bon la rosée et le pin, vient nous apporter le bonjour de la terre natale. Le soleil se lève dans l'horizon rose que coupent les grandes silhouettes bleues des pins.

Sur l'herbe humide, Stabilo sautille en sifflant inlassablement les trois premières notes de quelque romance à la mode. Dans son habit noir très ajusté, tournant de gauche à droite sa fine tête où clignent des yeux malins, on dirait un de ces petits vieux alertes et sémillants qui veulent montrer leur restant de souplesse et font les beaux.

Stabilo est la pie de l'escadrille : elle est fort sociable... tant qu'on ne l'approche pas, mais elle est aussi très prude et fuit les mains prometteuses de caresses.

Stabilo est très sceptique sur la pureté d'intentions des hommes en général et de Ma... en particulier. Sa barbe noire lui fait l'effet du plus ter-



rible épouvantail, et dès qu'il entre dans la popote où Stabilo vient quérir les reliefs de nos festins, la pie s'enfuit par la fenêtre avec des cris effarouchés.

Mais ce matin Stabilo ne pense pas à fuir et lisse lentement ses plumes d'encre aux premiers rayons du soleil... Ré... mi... fa..., siffle-t-elle à perdre haleine... Ré... mi... fa...

Nous voici debout et, le torse nu, nous procédons aux ablutions coutumières, vivifiant nos muscles et nos nerfs à la caresse de l'eau glacée.

Toute la cabane s'éveille. Au travers des frêles séparations de planches, la voix éraillée de Na... s'élève, chantant :

Puis il s'en va prendre une leçon de tango.

Et celle de Crochu nous arrive, pressante...

— Mais si, mais si, une goutte de *gniole* avant le départ, cela réchauffe. Et puis il faut en profiter, car la cave sera tôt vidée, là!

Il est donc inépuisable, ce litre de fin calvados?

Sur le champ, nous nous retrouvons tous avec nos camarades de l'escadrille des Cygnes :

L'escadrille des Cygnes est depuis huit jours la sœur jumelle de celle des Éperviers, la nôtre.

Ses pilotes, qui volaient depuis un an sur avions-canon, se sont entraînés en quelques jours sur

les Sop. Heureux de se sentir enfin sur des appareils qui « gazent », ils ont tout à la fois l'ardeur de néophytes et l'expérience de vieux routiers de l'air.

Le lieutenant Br... nous a quittés pour prendre leur tête et le capitaine de K... dirigera les deux unités, qui marcheront toujours côte à côte.

Les mains frileuses, un instant sorties à l'air vif, et qui fraternisent, redisparaissent aussitôt dans les poches. Sur la piste boueuse les silhouettes tricolores des Cygnes se mêlent aux noirs Éperviers.

Rangés comme à la parade, nos vingt avions sont prêts au départ.

Nous attendons les chasseurs qui, sur leurs minuscules et rapides Spads, vont venir atterrir sur notre terrain. Puis nous partirons en un seul groupe de trente appareils pour bombarder l'importante gare de Machaut.

Dans la brume violette que nos yeux fouillent, des bruits de moteur ronronnent, puis un à un, petits points gris tourbillonnants, les Spads apparaissent. Ils piquent vers le sol, rasant l'herbe à une vitesse vertigineuse et se posent légèrement.

L'un d'eux, en souhait de bienvenue, fait deux loopings au-dessus de nos têtes.

— Ce doit être Soulier!

C'est en effet Soulier!... Du Spad atterri qui,

bien sagement, est venu se ranger sur l'alignement, une petite forme noire saute à terre.

Des ampleurs de la combinaison émerge une tête incroyablement pâle et jaune. C'est le Benjamin des As, celui que ses camarades, lorsqu'ils le virent arriver au front, appelèrent un peu dédaigneusement « Minus » ou « Vest Pocket ».

Mais le « gosse » était un homme et il le prouva, sans *fla-fla*, en ayant l'air de faire joujou avec son avion et avec les Boches.

En quatre mois, il en a descendu huit, dont cinq homologués officiellement.

Il nous serre la main, avec un aimable sourire de gamin, rejetant fréquemment en arrière, d'un geste souple, ses longs cheveux noirs que le vent taquin ramène sur ses yeux.

Puis voici les glorieuses Cigognes, commandées par le capitaine Auger, qui, lui aussi, vient de passer au Communiqué.

Il cause simplement avec ses pilotes, en camarade plutôt qu'en chef, et sa fourrure entr'ouverte ne montre, sur une vareuse râpée, que deux petits plis de rubans qui semblent se cacher.

Parmi les chasseurs, on se nomme tout bas les plus connus.

... De vieux camarades, qui ont débuté ensemble dans les écoles de pilotage, se reconnaissent et se tendent joyeusement la main...

— Comment, toi ici! sur appareil de bombardement?

— Eh oui, mon vieux, je décois, tu vois! Que veux-tu, tout le monde ne peut pas abattre des Boches comme toi... Tu en as trois, n'est-ce pas?

— Trois officiels, oui. Mais ils m'en ont *rati-boisé* deux. Et puis l'autre jour, figure-toi, derrière Reims, un Roland m'a fichu dans mon aile droite une balle qui a déchiré la toile sur toute la longueur. Le vent arrachait l'étoffe par lambeaux et mon oiseau se déplumait petit à petit. Quelle descente! J'ai pu atterrir tout de même derrière les tranchées, mais naturellement j'ai fait le looping..... au sol...

Une *cage à poules* — c'est le nom dont nous désignons l'antique Farman — vient d'atterrir sur le champ et se dirige vers notre hangar.

Dans le pilote qui vient de sauter à terre, nous reconnaissons aussitôt le lieutenant Ce..., parti depuis quelques jours à la division d'entraînement pour passer son brevet de pilote.

Il s'empresse vers nous, boitillant légèrement, et tout joyeux interpelle notre écuyer, son inséparable équipier.

— Où allez-vous?

— A Machaut.

— J'arrive à temps.



— Comment, vous voudriez?...

— Si je veux! Tout de même, mon vieux Ray..., vous ne voudriez pas que je manque délibérément une si belle occasion. Tiens, Bols, va vite chercher ma carte et dis à l'armurier de préparer ma mitrailleuse... Cours!

La voix du capitaine coupe net les conversations joyeuses.

— Messieurs, au rassemblement, s'il vous plaît!

## IV

M. A. C. H. A. U. T.

Notre moteur tourne au ralenti.

Le Sop qui se trouvait à notre gauche vient de décoller.

A nous ! Co... se tourne vers moi, et son geste me demande :

— Vous êtes prêt ?

— *All right!*

Je me suis assis sur le petit strapontin mobile que Cadiéjouls a fabriqué fort ingénieusement dans le fond de ma carlingue. Je tourne le dos à Co..., dont le réservoir d'essence me sépare.

Cet éloignement me fait d'abord une impression désagréable ; puis je vois devant moi ma bonne mitrailleuse, le cornet métallique de notre téléphone, les quatre jolis obus gris qui dorment dans les cages de bois de leurs lance-bombes et le fuselage de notre appareil fuyant vers la queue tricolore.

En sentant notre gracieux avion courir légèrement sur le sol, frémir, puis s'élaner vers le

ciel et glisser doucement dans l'air calme, ma confiance renaît en même temps que la fièvre d'agir. La ligne des hangars fuit, se minimise, s'estompe dans la brume.

Un à un les Sops quittent le sol et s'échelonnent derrière nous. Mais le chapelet à grains blancs des Spads reste toujours couché dans l'herbe. Les petits chasseurs, qui montent deux fois plus rapidement que nous, ne partiront que dans une demi-heure et nous rejoindront au-dessus du point de rassemblement.

Nous suivons à présent la longue côte grise, la côte des bons crus de Champagne, semée de villages qui sont au soleil comme de grosses grappes de raisins blancs et rouges...

Voici Vertus, assise au pied du Mont Aimé, avec la ceinture verte de sa promenade, Mesnil-Oger, montant à l'assaut d'un petit plateau semé d'étangs, Oger, Avize... Voici Épernay, nonchalamment étendue aux bords de la Marne sinueuse.

Dans l'isolement du ciel, les bois, les rivières, les petits villages lointains, dont la carte vous dit le nom, sont un peu comme des amis dont la physionomie retrouvée vous réjouit le cœur!

— Allo!

— Allo!

— Vous entendez?

— Pas trop bien!

— Cachez... rendez-vous... camarades!

Le bruit assourdissant du Clerget couvre mes paroles. Co... coupe un instant le moteur. Sa voix m'arrive.

— C'est l'heure du rendez-vous, je ne vois pas les camarades?

Debout, le visage fouetté par le vent glacé, les yeux pleurant, je fouille les quatre coins de l'horizon.

Enfin, je distingue trois petits points mouvants à notre gauche. Je tends le doigt vers eux, mais déjà Co... les a vus. Notre avion s'incline, se redresse, pique droit dans leur direction.

De tous côtés, semblant sortir de la baguette de quelque invisible fée, des points noirs apparaissent soudain. Au-dessus du lieu de rendez-vous la ronde commence, menée par un Sop dont le fuselage se barre d'une large écharpe tricolore : c'est notre capitaine.

Un à un les retardataires se joignent au groupe tournoyant qui se resserre. A notre droite, si près que je distingue la bonne face rouge du « Crochu », P... est venu se placer...

Devant, dessous, derrière, des « Sop », encore des « Sop ». Au-dessous, les petits « Spad » zigza-



guent, tournent, vont, viennent, comme de bons chiens de berger gardant un troupeau.

Nous nous sentons forts, presque inattaquables, et le danger, certes, est moins dans la rencontre presque invraisemblable d'un puissant groupe de boches et le tir des canons frappant « dans le tas » que dans ces collisions terribles qu'un instant d'inattention ou d'affolement peuvent provoquer...

Je songe à Metz!

L'écharpe tricolore vient de piquer vers le Nord. Tout le groupe suit. Nous traversons l'immense forêt de Reims, laissant à notre gauche la grande ville martyre. Voici le filet immense de tranchées blanches tendu sur le sol labouré.

Moronvilliers, Tahure, Massiges font d'énormes taches de lèpre jaunâtre. Les fumées des éclatements fusent des cratères innombrables. A certains endroits elles se rassemblent en un voile gris que le vent déroule lentement sur l'horreur du champ de bataille.

De minuscules Farman, des Caudron, des triplaces semblent courir sur le sol, sauter les obstacles.

Nous passons les lignes. Les batteries boches commencent à nous « sonner ».

Au milieu de nous, de petits nuages noirs se forment, s'élargissent, s'estompent.

Le vrombissement continu des éclatements fait tinter nos oreilles. Nous traversons la vallée de la Suippe... B... nous montre les toits rouges de son camp.

Enfin, tout là-bas, voici Machaut, notre objectif.

Une batterie nous a lâchés, une autre nous reprend...

Trois boches piquent éperdument devant nous... Nous approchons.

A genoux dans la carlingue, la main sur les poignées de mes lance-bombes, je guette le passage de la gare dans l'axe de ma lucarne.

Triste métier que le nôtre, à cet instant-là!

Je vois au-dessous de moi les minuscules maisons du village où s'abritent encore des Français. Un écart de visée, toujours possible, et nos bombes vont détruire des foyers amis, tuer des femmes et des enfants, peut-être!

Co..., à ce moment, décroche notre téléphone. Je continue à viser, tout en écoutant.

— Allo!

. . . . .

— Tenez bien la rampe!

???

Je viens de voir passer dans ma lucarne les traits rectilignes des voies de garage où se pressent de longues rames de wagons.

Les obus de l'avion qui nous précède piquent sous nous de longues traînées orange.

J'ai tiré d'un coup sec sur mes manettes.

C'en est fait !

Tout à ma visée, je n'ai pu comprendre la dernière phrase de Co... Pourquoi ces mots bizarres : « tenir la rampe » ?

Les yeux fixés vers le sol, j'attends avec anxiété l'éclatement de mes obus.

Enfin des fumées sortent des voies nombreuses. Comment reconnaître les miennes ?

Des bâtiments de la gare sort également une longue colonne de fumée...

Deux ou trois bombes seulement sont tombées dans le bourg : puissent-elles n'avoir pas fait de victimes !

Nous vironnons et revenons sur nos pas.

A gauche, se tenant à distance respectable, trois appareils — des boches sans aucun doute — nous accompagnent.

Deux Spads se détachent de notre groupe, piquent sur eux. Je ne puis suivre les phases du combat lointain. Il me semble cependant voir descendre vers le sol un des avions : boche ou français ?

La canonnade reprend avec rage. Un éclat traverse notre plan droit. Le mal est petit !

Les lignes sont repassées. Le groupe se dis-

loque peu à peu et chacun pour gagner le terrain prend le chemin des écoliers.

Nous atterrissons et roulons sur l'herbe rare.

Le brave Cadiejouls accourt, s'accroche à l'aile pour aider l'avion à virer. Nous sommes devant le hangar.

— Eh bien! Co..., chic balade, hein!

— Oui, tout a bien marché!

— Dites donc, je n'ai rien compris à ce que vous me racontiez au-dessus du but.

— Ah! Ah! c'est regrettable! Je vous disais de bien vous attacher.

— Comment, de m'attacher! Mais il n'y avait aucun remous, pas le moindre souffle de vent!

— C'est vrai, mais je m'attendais à bien « encaisser ».

— Pourquoi donc? Je ne saisis pas bien la puissance de votre raisonnement?

— C'est pourtant simple. Ne savez-vous pas que Machaut : M-a-c-h-a-u-t (aime assez à chahuter)?

— Bravo, je le retiens.

Ainsi, au milieu des obus, Co... trouva-t-il ce beau mot qui sauta de langue en langue et fut sans contredit le clou de la journée.



## V

### PERDUS DANS LES NUAGES

Nous nous sommes encore levés avec le soleil. Réunis sur le terrain, nous regardons du côté de l'ouest. A l'horizon, une barre grise monte dans le ciel bleu... une barre grise où l'on distingue des taches blanches.

— Voici le *coton* qui s'amène.

— Bah! on a le temps de faire le bombardement! Le vent est presque nul! Les nuages ne seront pas ici avant une heure et demie.

— Que dit le capitaine?

— Je ne sais pas.

— Partira... Partira pas!

Le capitaine a décidé que nous allions partir.

— Mais surtout, mes amis, si le temps se bouche, et si le rassemblement ne se fait pas dans des conditions parfaites, que personne n'insiste... On pique et on atterrit. Compris, n'est-ce pas? Pas de cornards!

Devant nous, Rap... et Laf... décollent.

Nous les suivons et montons de conserve, tout en nous dirigeant vers Reims...

Depuis quelques minutes le vent semble s'élever, plus violent, et je vois avec inquiétude l'horizon s'embrumer... puis les premiers nuages venir vers nous.

Nous allons à leur rencontre, passons au-dessous des premiers, et nous heurtons bientôt à la chaîne des pics élevés, d'une blancheur immaculée, entre lesquels nous découvrons cependant quelques défilés. Nous nous y engageons, tout en profitant des rares échappées sur le sol pour nous repérer.

La magnificence de ce spectacle, qui ne m'apparaît pas cependant pour la première fois, m'éblouit et me transporte.

Quel poète chantera la découverte de ce nouveau monde de féerie, où l'œil et l'imagination s'ouvrent vers des sensations toujours plus profondes et plus vibrantes? Le flou des contours, l'infinie diversité des formes ébauchées, les irradiations du soleil, peintre riche et toujours changeant dont la palette inépuisable fond les teintes les plus inattendues, la solitude effrayante et douce de ce monde inviolé... tout vous arrache des cris d'une admiration nullement conventionnelle. Dans tout paysage terrestre, si attachant soit-il, dans le panorama le plus imposant, il est

rare que notre œil ne se heurte pas à quelque réalité décevante, ouvrage d'art trop neuf, routes trop rectilignes, usine dont les cheminées tracent sur l'horizon des I disgracieux.

Dans le monde des nuages, l'homme n'est pas venu contrecarrer la nature. A la découvrir sans tare, il éprouve la même religieuse émotion qui étreint l'explorateur pénétrant dans le mystère des forêts vierges ou dans la solitude des grands déserts....

Il touche, des élans de son âme rajeunie, la grande âme du Créateur!

L'immense vallée que nous suivons, entre deux hautes murailles de neige, dont le faite, parfois, s'incline au-dessus de nos têtes, nous conduit dans un cirque immense. Le cratère profond découpe un cercle de terrain gris, lointain, brumeux. Que la terre est sombre et triste!

Est-ce là que nous vivons, êtres minuscules, si faibles et si puissants, si pauvres en forces et si grands en esprit?

Hélas! cette existence factice et surhumaine que nous menons dans ces nuages, et que le génie de l'homme nous a conquis, combien est-elle, aussi, fugitive et trompeuse!

En suivant fidèlement Rap... au travers du dédale des nuages, nous montons sans cesse et pourtant, toujours, sur notre route, de nouvelles

barrières se dressent. L'imprécision des lignes et le manque absolu de perspective nous leurrent à chaque instant.

Parfois une muraille blanche, qui nous semblait proche, se dérobe inlassablement; mais l'instant d'après nous entrons brusquement dans une brume qui semblait encore lointaine.

Deux fois ainsi, l'avion de Rap... disparaît comme sous le coup d'une ensorceleuse baguette! Puis il reparait, se détachant de son manteau de brume, et nous reprenons côte à côte notre merveilleuse promenade.

Nous montons, montons toujours. Notre appareil commence à « flotter ». Sous un coup de manche il se dresse, tangue et retombe. Notre moteur tourne mal.

Dans une trouée nous venons d'apercevoir Fismes, notre point de rendez-vous. Nos yeux, occupés à profiter de cette courte échappée, n'ont pas vu Rap... disparaître dans un nuage.

Nous voici seuls.

Avant de rentrer, nous nous décidons à passer, à tout hasard, au-dessus de l'objectif.

L'altimètre marque 3 500.

Un gros pic de coton se dresse devant nous, Co... tire sur le manche pour le sauter.

Que se passe-t-il? J'ai senti soudain l'air se



dérober sous nous. Le ciel, les nuages, un coin de terre ont passé successivement au-dessus de ma tête, puis tout a tourbillonné. Un petit village danse autour de nous une ronde fantastique...

Notre avion s'est mis *en vrille*!

Ce qui n'est qu'un jeu pour les solides avions de chasse est pour notre Sop, à la frêle carrure, infiniment dangereux, peut-être mortel! Nos haubans sifflent, les ailes ploient, la queue penche de droite à gauche.

Co..., avec un admirable sang-froid, a coupé le moteur et lutte contre l'avion rétif, qui descend, descend toujours.

Horrible seconde d'agonie!

Puis, tout à coup, le petit village se fige devant notre aile, le ciel s'arrête de tournoyer, le gros pic inviolé, bien haut perché au-dessus de nos têtes, semble se pencher dédaigneusement pour nous balouer.... Le cauchemar est fini!

Le Sop a tenu le coup.

Co... se tourne vers moi, un peu pâle. Il sourit en hochant la tête, puis le cornet du téléphone crisse à mes oreilles :

— Allo!

— Que s'est-il passé, Co...?

— Il s'est passé que notre Sop s'est mis en vrille et que nous sommes bigrement « vernis » d'en être sortis.

— Très drôle, la vrille ! Si on recommençait !

— Mille fois merci !... Allo !... Que faisons-nous ?

— Passons au-dessus de Fismes et, si on ne voit rien, on rentrera.

— Vu, c'est aussi mon avis.

Juste au-dessus de Fismes, une trouée providentielle ! Nous faisons quelques tours, tout en reprenant timidement un peu de hauteur. Notre moteur semble d'ailleurs revenir à de plus justes conceptions de ses devoirs et son ronflement s'intensifie. Le compte-tours monte à 1 250 tours.

— Allo !

— Allo !

— Sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je ne vois que le soleil qui flamboie et les nuages qui poudroient.

Nous tournons au milieu de notre prison aux murailles de Paros.

— Sœur Anne, toujours rien ?

— Je vois un point noir qui accourt à l'horizon.

En effet, un camarade est apparu soudain au tournant d'un nuage et vient vers nous.

Nous allons à sa rencontre, virons, et nous plaçons à côté de lui.

Je lis le numéro sur le gouvernail de direc-

tion, c'est P... avec notre Marseillais comme bombardier.

A deux, nous reprenons notre marche.

— Allo ! Qu'allons-nous faire ?

— Je ne sais pas, suivons-les !

— Et s'ils attendent de nous la décision, ce petit jeu pourra durer longtemps.

L'ombre du Marseillais s'est dressée sur sa carlingue et j'ai vu son bras décrire par trois fois un grand geste sur les lignes.

Puis P... pique plein nord.

Nous allons profiter de l'abri des nuages pour nous délester de nos bombes derrière les lignes.

Bien malins, les Boches et les « gros noirs » s'ils viennent nous dénicher dans ce dédale.

Les trouées deviennent assez nombreuses pour nous permettre de suivre sûrement notre route.

Voici Craonne, où le feu de nos canons se déclanche, formidable, martelant le plateau qui disparaît sous le nuage de fumée et de terre pulvérisée.

La chaîne de nuages semble s'abaisser. Les pics s'arrondissent puis disparaissent. Une mer immense, à peine houleuse, s'étend à perte de vue. Nous y voguons de conserve.

A présent, nous sommes à découvert.

Gare aux Boches. Debout dans le vent, je fais le guet. Le Marseillais aussi.

Nos deux mitrailleuses, au fin museau, dorment sur nos fuselages, comme des chiens couchés prêts à hurler à la moindre alerte.

Les lignes sont passées... Les artilleurs de la D. C. A. boches nous ont entendus, et quelques obus éclatent ridiculement loin. Mais cela peut donner l'éveil à quelque patrouille de chasseurs ennemis et je redouble d'attention.

Jusqu'où P... a-t-il l'intention de nous emmener? Il s'enferme toujours plus profondément dans les lignes. Nous naviguons au-dessus de la plaine de Laon, vers la grande ville que j'entrevois un instant, entre deux nuages, tranquille au milieu de la campagne grise.

— Allo! je crois que P... *cherre* un peu! Nous allons trouver le vent pour rentrer! Surveillez bien.

— J'ai l'œil... et le bon!

Enfin, presque aux faubourgs de Laon, se dessinent au-dessous de nous d'importants cantonnements.

Nous piquons un peu, lâchons nos bombes, décrivons un cercle, puis reprenons la direction des lignes.

Le vent debout arrête notre marche.

Quelques coups de 105 éclatent à notre hauteur. Voici la ligne des saucisses ennemies, points noirs figés dans la grisaille.



Tout d'un coup, il me semble que l'un d'eux est sorti de son immobilité et court sur la campagne. Il monte, monte?

Mais c'est un boche!

— Allo!

— Allo!

— Un boche grimpe sur nous.

— Il est loin?

— Un kilomètre, mais il nous rattrape comme il veut.

Le boche monte, monte! Nous voici presque sur les lignes!

Il monte, monte! Ses deux plans courts se détachent sur l'écran lumineux des nuages.

Il monte, monte! Je vois à présent ses croix noires et les pattes frêles et minces de son train d'atterrissage. C'est un Roland, le meilleur des chasseurs boches avec l'Albatros.

Le voici presque à notre hauteur.

— Allo! Attention, le voilà!

Co... louvoie pour me dégager le champ de tir.

Tac-tac-tac-tss-tss-tac-tac-tac-tac-tss-tss.

Le boche nous tire à deux cents mètres. Les balles sifflent nombreuses et précipitées. L'œil dans mon *collimateur*, j'attends, luttant contre la folle envie d'appuyer sur la détente. Il ne s'agit pas de gaspiller les cartouches pour me

trouver désarmé quand le Roland sera tout proche.

Tac-tac-tac-tss-tss.

Le Marseillais commence à répondre. Ses rafales se suivent, calmes et régulières.

Tac-tac-tac... tac-tac.

J'appuie sur la détente, mes balles lumineuses enveloppent le boche d'une pluie d'étincelles.

Les trois mitrailleuses s'interpellent. Les sifflements se croisent.

Co... continue calmement à louvoyer.

Tout d'un coup le Roland s'est dressé, dans un magnifique renversement, puis a piqué sur son camp. Il doit avoir du plomb dans l'aile.

Tout cela n'a duré que quelques secondes.

Nous voici maintenant au-dessus de Craonne.

A nouveau, nous entrons dans la « crasse » : c'est le qualificatif amical que nous donnons aux nuages, avec quelques autres :

Le coton, la mélasse, le fromage...

Très riche, la phraséologie de l'aviateur!

La « crasse », donc, est épaisse, de plus en plus épaisse! Les trous se raréfient. Ne nous fiant plus qu'à notre boussole, nous continuons à marcher vers le sud.

Il faut bien pourtant se décider à descendre! Le moteur s'est mis au ralenti, la brouillasse

nous enveloppe de son suaire glacé, nous piquons, piquons... 3 000, 2 000, 1 000, 800, 700, dit l'altimètre. Enfin le sol embrumé nous apparaît, rayé de longues bandes grises : la pluie !

Nous sommes trempés déjà par notre longue traversée dans les nuages. A présent les gouttes d'eau nous cinglent de mille coups d'aiguille. Nous ne voyons le sol que par saccades, entre deux sautes de vent.

Notre Sop commence une danse effrénée.

Où sommes-nous ?

J'ai bien entrevu un instant le croisement de trois routes dont, caché dans le fond de ma carlingue, je recherche l'image sur ma carte, mais tant de carrefours se ressemblent !

Continuons, nous tomberons sûrement sur la Marne !

La pluie fait rage, tambourinant sur les toiles de notre avion et retombant en fines cascades.

L'orbe de notre hélice s'irise d'une auréole où se jouent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'eau me dégouline le long du visage, envahit mes yeux ; je ne suis plus qu'une pauvre fontaine grelottante.

Ah ! Dans une rapide éclaircie, j'ai vu le tracé vert d'une vallée sinueuse et large.

C'est la Marne ! Nous sommes sur la bonne route. Voici notre terrain.

Nous atterrissons tant bien que mal sur le sol détrempé.

Notre moteur arrêté, j'entends Cadiéjouls qui marmonne, l'air mécontent :

— Le zinc est trempé comme une soupe, ... milladious, étonnez-vous après que rien ne marche... Allez régler ça. On n'a pas idée de se promener par un temps pareil.

Et se tournant vers Bols :

— Et toi, Parigot de malheur, crois-tu que tu vas sécher les toiles en les regardant le bec ouvert? Allez! saute! un chiffon!... Ah! ces diables de Parigots de nom de nom! ce n'est bon qu'à dire des couillonados!

Bols obéit, sans se hâter, les mains dans les poches, gouaillant :

— T'en fais pas, vieille branche, on les aura... les pieds dans la flotte... C'pas, patron!

## VI

### LE CAPITAINE NOUS QUITTE

Depuis quelque temps, notre capitaine semble nerveux, triste, soucieux!

Nous savons qu'à certains jours, son ancienne blessure, imparfaitement guérie, le tenaille douloureusement. Sans doute ces souffrances sont-elles cause du brusque changement d'humeur de notre chef!

Pourtant, quand il nous cause, sa voix nette, loin de s'aigrir, prend des inflexions affectueuses, presque douces! La semaine dernière il a même fermé les yeux à quelques écarts de discipline de mécaniciens. Et ces fautes-là, nous ne l'avions jamais vu les pardonner!

Puis, soudain, comme dans une trainée de poudre, le bruit a couru que le capitaine allait nous quitter!

Une brusque inquiétude se lit sur tous les visages. Chacun cherche à déchiffrer la vérité sur la physionomie du « patron » ... Mais à peine



ses yeux gris semblent-ils se voiler de quelque mélancolie.

Bah ! ces bruits-là sont certainement sans fondement !

Au rassemblement journalier le capitaine paraît, ce matin, plus pâle que jamais. Il ne marche pas nerveusement, comme de coutume, devant les hommes alignés, rectifiant les garde-à-vous amollis, cherchant sous les képis graisseux les chevelures trop longues, critiquant les tenues négligées...

Ses yeux se reposent tour à tour avec douceur sur ses hommes, sur nous, sur les appareils qui sommeillent dans le hangar.

Nous sentons quelque menace insolite flotter dans l'air.

L'adjudant du personnel vient de terminer l'appel des noms.

— Manque personne, mon capitaine.

— Bien.

La voix ordinairement claire et sèche s'élève alors hésitante, coupée, légèrement tremblante.

— Mes amis, vous êtes tous là... j'en profite pour vous faire mes adieux... Oui, je vous quitte... Je vous quitte avec une tristesse que je n'ai pas besoin de vous dépeindre, car vous la comprenez... On n'a pas eu, comme moi, le

bonheur de commander de longs mois durant une unité comme la vôtre, d'apprendre à connaître chaque jour plus profondément le dévouement ou la vaillance de chacun, de partager avec de braves compagnons d'armes beaucoup de dangers et un peu de gloire, sans sentir, en quittant tout cela, se briser en soi, douloureusement, des fibres sensibles et profondes... Malheureusement on ne commande pas à sa santé... La mienne m'abandonne et je dois subir une opération qui m'éloignera de vous plusieurs mois...

Ma pensée vous suivra toujours... Restez dignes des belles traditions de l'escadrille... N'oubliez jamais que la discipline, que j'appliquais, je le sais, trop durement à votre gré, demeure cependant la principale force des unités comme les nôtres... Continuez à obéir à votre nouveau chef, le lieutenant Ce..., comme vous m'avez toujours obéi... Que chacun prenne sa tâche à cœur : humble, minutieuse, fatigante ou glorieuse, faites-la simplement, les yeux toujours fixés au grand idéal pour lequel vous travaillez... Que notre épervier symbolique monte toujours plus haut, vole toujours plus loin ! Je suivrai vos exploits avec émotion et fierté...

N'oubliez pas trop vite votre capitaine qui vous dis : « Bon courage... et à bientôt. » Je

Jeux vous serrer à tous la main avant de partir.  
Au revoir, mes amis!

Des larmes sont dans bien des yeux.

Il vient vers nous, sa main retient un instant notre main tendue. A chacun, en quelques mots affectueux, il évoque un des souvenirs communs, lointains ou proches.

Puis il nous quitte, monte dans la voiture légère. Une dernière fois nous enveloppons d'un regard attristé le jeune chef qui nous a si souvent conduits au danger, en qui nous avons placé toute notre confiance, et qui s'en va, pâle et sombre, dans l'auto rapide.

Quand la voiture grise eut disparu derrière le petit bois de pins, P..., les yeux humides, nerveux comme à l'ordinaire, se tourne vers notre groupe silencieux et dans son franc accent bourguignon :

— Ce n'est pas tout ça. On ne va pas laisser s'en aller le patron comme ça, sans lui faire un brin de conduite!

— Oui, c'est une bonne idée, nous allons accompagner son train...

— Oui, tous...

— Il nous suffira de partir un quart d'heure avant que l'express quitte Épernay...

Le vent souffle avec fureur. Les nuages,

bas, roulent, menaçants, dans un ciel d'encre.

Cependant nos moteurs ronflent et, l'un après l'autre, nos avions s'élancent en tanguant dans l'air agité.

En file indienne, nous piquons vers Épernay.

Voici les casernes, la grande rue, la place...

Voici la gare!

Nous descendons successivement au-dessus des quais.

Dans une vision rapide, j'aperçois la foule bleue des permissionnaires, et sur la voie, petite silhouette noire, le capitaine agitant lentement la main!

Nous commençons une ronde fantastique au-dessus de la ville, qui s'affole...

Au milieu des rues, les voitures s'arrêtent, les piétons se figent, la tête en l'air.

— Quelle est cette bande d'avions fous qui rasant les toits?

Le commandant de place tempête, crie, téléphone.

— Peut-être sont-ce des boches travestis?

Gare aux bombes!

Une longue fumée blanche court sur la campagne, approche de la ville : l'express de Paris entre en gare.

Nous continuons à tournoyer au-dessus des toits.

Co... s'amuse à raser de l'aile le clocher de l'église.

Déjà le train repart, accélère sa vitesse, le voici de nouveau dans la campagne filant le long de la Marne.

L'un après l'autre, de quelques coups d'ailes, nous le gagnons de vitesse, piquons sur lui, rasons les wagons.

Des femmes agitent des mouchoirs aux portières.

Dans un de ces petits carrés sombres je cherche en vain le capitaine... Il doit être à la fois inquiet et content... Il me semble l'entendre répéter : « Les grands fous », avec des larmes dans les yeux!

Dans un dernier au revoir, nous passons encore une fois au ras des poteaux télégraphiques, agitant nos mouchoirs.

Mais le ciel s'obscurcit de plus en plus, de fines gouttelettes commencent à brouiller les verres de nos lunettes.

Nous rentrons en hâte au camp.

Le commandant du groupe est sur le terrain. Je reconnais de loin la silhouette robuste, courte, énergique, son costume kaki.

Quand nous sommes tous atterris, sa voix nous appelle :

— Veuillez approcher, messieurs;



Ensachés dans nos grosses combinaisons, nous nous rassemblons autour du chef.

— Vous saviez fort bien que ce que vous venez de faire est défendu, absolument défendu ! Le commandant de place d'Épernay m'a téléphoné, demandant une punition pour vous... Je suis forcé de vous donner à chacun quinze jours d'arrêt... Allez!...

Mais, sous la rudesse apparente de la voix, nous sentons l'affectueuse absolution de la faute !

Et tandis que nous regagnons notre cabane, P... dit joyeusement :

— Quinze jours d'arrêt... ça les valait bien, n'est-ce pas?... Ce que le pitaine a dû être content !

## VII

### EXHIBITION MANQUÉE!

Devant les hangars, les avions de jour et de nuit sont alignés... Les cocardes, les insignes de toutes couleurs tracent une joyeuse gamme de teintes, sous le soleil.

Les mécaniciens, rassemblés en section, l'arme au pied, la botte sur la tête, se redressent dans des allures vaguement militaires...

Devant eux, en une longue file bariolée, le personnel navigant de chaque escadrille... Il y a les culottes garance des fantassins, les vestes bleu Nattier des cavaliers, les képis noirs, bleus, dorés, la chéchia rouge d'un spahi, les bérets noirs des alpins, le brun des bottes et des ceintures, les points jaunes, verts, rouges des décorations... D'aucuns diraient que cela ressemble à un carnaval. Non ! C'est plutôt comme un retour vers l'avant-guerre... un rassemblement où chaque arme aurait envoyé ses délégués en grande tenue !

Devant nous, fiché en terre, flotte notre dra-

peau cravaté de la fourragère, et dans les plis duquel on devine les noms glorieux de Carlsruhe, Ludwigshafen, Essen!...

La musique d'un régiment d'infanterie, conviée à la fête, attaque la *Marseillaise*...

L'auto stoppe! Le général F..., commandant le groupe d'armées du centre, descend, ferme la portière d'un geste sec, et s'avance, la main sur l'épée, les yeux tournés vers nous, un peu voûté mais le pas ferme!

Le commandant de notre groupe vient à sa rencontre, puis, de sa voix sonore et claire, appelle :

— Les décorés!

Une dizaine, parmi lesquels notre lieutenant, notre écuyer, Co..., P..., l'Alsacien et moi, nous accourons au pas de gymnastique et nous plaçons sur une ligne, au garde-à-vous.

— Ouvrez le ban, commande le général.

Les cuivres résonnent!

Le général accroche sur la tunique bleue du lieutenant la Légion d'honneur, sur le dolman noir de notre écuyer la médaille militaire, puis il pique la croix de guerre sur les autres vareuses...

A chacun, il adresse simplement quelques mots.

Il arrive à moi :

— Depuis combien de temps êtes-vous mitrailleur?

— Plus d'un an, mon général.

— Ah! Ah! Vous connaissez toutes les roueries du métier alors!... Et pour attaquer un boche, comment faites-vous?

— Le plus souvent, mon général, c'est lui qui m'attaque et je le prends... comme il se présente!...

Le général est déjà devant mon voisin... disant :

— Très bien... très bien!

La musique reprend la *Marseillaise*, les sections de mécaniciens s'ébranlent, défilent devant nous.

Nous courons à présent vers nos appareils. Il s'agit, nous explique le lieutenant, de faire au général une exhibition de marche en groupe.

Nous décollons dix avions, partons vers Épernay, nous y réunissons en un groupement compact, aile à aile, et repassons au-dessus du terrain.

En redescendant, Co... fait quelques spirales impressionnantes... Puis il pique vers le sol... Nous allons nous poser, quand un violent remous nous prend sous l'aile. Notre Sop, soulevé, pique du nez...

A peine ai-je eu le temps de m'agripper aux

rebords de ma tourelle qu'un grand craquement nous enveloppe.

Je vois la ligne d'horizon décrire un demi-cercle au-dessus de ma tête...

Un grand silence!

Je me retrouve assis sur le lance-bombes, les jambes en l'air! Notre avion est fiché verticalement en terre. Au-dessous de nous, Co..., un peu ahuri, tourne la tête de gauche à droite et de droite à gauche!

Nous nous tâtons!

— Pas de mal!

— Non... Et vous?

— Aucun!

Alors, nous éclatons de rire.

— Fine exhibition, hein!

— Oui. Le général sera content de nous!

— Moi qui n'ai jamais *cassé du bois*! C'est tout de même rageant le jour où je donne le baptême à nos croix!

— Bah! C'est la guerre d'usure!... Par exemple, ce qui m'inquiète, c'est de savoir comment je vais descendre de mon perchoir!

Les camarades sont accourus.

— Pas de bobo!

— Non... mais je commence à avoir le vertige!

— Attends..., attends! dit le Marseillais qui



accourt, un appareil photo à la main. L'instantané en vaut la peine, diable !

Cadiéjouls, suivi de Bols, arrive, l'air consterné. Il voudrait s'en prendre à quelqu'un de cet accident... et n'ose pas, tout de même, attraper le « patron »...

— Coquins de bonne mère ! C'est bien notre veine, hein ! Un zinc qui « gazait » ! Le voilà « réalisé » comme une pascado !

Eh quoi, Parigot de malheur, qu'est-ce que tu attends pour sauter au z'hangar chercher une pince universelle?... Croisses-tu que les instruments de bord se démonteront tout seuls !

— T'en fais pas, réplique Bols. T'en fais pas, vieille noix, il s'envolera pas, l'taxi !

J'ai enfin réussi à me glisser le long de l'aile jusqu'à terre.

Les pieds embarrassés dans mes gros chaussons, je me dirige vers le hangar, flanqué du Marseillais :

— Eh bien ! Qu'a dit le général de tout ça ?

— Le général, mon pauvre vieux ! Mais vous n'étiez pas à cent mètres qu'il f... le camp dans son auto !... Il s'en piquait pas mal le ventre, de votre exhibition !

## VIII

### ESSEN

Sous les hangars, transformés en ateliers, ce n'est, tout le jour, que le bruit des scies à métaux, des marteaux, des limes... coupant, étirant, ajustant!

Les appareils « de grand raid », si longtemps désirés, sont enfin là, et, parmi les mécaniciens et les pilotes, c'est à qui sortira le premier son appareil *fin prêt*... C'est un peu comme une course à la gloire!

Le Grand Raid! En quelles lettres flamboyantes ces trois mots s'inscrivent-ils dans l'imagination du bombardier! C'est le but de toutes ses ambitions, le « seul travail intéressant », c'est l'espérance d'un tout petit peu de gloire l'éclaboussant par surcroît... C'est en un mot, comme pour les chasseurs le cinquième boche : la *consécration*!

Plus affairé que tout, le sergent mécanicien de l'escadrille des Cygnes, sous ses bleus graisseux, son képi d'ancien colonial fièrement campé sur

sa figure énergique, court du magasin aux *coucous* et des *coucous* à l'atelier, burinant comme quatre, malgré le doigt qui, tranché net par une balle au début de la campagne, manque à sa main droite !

Et, grâce à lui, l'escadrille des Cygnes a pris quelque avance sur l'escadrille des Éperviers.

Au premier jour de pleine lune, quatre de ses appareils se sont envolés vers le champ de l'Est d'où ils partiront pour le Grand Coup !

Nous cachons notre petite blessure d'amour-propre derrière un sourire de pleine confiance en demain !

Seul, P... ne peut en prendre son parti. Il est nerveux, horriblement nerveux... plus nerveux que jamais ! Et les R roulent terriblement de notre popote aux oreilles du petit Vincent, son premier mécanicien, qui en voit de dures !

— Que ce soit pourrr demain, hein !... Je m'en moque !... Je parrtirrai seul ! Je n'attendrrrai pas davantage !...

Cependant, le lendemain, l'appareil n'est pas encore prêt !

... La lune a brillé toute la nuit dans un ciel étoilé !

P... n'en a pas dormi !

Et le surlendemain, quand nos appareils sont au point, la pluie se met à tomber.

P... ne s'en consolera pas !

Les quatre cygnes ont bien employé la nuit étoilé !

Malgré la brume qui s'étendait dans les fonds de vallée, ils sont partis...

Et, le lendemain matin, à notre réveil, la nouvelle passe de bouche en bouche, fuse, s'étend, fait bourdonner le camp comme une ruche.

— Dis donc ? Tu sais ? Gallois a été à Essen !

— A Essen ! Penses-tu ?

— Mais si, je t'assure, c'est le cycliste du commandant qui me l'a dit !

— Et les autres ?

Le sous-lieutenant Ar..., pris par la brume, n'a pu aller qu'à Coblenz. C'est déjà bigrement gentil !

— Je te crois !

— Mais le pauvre Paillard n'est pas rentré. Aucune nouvelle de lui !

— Bien à craindre qu'il soit en train de manger du pain K K.

— Gallois, tout de même, le voilà lancé d'un coup !

Le lendemain, en effet, le Communiqué disait :

« Cette nuit, nos avions ont bombardé les villes de Stuttgart, Coblentz, Trèves !

« Le maréchal des logis Gallois a lancé ses bombes sur les usines Krupp, à Essen. Parti à onze heures, il était de retour à six heures quinze ! »

Gallois, le nouvel as, est, de nos camarades, l'un des plus sympathiques. Avant la guerre, il était représentant d'une grosse maison de quincaillerie. Il fait partie de cette héroïque pléiade des pacifiques que la guerre a créés soldats... Malgré ses quarante ans tout proches, il est modeste, réfléchi, consciencieux.

Petit, trapu, et même — qu'il me pardonne ! — commençant à « prendre du ventre », les gestes courts et mesurés, habillé sans aucune recherche, il aurait l'allure d'un petit bourgeois arraché bien à regret de son cadre paisible d'avant guerre, s'il n'y avait dans ses yeux noirs des lueurs étranges d'énergie et, dans ses paroles, la marque d'un esprit réfléchi jusqu'à l'excès. Gallois a le don de la plaisanterie froide et mordante. Et, dans les moments de liesse, ce territorial est un joyeux et franc compagnon...

Il a préparé son raid avec une minutie de



détails qui faisaient sourire ses compagnons...  
Ils ne se moquent plus à présent.

Gallois rentre aujourd'hui parmi nous.

En qualité de popotier — car je suis chargé depuis quelques jours de ces délicates et peu lucratives fonctions — je dois préparer un menu digne de notre nouvel as!

J'ai fait ce matin les indispensables achats.

Mais notre brave Pierre ne sait trop où donner de la tête.

Cramoisi, il court du rôti à la poêle et de la poêle à la cocotte, préparant ses deux fins succès : les choux nouveaux farcis et les *pascados* dorées comme des tranches de soleil!

— Alors, ça se prépare, Pierre,

— Oh! couchi-coucha! C'aï malherous. Aurais pu faire une bouno omelette. Mais manquois des œufs!

— Comment! Mais tu m'avais dit ce matin que tu en aurais assez!

— Oui! Mais avions pas pensat à los pascados!

— Nous voilà frais!

Je cours à la chambre du lieutenant Ce... qui, non sans peine, m'autorise à prendre un tracteur pour aller au village voisin.

Sauvé!

... La pluie tombe à seaux! Nous filons sur

la route neuve, glissante comme un macadam.

Nous sommes bientôt au village. Chez la boulangère, je trouve deux douzaines d'œufs, que la brave femme range soigneusement dans une petite corbeille d'osier ! Je la dépose précautionneusement sur mes genoux.

— En route !

Au moment où nous démarrons, une bande joyeuse de camarades débouche au tournant de la rue. Déjà prêts pour le dîner — sanglés et bottés — ils sont venus montrer leurs costumes selects aux villageoises éblouies ! Mais ils ne s'attendaient pas à cette douche subite, et mon tracteur providentiel est accueilli avec des cris de joie !

— Allez ! Grimpez vite ! Mais attention à mes œufs !

Nous voici de nouveau sur la route. A la sortie du village, une voiture légère nous brûle la politesse et file devant nous.

A côté du chauffeur, j'ai reconnu la silhouette de Gallois, et je crie à notre conducteur :

— Allez, gaze... Tâche de les rattraper !

Mais la Panhard nous distance de plus en plus...

— Accélère... Mais accélère donc !...

Sur la route détremmée, le tracteur file... comme un Spad ! De temps à autre, il amorce

une glissade... mais un coup de volant le ramène dans le droit chemin !

— Nous le gagnons ! Bravo !

— Attention au virage !

— Gare au looping ! Je m'attache.

... Les exclamations se sont étranglées dans nos gorges. Le tracteur, lancé à toute vitesse, vient de déraper brutalement. Après avoir décrit un violent arc de cercle, il grimpe sur un tas de pierres, écorne deux poteaux télégraphiques et s'évanouit dans le fossé.

Mon panier, sous la secousse, s'est brusquement vidé de son contenu. Projetés contre le capot de toile où ils se brisent, les œufs retombent en pluie jaune et blanche sur notre groupe mêlé, camouflant d'étrange façon les tenues selectes... qui venaient de produire une si mirifique impression sur les Champenoises ébaubies !

Na... a été donner du crâne au plafond. Il se passe la main sous les cheveux d'un air inquiet. Ma... a des écailles semées dans sa barbe d'ébène ! Quant à moi, ma tenue noire bigarrée de jaune ferait pâmer un impressionniste !

Nos mines déconfites excitent cependant bientôt une hilarité générale. Le malheur du voisin nous fait oublier un instant le nôtre. Et nos mouchoirs s'escriment vainement à effacer les traces trop manifestes de l'accident !

— Mon omelette... où es-tu?

— Eh bien, mon vieux, la voilà toute faite!

Nous faisons à la popote une piteuse entréc. Nos camarades — et Gallois tout le premier — s'esclaffent au triste récit de notre mésaventure.

L'omelette est joyeusement enterrée sous les rires!

Nous nous mettons à table!

Notre petite popote a grand'peine à abriter nos deux escadrilles réunies. Le lieutenant B... préside la table. En face de lui, Gallois, le héros du jour.

... Au milieu de la nappe (quelques draps soigneusement lavés par Monsieur le Maire), de la verdure et quelques fleurs.

On attaque les hors-d'œuvre.

— Alors, père Gallois, ces deux jours de permission?

— Excellents... mais assez mouvementés!

— Tu t'es arrêté à Panam?

— Je n'ai fait qu'y passer une nuit. Mais figurez-vous que ces diables de journalistes ont trouvé moyen de dénicher le petit hôtel où j'étais descendu, et ils ont fait un siège en règle de ma chambre. Je n'ai pu fermer l'œil. Comme vous le savez, j'avais obtenu d'emporter un morceau de l'hélice que j'avais brisée à mon



atterrissage. Le reporter du *M...* me proposait 500 francs à travers la porte, si je voulais la lui prêter vingt-quatre heures pour l'exposer aux vitrines de son *canard*! J'ai tenté de parlementer, priant « ces Messieurs de me laisser dormir... que je les verrais demain! » Démarche inutile. Ils savaient que je prenais le train à la première heure! Ils ont refusé de battre en retraite. Et, au matin, quand je suis sorti, j'en ai trouvé deux qui dormaient sur le tapis du couloir. Charmant, d'être l'homme du jour!

A la gare d'Orsay ce fut une tout autre affaire :

Au guichet, le receveur refuse de me donner un billet, faisant remarquer — non sans raison — que je ne suis que maréchal des logis!

Je cours chez le commissaire de gare.

— Je viens vous demander l'autorisation de prendre l'express?

— Mais... Quel grade avez-vous?

— Maréchal des logis!

— Alors, vous n'avez aucun droit à cette autorisation!

Je frappe le grand coup :

— Il est vrai, je ne suis que le maréchal des logis Gallois. Mais, dans la nuit du 7 au 8, j'ai bombardé Essen!

Le commissaire demeure impassible :



— Qu'est-ce que vous voulez que ça me f... que vous ayez bombardé Essen ou Berlin?

C'est à mon tour d'être « assis ». Je laisse cependant tomber dédaigneusement, en regardant son fauteuil de cuir :

— Oh ! naturellement. Ça ne vous fait rien !

Et je sors dignement. A la porte, je trouve un rassemblement d'employés de la gare. Des voix chuchotent :

— Oui, c'est lui... C'est Gallois !

Et une rumeur se répand, gagne, se répercute sous les voûtes :

— C'est Gallois. Vive Gallois !...

On me porte presque en triomphe. Je suis profondément touché... mais tout cela ne me procure pas le billet tant désiré et l'heure de l'express approche ! Je souffle à mes braves employés :

— Merci, merci, mes amis !... Mais savez-vous ce qui m'arrive !

Le commissaire me refuse un billet !

— Oh... oh !... protestent les voix.

— Ne vous en faites pas, dit l'une d'elles. On l'aura, votre billet, que j'vous dis !

Deux minutes après, j'étais effectivement en possession du précieux petit morceau de carton vert. On ne voulut même pas entendre que je sorte mon porte-monnaie pour le payer. Le con-

trôleur, très ému, oublia d'ailleurs de me le pointer. Je fus porté jusqu'au wagon, hissé, installé dans un coin, mon hélice entre mes bras!

... Ce qui prouve une fois de plus qu'en France il y a toujours l'initiative de braves gens pour compenser

— Et à ton pays, comment t'a-t-on reçu?

— Oh! C'était fou! Curé, maire, adjoints... il ne manquait que les pompiers et la musique.

Mais ce sont de si braves cœurs!

Ils sont aussi fiers de mon raid que si c'était chacun d'entre eux qui l'avait fait. Mes parents, auxquels je n'avais rien dit à l'avance, avaient appris ma *balade* par le facteur. Ce brave vieux, qui m'a vu haut comme ça, a failli tomber à la renverse en lisant le Communiqué. Il est arrivé chez mes parents tout en larmes, ne pouvant articuler un mot, le journal à la main...

Ma mère a pensé aussitôt :

— Mon fils est tué!

— Mais non... non... il n'est pas mort... le brave garçon... il a été... il a été... à Essen!

Et ma mère aussi s'est mise à pleurer... de joie!

Pendant ce récit, on a fait honneur au rôti et aux choix farcis, particulièrement réussis.

Cependant, déjà, l'on réclame de Gallois le récit de son raid. Sans se faire prier, il le fait, avec son ravissant accent blaisois :

— Aussitôt après avoir décollé de justesse, au-dessus des arbres du Plateau, j'ai piqué droit sur les lignes, que je passe très bas, salué, de part et d'autre, dans le crépuscule, par des salves d'artillerie. Il est neuf heures quinze! J'évite les projecteurs de Metz en passant à droite... Mais une brume épaisse me cache le cours de la Moselle, qui doit m'indiquer ma route. Je ne suis remis dans la bonne voie que par les éclatements de shrapnells qu'on tire sur le lieutenant Ar... au-dessus de Trèves. J'arrive ainsi à Coblenz. Brouillard effroyable! Je me retourne pour voir la position de la lune par rapport à ma boussole et à ma ligne de route. J'aperçois le reflet du Rhin. Dès lors, le voyage est facile. Les deux rives du fleuve sont d'ailleurs bordées de lumières comme une rue gigantesque. Cologne est une fournaise et Dusseldorff une grande zone lumineuse et multicolore.

Que les heures sont longues, seul ainsi dans l'immensité de l'ombre!

Je pique à l'est. Voici Barmen. Je retourne au nord : voici enfin la nappe incandescente d'Essen. J'éprouve une émotion intense. « Je ne serai pas parti pour rien! » Sur la feuille où j'inscris mes

passages à chaque ville avec l'heure, je trace ces mots : « Nom de Dieu ! j'y suis ! » Il est une heure quinze à ma montre, que j'ai réglée à l'heure fictive de dix heures au départ. Les lueurs blanches, éblouissantes, des convertisseurs d'acier m'empêchent de voir si l'on me canonne. Je tourne en rond au-dessus d'immenses hangars, dont les vitrages marrons lumineux ont l'aspect de colossales tablettes de chocolat. Je lâche mes dix bombes. C'est fini ! En route pour revenir. J'évite, par le sud, les projecteurs et les canons de Dusseldorff, je retrouve Cologne, Coblentz, mais la brume me cache à nouveau la Moselle. Je voyage à la boussole, je suis exténué. J'ai perdu mes lunettes à l'aller... Les yeux me brûlent atrocement... Peu importe, voici enfin trois rampes lumineuses, en croix. C'est mon aérodrome. Je suis rendu ! Je descends ! Il est six heures quinze du matin !

Il se tait, et sourit, comme s'il venait de raconter la chose la plus naturelle qui soit !

Je fais sauter le bouchon de la première bouteille de champagne, et notre écuyer se lève.

En quelques mots improvisés, il dit à Gallois notre affectueuse admiration :

« Vous avez battu le record de distance en pleine nuit... Essen, cœur du militarisme allemand... sommes heureux que ce soit l'un de



nous... aspirons à vous imiter... Vous offrons ce modeste souvenir, gage de notre sincère camaraderie! »

Le « souvenir » est un porte-cigarettes en argent.

A nouveau, les bouchons claquent joyeusement. Les coupes à peine vidées se remplissent, sous les mains prestes de notre sergent mécanicien et de notre Marseillais.

Chacun y va de sa chanson... même Gallois.

Aidé de Daudet, un joyeux « cygne » méridional (non pas qu'il soit parent d'Alphonse, mais peut-être un peu de Tartarin), le héros d'Essen nous mime quelques scènes de marionnettes vivantes!

La table est jonchée de bouteilles!

Subitement, l'un de nous, et parmi les plus dignes, est parti en titubant dans la direction de sa chambre. Nous allons en bande prendre de ses nouvelles.

Étendu sur son lit, il parle, ou plutôt Bacchus aviateur parle par sa bouche.

— Ah! Voilà mes mécanos... Ce n'est pas malheureux... Quand j'te dis que je veux partir à Essen... Où est ma boussole... mon casque... mon altimètre... ma carte!... Essence... Cognac!

Le lendemain, ce brave émule de Gallois fut



bien étonné de se réveiller en tenue de bord, le casque sur la tête, la boussole et l'altimètre cloués sur son lit, un long manche de balai entre les jambes.

Et quoique ayant été à Essen, en cette nuit mémorable... il ne passa pas au Communiqué.

## IX

### BOMBARDEMENT DE NUIT

— Alors, Co..., c'est pour ce soir!

— Oui, on n'aurait pu commander une plus belle nuit.

L'air est léger, calme, pur. A peine la pointe sensible des pins frissonne-t-elle sous sa caresse douce. Dans les grands sillons invisibles du ciel, des semailles d'or semblent avoir été jetées à pleines mains... pour quelle prestigieuse récolte!

Ce n'est pas la nuit d'encre, qui vous enserre de son obscurité, comme d'un suaire impénétrable.

La nature n'est pas morte, mais sommeille doucement. Il me semble entendre dans le silence son large souffle régulier.

Nos légères appréhensions disparaissent.

Il fera bon s'envoler dans la grande nuit berceuse!

Nous allons, en effet, tenter notre premier bombardement de nuit... C'est l'entraînement

nécessaire avant le grand raid pour lequel Co... doit partir à la prochaine lune.

Nous voici sur l'immense grisaille du champ désert. Notre oiseau dort à l'ombre du hangar. Seule, dans le silence, ronfle doucement la dynamo de la voiture électrique qui fournit la lumière à la longue file des projecteurs.

Ils viennent à l'instant de s'allumer, balayant le sol d'un faisceau de lumière crue.

Nous voici chaudement habillés et nanti chacun d'une lampe de poche qui nous permettra d'éclairer notre carte, nos instruments de bord et de donner le mot lumineux aux batteries et aux phares.

— Essence! Contact!

Notre moteur ronfle lugubrement. Sa voix de bête apocalyptique se répercute le long des collines et dans les vallées.

— Enlevez les cales!

Nous roulons dans la lumière aveuglante des projecteurs. Notre avion flaire le vent, le prend de face.

Voici le moment critique.

Nous roulons, roulons de plus en plus vite. Les gros yeux lumineux des phares défilent à côté de nous... Une secousse, le sol se dérobe; nous entrons dans la nuit.

D'abord je ne vois rien, absolument rien! Puis,

à mesure que nous montons, mes yeux s'accoutument à la nuit. Je distingue à présent le trait gris d'une route, la tache sombre d'un bois... Des lucioles blanches et rouges s'essaient le long de la voie ferrée... Voici les lumières clairsemées d'un village... Un reflet vague court sur un ruban d'ombre : c'est la vallée de la Marne. Châlons s'estompe dans la nuit... Pas de lumières... Les prescriptions, ce soir, ont été observées!

L'altimètre dit déjà 1 000 mètres. Nous piquons vers Suippes. Dans le lointain brillent deux feux rouges : ceux du terrain intermédiaire où les oiseaux de nuit peuvent se poser près des lignes, s'ils sont blessés...

Tout à coup, dans le ciel, un projecteur dresse son panache de clarté. Il nous cherche! La main sur le contact de ma lampe, je lui envoie le mot de passe. Docilement, il s'éteint. « Bonne nuit, copains, ne vous dérangez pas. »

Grande bande grise, voici les lignes. Des éclairs y courent, empourprant un instant l'horizon d'intenses lueurs... comme aux nuits orageuses d'été. Nos canons bombardent du côté de Moronvilliers!

Une flamme rouge et proche vient d'illuminer soudain notre avion... Broum!... D'autres suivent. Le tir, quoique moins précis que celui de

jour, est plus impressionnant. Les flammes brutales remplacent les boules de fumée noire. Le vrombissement des coups semble plus sourd et plus prolongé. Le manteau de nuit vous pèse douloureusement : on se trouve face à face avec la mort, et ces éclairs-là sont comme le reflet brusque de sa grande faux qui vous cherche.

Deux, trois, dix faisceaux lumineux s'entrecroisent dans le ciel. Lentement, ils fouillent le noir, puis s'impatientent et courent éperdument dans le cercle de nuit qu'ils sont chargés de garder !

Deux fois leur brusque éblouissement nous prend, nous enveloppe, nous aveugle de sa blancheur crue mille fois plus terrible que la nuit. Les obus éclatent plus proches. Nous nous débattons dans cet étranglement de lumière comme de pauvres oisillons sous les serres de l'épervier... Co..., courbé sur son manche, vire, vire, pique, tourne à nouveau. Le faisceau implacable nous accompagne.

Enfin, brusquement, il nous a perdus. Je respire... Mais où sommes-nous ? Dans ce tournoiement, nos repères ont disparu !

La boussole nous remet dans la direction nord. Voici la vallée de Suippes ; Betheniville ; Pont-l'Évêque...

Taches grises dans le noir !



Broum... Broum...

Voici Saint-Masmes, notre objectif.

Je disparais dans ma carlingue, ouvre la trappe.

Nous passons nettement trop à gauche. Je grimpe sur le réservoir, frappe sur le casque de Co.... Il vire, et, lui touchant tantôt une épaule et tantôt l'autre, je le conduis vers le but. Cette fois, j'aperçois les petites masses noires des hangars à munitions. Je tire nerveusement sur la manette de mes lance-bombes!

Les yeux vers le sol, je compte les secondes. Au bout d'une demi-minute, quatre éclairs rouges brillent soudain au milieu des hangars. J'attends l'explosion souhaitée!... Rien!... Manqué!... Tant pis! Ce sera pour une autre fois!

Maintenant, j'abaisse ma mitrailleuse vers le sol, et d'une seule haleine, je dévide tout mon rouleau de cartouches. Les balles lumineuses descendent en une course folle vers le village, abandonné de ses habitants, et qui regorge de troupes boches!

Mais la flamme de ma mitrailleuse nous a trahis. Un faisceau de lumière vient à nouveau dans notre direction. Cette fois, au lieu de chercher à l'éviter, Co... pique sur lui, le coupe! Notre traversée dans la lumière a été si rapide que les pointeurs ne nous ont pas vus!

— Plus malins que vous, Messieurs les Boches !  
Les lignes passées, nous marchons plein sud.  
L'immense tache sombre de la forêt rémoise  
s'étend au-dessous de nous. Gare à la panne !  
Dangereuse le jour, elle serait, la nuit, mortelle !

Triste vision que celle de cette descente lente,  
moteur arrêté dans le gouffre noir... Je frissonne !...

Ce ne sera pas pour aujourd'hui !

Comme les cierges d'une veillée mortuaire, les  
lumières de notre rampe électrique s'allument  
déjà devant nous.

Pour demander l'atterrissage, j'allume et  
j'éteins plusieurs fois ma lampe :

— C'est nous, camarades.

— Trait. Point. Trait. Point, me répond le  
phare.

Le terrain est libre.

Nous descendons en longues spirales.

L'ombre des Bessonceaux grandit, approche. A  
hauteur de la rampe, Co... redresse notre avion,  
qui se pose sagement dans la lumière.

Devant notre hangar, un groupe de mécaniciens attend notre retour.

Cadiējouls rayonne : il avait peur que nous  
« réalisions » encore son nouveau « taxi ».

— Pour qui nous prends-tu, mon vieux Cadié-  
jouls ?

Bols demande de sa voix pointue :

— Alors, patron, les Boches ont-ils trouvé les dragées lumineuses à leur goût?

— Eh bien! à présent, dit Co..., le mieux, je crois, est de rejoindre le plumard!

— Mais, répond un mécanicien, nous attendons notre patron!

— Tiens, C... est donc parti?

— Oui, il s'est décidé au dernier moment; il a décollé derrière vous!

Nous attendons nos camarades, en battant la semelle, le corps au chaud des fourrures de la combinaison.

Enfin un bourdonnement... le pointillé lumineux sur la page noire du ciel... le bruit qui se rapproche... la petite ombre rapide qui court dans la lumière des phares...

— Redresse, redresse!... Les malheureux!!  
Craac!!!

Ah! ce grand craquement de mort, tant de fois entendu, qui glace soudain votre cœur!...

Si souvent il marque la dernière seconde de la vie de bons camarades qu'on retrouve cloués sur leur croix de bois et de toile, sanglants, disloqués, le visage terreux, les yeux grands ouverts sur l'Éternité!

Nous sautons dans un tracteur et courons vers les débris.

— Pauvres vieux !

Un cri de surprise et de joie ! Deux petites ombres se dressent dans la lumière blanche. Ils sont vivants ! Nous sommes auprès d'eux ! C..., très pâle, nous serre la main.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé... Au moment d'atterrir, j'ai eu un grand éblouissement. Je n'ai pas vu le sol... C'est idiot, idiot !... Nous avons eu de la veine, car nous rapportions nos obus... S'ils avaient éclaté, quelle bouillie !

L'appareil est couché sur le sol, comme un grand oiseau mort, les ailes brisées, le moteur enfoncé dans le sol.

Les bombes sont sorties de leurs alvéoles, les percuteurs presque dégagés ! Oui ! Ils ont eu de la chance !

— Je souffre du genou, avoue pourtant C...

Je le lui tâte aussitôt. Déjà la jambe, démesurément enflée, tend l'étoffe de la culotte. Nous le portons sur un lit.

Le lendemain, une voiture emmenait C... à l'hôpital, et il nous disait tristement en nous serrant les mains :

— C'est bien ma *poisse*, hein ! Deux jours avant le grand raid !

## X

### RETOUR D'ALLEMAGNE

*Au sergent Flint.*

— Les journaux!

La silhouette imposante de notre vaguemestre s'encadre à l'entrée de la tente.

Aussitôt les joueurs abandonnent leurs cartes, les dormeurs leurs transatlantiques, les lecteurs leurs romans, et chacun jette un rapide coup d'œil sur le *canard*, en commençant par les échos et en finissant par le Communiqué!

— Rien de neuf?

— Toujours les mêmes *bobards*! La prochaine offensive du printemps, l'unité d'action... future des Alliés, et la cherté croissante des vivres en Bochie!... Depuis le temps qu'ils affirment que l'Allemagne ne pourra plus durer que deux mois... au maximum, on devrait pourtant les croire!...

— Oh, par exemple!

— Qu'est-ce qu'il y a?



— Tu n'as pas vu ! Tiens, là ! au bas de la page !

« *Deux aviateurs s'évadent.* — Deux de nos bombardiers, l'adjudant D... et le sergent Fl..., atterris en Allemagne au cours d'une expédition, avaient été envoyés sur le front allemand, dans un camp de représailles proche de nos lignes. Les vaillants aviateurs ont réussi à tromper la vigilance de leurs gardiens. Ils ont pu traverser sans encombre les réseaux de fil de fer et regagner nos lignes. Conduits au quartier général, ces deux braves ont demandé aussitôt à regagner au front leur formation ! »

— Si je m'attendais à celle-là !

— Les braves types ! Ce que je vais être content de les revoir !

— Eh bien ! On va le savoir de bonne source, ce qu'ils bouffent en Bochie !

— Pas grand'chose de bon, répond de l'extérieur une voix joyeuse.

— C'est lui ! Ah ! Fl..., mon petit Fl... !

Accolades. Poignées de main. Présentations !

— Quand on parle du loup...

— ... On en voit la queue ! Eh oui, c'est moi-même en personne, un peu décrépité... mais le moral est bon, excellent même ! Ah ! les vaches !

Notre camarade, en effet, n'est plus le joyeux Fl... que nous avons connu... Les pommettes

saillantes, les yeux creux et tirés, les cheveux — non plus soigneusement rejetés en arrière comme jadis — mais coupés ras, abominablement ras; il ne faut pas être bien grand clerc pour lire sur son visage aminci toutes les souffrances endurées!

— Ce qu'on va te soigner, mon vieux. As-tu faim?... Des œufs? Tu sais, ici, on n'en est pas encore au régime des rutabagas et des craies vanillées!

Nous débarrassons le revenant de son manteau bleu trop grand (la belle tenue noire est restée là-bas, au camp de prisonniers). Nous l'asseyons de force devant la table.

— Deux œufs, hein?

— Mais non, vous voulez rire. J'ai fort bien déjeuné dans le train... Vous ne voudriez tout de même pas me faire périr d'indigestion.

— Eh bien, alors, assieds-toi dans ce transatlantique... « profond comme un tombeau », dirait l'ami Baudelaire, et raconte-nous ton histoire. Car tu penses bien que nous mourons d'envie d'avoir des détails!

— Et d'abord, où est D...?

— Il est éreinté, complètement éreinté... Il était temps que nous nous tirions des pattes, car il aurait laissé sa peau là-bas! Alors, le général l'a envoyé immédiatement chez lui en permis-

sion d'un mois. Il était désolé de ne pouvoir venir vous serrer la pince!... Pauvre vieux!

— Bon! Au conte des mille et une nuits, à présent...

— Oh! des mille et une nuits, Dieu m'en garde! Si mon aventure a quelque mérite, c'est au contraire d'avoir peu duré : quarante jours. Mais quel carême!

Le 15 février, comme vous le savez, nous partions donc de nuit, D... et moi, pour surveiller les aérodromes ennemis, tandis que notre escadrille allait bombarder M...

Nous prenons de la hauteur en de larges convolutions au-dessus du camp, puis, avec la route N...-G... comme axe de marche, nous voguons doucement vers D..., l'objectif.

Mais D... est éteint, nous ne pouvons rien distinguer dans la nuit assez noire. Nous mettons alors le cap sur M... dont la rampe illuminée attire les regards. M...! Je déclanche mes bombes. Nous sommes pris sous le feu des batteries spéciales, une fusée nous illumine, un obus éclate très près derrière nous, brise l'hélice, crève le réservoir d'essence.

D... nous sauve en coupant instantanément... Puis c'est la chute vertigineuse, qui, vers 800 mètres, se transforme en descente normale. Je me débarrasse d'une bombe qui me restait, de la

mitrailleuse, et j'attends!... D... est admirable de sang-froid, il me demande d'éclairer l'altimètre, se rappelle que la différence de niveau entre le plateau et la vallée où nous nous trouvons doit être d'environ 200 mètres.

En conséquence, quand l'altimètre marque zéro, il allume ses phares ; nous atterrissons. La tête nous tourne et nos oreilles bourdonnent ! Avec anxiété, nous regardons autour de nous. Rien que la campagne couverte de neige. Pas un bruit. Nous essayons de détruire notre appareil ; impossible ! Le réservoir d'essence criblé s'est vidé pendant la chute. Les toiles sont couvertes de givre et nous usons des allumettes sans pouvoir mettre le feu. Éloignons-nous donc. Nous errons quelque temps à l'aventure, en quête d'un chemin. En suivant des pas sur la neige, nous arrivons à une piste qui nous mène à quelques maisons groupées autour d'une église. C'est le Petit-R... ! Onze heures sonnent. Nous regardons nos montres, qui ne marquent que dix heures. Pour la première fois, non sans un serrement de cœur, nous avons entendu sonner l'heure allemande. A R..., nous frappons à quelques portes sans pouvoir nous faire ouvrir ; nous suivons une route qui nous mène à N... Là, nous passons la nuit dans une grange effondrée, ne sachant que faire, libres encore mais hors la loi.



A l'aube, nous nous remettons en route et arrivons à une gare : I..., où nous rencontrons un factionnaire allemand qui nous laisse passer. Nous abordons le chef de gare, un Prussien qui parle français. D... lui explique notre situation, il nous fait entrer dans son bureau et téléphone à la kommandantur. Peu après, arrive un officier du parc d'artillerie d'I... qui s'excuse, en un français correct, d'être notre premier gardien.

Il nous fait servir un petit déjeuner en disant : « C'est le kaiser qui vous l'offre. »

Arrivent d'autres officiers; la conversation s'engage. Tous voient la guerre finie dans trois mois, le blocus sous-marin ayant réduit l'Angleterre à discrétion.

Nous avons encore nos combinaisons et on doit nous prendre pour des officiers; mais la courtoisie de ces Allemands ne se dément pas quand nous leur disons nos grades.

Vers dix heures, on nous fait prendre place dans une auto où se trouve déjà un officier d'état-major; on nous mène à notre appareil, auprès duquel nous sommes présentés au commandant des batteries contre avions de M..., tout fier et pas encore revenu de sa surprise de nous avoir abattus.

Là se trouve toute la population d'I..., N... et Petit-R..., et aux réflexions que nous entendons,



dès que nos gardiens s'éloignent quelque peu, nous pouvons nous rendre compte combien les Lorrains sont encore attachés à la France. Déjà, à la gare d'I..., différents petits incidents nous avaient fait deviner cet état d'esprit dont nous devions avoir des preuves éclatantes plus tard à Saint-Avold, à Metz, à Sarrebourg, partout où nous avons pu entrer en contact avec les Lorrains.

D'I..., l'automobile nous conduit à Saint-Avold, où se trouve le quartier général des armées allemandes de Lorraine. A notre arrivée, on nous sert un déjeuner convenable — le dernier. Puis, moi d'abord, ensuite D..., nous sommes introduits dans une salle assez spacieuse, ornée de cartes géographiques; on nous fait asseoir en face de deux officiers, dont un aviateur : c'est l'interrogatoire. Questions insidieuses auxquelles nous répondons le plus mal possible et de façon à ne rien apprendre à l'ennemi.

Après l'interrogatoire, malgré nos protestations, on nous dépouille de nos combinaisons, de nos casques et de nos chaussons, puis, sans capote malgré le froid, sans dîner malgré l'heure, sans nous laisser le temps de nous reposer malgré notre épuisement, on nous embarque pour Metz entre deux sentinelles baïonnette au canon.

Dans le train qui nous mène à Metz, pendant

que nos gardiens sifflent un air monotone, nous causons à voix basse avec les Lorrains du compartiment : « Mes pauvres enfants, mais vous allez crever de faim... On ne mange plus, en Allemagne... Il y a des émeutes partout! »

Ils nous parlent avec horreur des « Boches » et attendent notre retour avec impatience.

*Metz central!* Un caporal est là, pour nous conduire. En attendant notre transfert dans un camp régulier, nous allons être internés au fort Kameke, à 7 kilomètres de Metz, près de Woiffy. Au fort, un feldwebel nous reçoit. Il a déjà des instructions nous concernant. Nous sommes mis dans une chambre d'officiers. D'après les déclarations d'un déserteur allemand, un dispositif permettrait d'écouter les conversations des prisonniers qui y sont enfermés. On nous traite avec assez d'égards ; un prisonnier français est désigné pour nous servir d'ordonnance ; mais le régime alimentaire est abominable.

D... et moi, nous sommes restés au fort Kameke jusqu'au 21 mars. Il y avait avec nous une cinquantaine de Français.

Le 21 mars, de grand matin, nous recevons l'ordre de nous habiller. Dans le couloir, nous trouvons onze de nos camarades avec un détachement de quatre soldats en armes, commandés par un sous-officier.

Les fusils sont chargés devant nous. Un ordre bref : nous quittons Kameke et allons prendre le train à Metz pour Sarrebourg, puis pour Rechicourt.

Où allons-nous ? Nous n'en savons encore rien, mais nous commençons à nous inquiéter. A Rechicourt, nous continuons la route à pied. Peu avant Avricourt, nous voyons les premiers trous d'obus ; dans les maisons sont installés les services d'arrière d'une armée. De la boue... la boue du front... On ne nous dit rien, mais nous avons compris ; on nous mène dans un camp de représailles !

A la hauteur d'Amenoncourt, nous entrons dans la zone battue par l'artillerie française ; plusieurs fois, nous devons nous jeter à plat ventre. On se relève... on avance encore ! La deuxième ligne allemande est dépassée... entre la première et la deuxième ligne, un village aux trois quarts détruit ! C'est Leintrey, notre lieu d'internement, à moins de 2 kilomètres des Français.

Inutile de dépeindre notre désespoir. Pour excuser ce traitement, nos ennemis prétendent que des prisonniers allemands sont employés par nous en première ligne, notamment à Reillon. Nous avons pu par nous-mêmes nous assurer que cette dernière affirmation était fausse.

A Leintrey, nous retrouvons soixante-sept autres Français : nous serons donc ainsi quatre-vingts offerts comme cible au tir de nos compatriotes, et obligés de vivre dans les conditions les plus épouvantables qu'on puisse imaginer ; aussi, avec D..., prenons-nous la résolution de nous enfuir à tout prix, fût-ce par un coup de force, la proximité des lignes françaises permettant d'employer les grands moyens.

Sans difficultés, nous décidons à se joindre à nous un autre prisonnier, le soldat R..., qui parle allemand. Le 26 mars à la nuit, nous réussissons à dérober trois casquettes et un manteau, au poste de garde, puis, sous la neige qui commence à tomber, nous sortons de notre maison, passons devant la sentinelle à laquelle R... crie : « Nous allons à la cuisine. »

Nous voici libres, enfin !

D'un pas tranquille, nous traversons Leintrey. R... salue d'un familier « Bonsoir » une sentinelle allemande, nous entrons dans un ruisseau qui traverse les lignes et nous ne quittons l'eau glacée qu'après avoir dépassé les dernières tranchées ennemies. Grelottant, n'y tenant plus, nous escaladons enfin la berge. Nous sommes dans l'effrayant « no man's land ». Nous faisons quelques pas ; une voix gutturale nous crie : « Halt ! »

— « Patrouille », lui répond R... Nous passons.

Nous enjambons des fils de fer barbelés... et encore des fils de fer barbelés. Soudain une fusée éclairante s'élève en sifflant, quelques mètres seulement devant nous, tandis qu'une mitrailleuse se met à crépiter :

— Ne tirez pas, les Français! Nous sommes des évadés! Vive la France!

Nous escaladons les derniers obstacles qui nous séparent des nôtres, nous sautons dans la tranchée française. Nous sommes sauvés! »

Champagne (avril-juillet 1917).



## CHAPITRE IV

# VERDUN

### I

#### VERDUN!

« Le Groupe de bombardement se rendra immédiatement et sans délai au terrain d'aviation de X... (Meuse), qui a été préparé pour le recevoir. »

Le lendemain du jour où nous avons effectué notre vingtième bombardement dans la région champenoise, cet ordre arrivait du quartier général!

Coutumières récriminations!

— Naturellement, il fallait s'y attendre puisqu'on commençait à s'installer!

— Je venais de tapisser ma chambre!

— Et moi d'installer des rideaux à mes fenêtres!

— C'était bien la peine de louer un piano !

— Dans quel trou allons-nous tomber ?

— Les Meusiens... connus ! Si vous voulez être bien reçus,

— Sans doute qu'il va y avoir encore un coup de chien par là. J'ai vu passer ce matin dans des camions un bataillon du 1<sup>er</sup> régiment de marche, qui partait à Verdun !... Là où vont les fourragères jaunes et vertes, on peut être sûr qu'il y aura du *grabuge* !

— Qui vivra verra !

Les derniers tracteurs ont disparu à l'horizon avec leurs remorques cahotantes. Nous regardons le ciel avec quelque inquiétude. Les rares coins bleus s'estompent successivement. Le vent d'ouest qui s'élève avec une violence croissante balaye des nuages de plus en plus denses.

Il faut se hâter de fuir l'orage qui vient ! Nous montons dans nos avions et décollons hâtivement ! A peine avons-nous le temps de jeter un dernier coup d'œil sur notre petite cabane, mi-perdue déjà dans le vert des pins.

La « crasse » est à 800 mètres. Terriblement chahutés, nous profitons d'une trouée pour passer au-dessus de la mer des nuages.

En fuyant l'orage, nous rejoignons progressi-

vement le beau temps, qui se présente à nous sous l'aspect d'échappées de plus en plus larges sur la campagne qui s'ensoleille. La Marne traversée, la Champagne pouilleuse se déroule sous nous avec sa parure d'étangs brillants sur l'uniformité terne de son étendue pauvre, presque désertique...

Voici l'immense forêt d'Argonne, dont Sainte-Menchould semble demeurer la sentinelle avancée... Voilà Vauquois, sa sœur morte, ensevelie dans la terre fraîchement remuée, Sodome moderne sur le cadavre de laquelle les canons impies s'acharnent...

Au lointain, les méandres bleutés de la Meuse nous permettent de situer Verdun avant qu'elle ne se dégage du lointain brumeux, dans sa ceinture inviolée de forts!

Voici notre nouveau champ! Nous piquons, virons. Le vent, qui nous entraîne, force Co... à *remettre du moteur*. Nous rasons la ligne d'arbres, et nous posons dans le bas-fond!

Rapide déménagement! Cent kilomètres en vingt-huit minutes! Heureux vent!

... Triste pays!

Sur le haut du coteau le patelin s'étage... Église, mairie, rares maisons blanches, nombreuses masures aux murs de torchis, tas de fumiers épars dans la boue.

Nous allons être ici quatre escadrilles, deux de jour et deux de nuit. On se partage donc le maigre village en quartiers, et, dans notre portion... plus que congrue, Co... et moi cherchons logement pour nos camarades et pour nous.

Drôles d'insulaires que ces Meusiens!

Ce ne sont ni les gens de l'Est, prompts à vous ouvrir la chambre libre et le lit aux draps blancs, ni les Picards, rusés à se dérober aux devoirs de l'hospitalité mais toujours aimables..., ni les Champenois coquets et défiants...

Nous nous heurtons ici à des visages obstinément fermés, vieux paysans aux traits saillants, grosses campagnardes aux petits yeux indifférents, parfois haineux!...

Oh! cette fastidieuse tournée de fourriers de cantonnement! Tant bien que mal, empilés dans des chambres exigües, malgré les récriminations des propriétaires grincheux, nous couchions cependant tous, le soir, sous un toit.

Nous n'en demandions pas plus!

## II

### UN CHEF

*Au commandant Chabert.*

Nous venons de dîner rapidement entre deux averses ! Dans ce village inhospitalier, pas de toit pour notre popote. En l'absence de baraquements, toutes les tentes servent de dortoirs aux mécaniciens...

D'ailleurs, les repas en plein air auraient bien leur charme à cette époque, s'il ne pleuvait pas ! Mais, aujourd'hui, le ciel passe à chaque instant du noir au gris, et du gris au bleu. Les coups de soleil hâtifs ont peine à pomper l'humidité des averses.

Les petits chasseurs vont, viennent, partant au premier rayon de soleil, rentrant aux premières gouttes de pluie... Il ne s'agit pas que les Boches survolent nos lignes à la veille de l'attaque !

Nous descendons au champ : les derniers avions de jour ont atterri. La nuit s'étend lourde-



ment sur la campagne muette. A l'horizon, les lueurs des éclairs de chaleur alternent avec celles de la canonnade. Notre artillerie martèle les lignes ennemies, infatigablement. De gros nuages d'encre passent devant la lune qui monte dans le ciel, pâissante.

Les hirondelles, qui nous enveloppaient des arabesques compliquées de leurs tournoiements, se sont enfuies, une à une, vers leurs nids.

Mauvais temps pour les vols de nuit!

Cependant, tout à l'heure, un ordre est arrivé, du quartier général :

« Coûte que coûte, bombarder cette nuit la gare de S...-sur-Meuse! »

Dans le cadre lumineux de la tente-bureau, la silhouette de notre commandant piétine nerveusement. De temps en temps, sa tête se dresse avec inquiétude vers le ciel qui se couvre. Un ballon-sonde, lesté d'un petit lampion, vient de s'élever; mais la lumière a disparu aussitôt dans la brume. Les nuages sont à 800 mètres! Il faudrait être fou pour voler par un temps pareil!

Les *Voisin* de l'escadrille des Chouettes et de celle des Chauves-Souris sont pourtant rangés devant les hangars, prêts au départ.

Tous les pilotes attendent des ordres.

Tous sont volontaires pour la mission dangereuse.

J'interpelle un des bombardiers de nuit qui, dernièrement, a fait sauter pour sept millions de munitions dans un dépôt allemand, du côté de Saint-M...

— Eh bien, père Ler..., tu ne penses tout de même pas marcher ce soir ?

— Mais si, mon vieux ; on attend les ordres du patron.

— Vous allez sûrement trouver l'orage en route.

— Bah ! On verra bien ! On en a fait d'autres ! Cependant, la voix ferme du commandant s'élève dans la nuit :

— Vous pouvez aller vous coucher, mes amis ! Un murmure de mécontentement se répand dans les groupes :

— On aurait bien pu essayer, puisqu'on était prêt !... C'est toujours la même chose : ordre, contre-ordre !

Les grands avions, dociles, poussés par une armée de mécaniciens, rentrent cependant un à un dans les hangars.

Seul, l'un d'entre eux demeure au milieu du champ, grande ombre grise éployée dans le noir.

Nous nous approchons.

Au pied de l'appareil, le commandant et son observateur, le capitaine B..., s'habillent calmement.

Ils ont jugé la nuit trop dangereuse pour les autres, mais pas pour eux!

L'ordre a dit : « Coûte que coûte. » Notre chef se souvient de ses deux glorieux prédécesseurs : de Goys, prisonnier au cours d'un bombardement lointain, et Roisin, partant seul au delà des lignes, lorsqu'il jugeait le temps trop mauvais, et tombé, lui aussi, dans un combat inégal, victime de sa folle intrépidité!

La nuit est noire, les nuages bas, l'air de plus en plus lourd, l'orage proche...

Qu'importe! L'ordre n'a-t-il pas dit : « Coûte que coûte? »

Le moteur gronde brutalement...

La ligne des phares s'allume... La grande ombre glisse dans la lumière blanche... s'élève...

Soudain, le ronflement semble faiblir... s'arrête... Nos yeux voudraient percer l'impénétrable nuit où se débat l'oiseau de notre chef... Secondes d'attente angoissée!...

Craac!...

— Ça y est! Ah! les malheureux!... C'est le commandant... oui! Il a voulu partir quand même! Vite, une auto...

Les phares des tracteurs courent sur la plaine...

On dégage, de l'amas des décombres, les deux corps meurtris.

— Ils respirent?

— Oui, un peu.

Le lendemain matin, nous accourons aux nouvelles!

— Comment va le commandant?

— Il est bien touché, très abattu. Quant au pauvre capitaine B..., on a dû lui couper une jambe.

— Ce sont toujours les meilleurs qui trinquent!

.....  
Ainsi tombèrent deux vrais chefs qui n'avaient pas voulu faillir au devoir.

### III

#### ÀU-DESSUS DE LA COTE 304

Nous avons enfin *touché* une tente.

Depuis hier, notre popote est installée sous l'ombre des grands arbres, au bord de la petite rivière qui côtoie notre terrain...

Dans un coin de la salle de toile blanche, l'indispensable *bar* — un modeste buffet en pitchpin — trône, surchargé déjà de bouteilles dissemblables.

Nous achevons de dîner. La journée, chaude et lumineuse, se termine par un doux soir rêveur...

— Il fera encore beau demain!

— Il paraît que nous attaquons au petit jour!

— On le dit... En tout cas, voilà huit jours que ça gronde dur et ferme. Les Boches doivent *encaïsser* quelque chose!

— Pourvu qu'on ne nous réveille pas encore à des heures indues, soupire le gros Na... J'commence à en avoir assez de me *décaniller* du *plumard* au premier refrain de Chantecler pour aller



déraciner de l'autre côté des lignes trois pommes de terre et une betterave...

— Bonsoir, messieurs!...

Rap..., promu sous-lieutenant depuis quelques semaines, entre, un petit carnet à la main.

— Ça gaze, ce soir?

— Oui, oui!... On les aura!

— Il y a des ordres pour demain, mon lieutenant?

Rap... sourit, d'un air de mystère, puis interroge :

— Quels sont ceux qui, parmi vous, se sentent parfaitement *en forme*?

— ?????

— Il s'agit d'aller bombarder et mitrailler les Boches!...

— On en a l'habitude, insinue Na...

— ... Oui, mais à moins de 300 mètres!

Un silence subit et grave, pendant lequel on lit sur les visages, un instant plus pâles ou plus rouges, les sentiments intensifiés et tumultueux, de crainte refoulée, d'énergie tendue... Chacun, dans un éclair, se représente cette descente vers les tranchées, au milieu des trajectoires, des éclatements, du claquement des mitrailleuses... puis met rapidement en balance les poussées de son égoïsme et le désir de faire tout son devoir, comme les fantassins qui vont tomber là-bas!

Co... et Pin..., les premiers, disent gaiement :  
— J'en suis !

L'exemple entraîne ! A présent tous demandent à marcher. Rap..., calmement, inscrit les noms sur son carnet.

— Sal' boulot, tout de même !

— Oui, j'ai bien peur que demain à midi on ne déguste pas tous au bar son petit Cinzano des familles !

— Bah ! On verra bien !

Et Rap... conclut :

— Quand des milliers de poilus vont se faire casser la figure, on peut bien en mettre un coup, quoi !

On s'attaque au fromage... en attendant !

Puis l'on termine la discussion commencée sur la dernière des Variétés.

En plein air, devant la tente-bureau, une grande table, surchargée de cartes et de plans directeurs, est dressée sur deux tréteaux.

A une extrémité, le lieutenant Br... est assis, le téléphone de campagne à portée de sa main.

Nous sommes tous autour de lui, anxieux, attendant les nouvelles de l'attaque déclanchée depuis une heure !

De temps à autre, la sonnette grêle résonne.

Le récepteur à l'oreille, le lieutenant pique le

plan directeur de petits drapeaux blancs... et ces petits drapeaux avancent, avancent toujours...

— Tout marche bien, mes amis! Aussitôt les objectifs atteints, trois appareils partiront...

— Allo!

— ... . . . . .

— Entre Malancourt et Montfaucon!... Bien, mon commandant...

Il raccroche l'écouteur d'un geste sec.

— Mes amis, c'est le moment!... Une colonne ennemie de renfort est signalée sur la route de Malancourt à Montfaucon... Deux patrouilles de trois appareils vont partir!...

Nous courons vers nos avions. J'enfile en hâte ma combinaison. Inutile de se couvrir trop! Nous ne monterons pas si haut!

Deux Américains de l'escadrille Lafayette nous accompagnent. Ils viennent recevoir les ordres de Rap... qui commande notre patrouille, les écoutent avec une attention concentrée, les répètent consciencieusement, sans en oublier un mot, puis saluent et se dirigent calmement vers leurs Spads!

Cadiéjouis s'empresse. On le sent plus nerveux que de coutume... Je le soupçonne d'être beaucoup plus inquiet sur notre compte que nous ne le sommes nous-mêmes!

— Ça va comme ça, la *carlingue*... les rou-

leaux de mitrailleuse... le support... et le siège?

— A merveille, ne t'en fais pas!

— Oh! par exemple... si je m'en fais! Bien sûr, pardious, que ça va marcher... Seulement, ce diable de Bols oublie toujours quelque bricole... Ces Parigots de malheur!

Les moteurs tournent...

Rap... roule, décolle. Pin... le suit. A nous!

Sans prendre de hauteur, nous piquons droit vers Verdun... Les deux Spads, d'un coup d'aile, nous ont rattrapés et s'amuse à tourner autour de notre petit groupe, montant, piquant, virevoltant comme des hirondelles aux soirs orangeux...

Voici la ligne des saucisses en ascension, points de suspension au bas de la terrible page des terres bouleversées, d'où jaillissent, comme des enluminures glorieuses, le tracé géométrique du fort de Vaux, la surface alvéolaire de la cote 304, les cadavres pulvérisés de Vaux, de Malancourt...

Dans ce désert, je cherche à percevoir les lignes ténues de nos vagues d'assaut...

Nous sommes trop haut encore... Rien que des trous d'obus... encore des trous d'obus... toujours des trous d'obus...

Presque tous les canons se sont tus pour l'attaque...



Rap... , qui nous précède, vient de *couper* son moteur... Nous le suivons... Pin... est à côté de nous. Les deux Américains, suspendus là-haut, tournent toujours au-dessus de notre groupe.

Le sol crevassé monte, monte vers nous. Peu à peu les détails émergent des masses, les contours se précisent...

Voici bien Malancourt... Des murs décapités tracent le plan funèbre du village dévasté.

Quelques obus viennent d'éclater au-dessous de nous, ponctuant les ruines de grosses fumées jaunes et blanches qui s'épanouissent en de fantastiques floraisons que le vent efface lentement.

Nous piquons toujours... et toujours, au-dessous de nous, les traces d'obus se dévident follement, en chapelets interminables... Où sont les Boches? Où sont les nôtres?...

De temps en temps, le trait tourmenté d'une tranchée passe bien, en éclair, au-dessous de nous... Mais elles semblent désertées, vides!

Je regarde l'altimètre : 600 mètres!

Malancourt est derrière nous... Juché sur son piédestal de rochers, voici Montfaucon... Les trous d'obus s'espacent... puis s'essaiment par places... Des arbres, des prés réapparaissent. La route droite glisse devant nous.

C'est le moment!

Je me penche sur ma lucarne... Sur le ruban



blanc, des points noirs mouvants grossissent, grossissent toujours, se croisent, se dispersent, puis se figent dans les champs voisins. On dirait une fourmilière en rumeur! Ce sont les renforts annoncés!

Cinq cents mètres... 400 mètres...

Bien à cheval sur la route, je tire sur les poignées de mes lance-bombes. Les quatre obus glissent dans leurs cages, tombent dans le vide.

Je saute sur ma mitrailleuse.

Déjà nos pilotes ont déclanché leurs mitrailleuses-avant. Les rafales précipitées crépitent. C'est pendant une minute un concert assourdissant qui domine le bruit des moteurs. Les balles descendent en gerbes pressées... Nos bombes ont semé sur la route des gros flocons jaunes.

Nous aurons eu bien de la déveine si nous n'avons pas cloué sur le sol à tout jamais quelques-unes de ces fourmis dangereuses qui sont autant d'Allemands!

Nous revenons vers nos lignes...

Jamais je ne me suis senti vivre comme en ces minutes-là... « Ils n'ont même pas tiré, ces frousards de Boches! »

Cette fois, nous laissons Malancourt à notre gauche, piquons vers la cote 304.

Sur les tranchées ennemies nous tirons encore plusieurs centaines de cartouches.

Quelques 105 éclatent au-dessus de nous.

Au sol, le bombardement vient de reprendre avec fureur. La cote 304 disparaît sous le nuage gris des éclatements. Nous sommes ballottés par le déplacement d'air des trajectoires. Des bouffées de gaz asphyxiant nous parviennent, font pleurer nos yeux!

Sommes-nous « chez eux » ou « chez nous » ?

Du sol, le claquement précipité de plusieurs mitrailleuses nous répond. Des balles sifflent près de nous... Clac... Tss... Clac... Tsss...

Deux petits trous noirs dans nos plans.

Nous sommes renseignés. Nos poilus n'ont pas encore pris la cote 304!

Nous remontons dans le ciel vers les saucisses, qui sont pour nous comme des bornes marquant la route!

Cette fois, nous sommes chez nous. Sauvés!

Un Farman qui fait la liaison d'infanterie vient de nous croiser. Il s'enferme dans les lignes. L'observateur remue joyeusement le bras. « Bonne promenade, mon vieux! »

Les deux Américains, bien au-dessus de nos têtes, nous suivent toujours en zigzaguant.

Tout d'un coup j'aperçois derrière eux un petit avion qui pique. Un boche... un boche!... Il ne le voit pas... Ah! le malheureux!

En moins de cinq secondes, l'oiseau de proie

a été sur sa victime. La mitrailleuse a crépité.

Une grande flamme est sortie du Spad!

L'Américain s'est écroulé vers le sol!

Je suis resté quelques secondes, cloué sur mon siège, devant l'horreur de ce spectacle.

La bonne et gaie physionomie du tommy se dresse devant moi... si *vivante*! J'ai peine à croire encore à la réalité de ce que mes yeux ont vu!

J'ai fait signe à Co..., mais déjà, là-haut, le boche, rapide, s'estompe... Il est loin! Le Spad indemne s'est lancé à sa poursuite!

Qu'il faut peu de temps pour mourir!

Nous prenons goût pourtant à ce petit jeu-là!

Vers six heures de l'après-midi, nous sommes partis à nouveau, cette fois pour la rive droite de la Meuse!

Notre progression est à présent accomplie. Seule, la cote 304 résiste, mais, prise de flanc, elle ne peut tarder à tomber entre les mains de nos braves troupes coloniales.

Le bombardement a repris sur toute la ligne. En bien des points, la fumée s'étend comme un brouillard...

Cette fois nous sommes partis six : notre lieutenant, Rap..., Ray..., nous et deux Spads.

Une longue heure durant, nous patrouillons.

Des points, qui sont autant d'avions, se croisent



dans le ciel, approchent, grossissent, nous apparaissent un instant, dans un éclair, avec leurs cocardes, puis s'évanouissent au lointain.

Très haut, un boche est poursuivi par les flocons blancs des 75... Nous ne pouvons essayer de l'atteindre ! Il glisse calmement au-dessus de nous comme pour nous narguer.

Puis c'est un avion qui flamboie soudain au nord de Verdun... barre l'horizon violet d'un grand trait de feu, puis continue de brûler sur le sol comme une immense torche funéraire.

C'est la sixième victime de Bonnefoy !

Dans leurs lignes, un groupe de boches patrouille... Un appareil de reconnaissance isolé vient chercher appui près de nous. Les ennemis nous ont aperçus et font — bravement ! — demi-tour !

Les grandes ombres de la nuit proche glissent dans les bas-fonds... envahissent les lointains...

L'hostie sanglante du soleil couchant descend lentement sur la forêt d'Argonne.

Il est temps de piquer vers la tranchée que nous avons mission d'attaquer à la mitrailleuse.

Le lieutenant Ce... vient de mettre son moteur au ralenti. Ray... et Co... le suivent. Rap... ferme la marche.

Nos appareils descendent vertigineusement vers le sol lépré où les obus pleuvent... De temps

en temps le grondement sourd des grosses pièces nous arrive... Les cordes d'acier geignent dans le vent... Notre vitesse semble s'accroître à mesure que nous approchons de la terre... Debout dans la carlingue, je m'accroche aux montants de ma tourelle de mitrailleuse...

C'est le moment!... Les tranchées se dessinent nettement au-dessous de nous. Voici les boyaux où se terrent nos poilus... Voilà la ligne où les Allemands se sont repliés sous notre poussée...

Je commence à tirer...

Soudain, un brusque tremblement s'empare de tout notre avion... Qu'y a-t-il? Mes yeux vont des ailes à la queue...

— Oh!

J'ai vu soudain l'une des ferrures qui tient le gouvernail de direction se briser, tandis que le montant ploie, semble fléchir...

Je me suis jeté sur le réservoir, j'ai frappé sur le casque de Co... je lui ai montré la queue.

Il a poussé d'un geste calme la manette de notre moteur.. Nous remontons.

Tiendra-t-elle jusqu'au camp, cette queue déséquilibrée qui penche sinistrement dans les remous...

Rap..., étonné de notre brusque remontée, nous accompagne.



Soudain un avion émerge de la brume, pique sur nous, approche.

Il ne manquait plus que cela : un boche !

Comment allons-nous pouvoir nous défendre avec notre avion que la moindre secousse peut briser ?

Nous continuons notre chemin.

Rap... vient d'apercevoir le chasseur ennemi. Il vire, lui fait face.

Tout doucement, derrière lui, nous virons aussi.

Mes yeux sont toujours figés anxieusement sur notre gouvernail.

— Tiendra-t-il ?

Déjà le boche, se voyant surpris, pique vers ses lignes...

De loin sa mitrailleuse crépite.

Nous nous en soucions fort peu.

— Tiendra-t-il ? Mon Dieu, faites qu'il tienne !

A des moments tels que ceux-là, lorsque le sort impitoyable semble s'acharner sur vous, quand les fils de votre destinée — un à un — vous échappent des mains, ... alors votre orgueil de penser et d'agir s'humilie devant la réalité de votre faiblesse souffrante, et les simples paroles de la Foi montent éperdument à vos lèvres tremblantes.

De temps en temps Co..., un peu pâle, se tourne vers moi.

— Allo !

— Allo !

— Que dit notre queue ?

— Elle tient... pour l'instant ! Nous n'avons qu'à descendre en « pères peinarde ».

Enfin, voici notre camp... Que les minutes sont longues !

— Tiendra-t-il ?

Nous piquons timidement... C'est le moment critique... Allons-nous sombrer au port ?

Le sol approche.

Nous le touchons !

Dieu soit loué !

Cadiéjoul, qui accourt joyeux, suit mon geste, aperçoit la corde pendante et pâlit !...

Et Bols conclut, de sa voix pointue :

— Tu parles d'une descente, si la queue s'était débinée !... Vous l'avez rien échappé belle, hein, patron !

## IV

### L'ENTERREMENT

Notre vieux coucou, qui, jusque-là, s'était conduit vaillamment, donne depuis quelques jours des signes évidents de vieillesse. Car les avions vieillissent, tout comme les hommes!

Aux hautes altitudes, il perd son souffle, renacle, se refuse à monter... Ses toiles boursouflées se détendent... Le ripolin s'écaille... Les ailes de notre épervier symbolique semblent se déplumer... Le soleil d'or pâlit!

Hier, au cours d'un bombardement où les Boches nous ont attaqués avec une vigueur que nous ne leur connaissions pas, notre oiseau a reçu neuf atteintes.

Quatre éclats d'obus ont traversé la carlingue de part en part, m'entourant de leurs sifflements plaintifs comme d'une menace.

L'un d'eux, après avoir sectionné l'une des cordes à piano du fuselage et la plaque d'aluminium du lance-bombes, est venu mourir à mes pieds... Je le garde précieusement!



Les roues, le capot, les ailes, la queue, ont reçu aussi leurs blessures. C'est le coup de grâce !

.....  
Hélas ! Ma petite poupée alsacienne, mon délicat fétiche, si gentiment perchée le long d'un hauban, avec les ailes mignonnes de sa coiffe noire, et sa robe rouge comme la cerisette, et sa petite frimousse aux yeux malins si expressifs qu'ils semblaient s'animer quand on les regardait longuement !... Frêle petit bibelot de porcelaine qui nous as tant de fois accompagné au danger, parce que nous ne sommes au fond que de grands enfants, nous avons mis en toi un peu de notre confiance... Tu riais toujours, en tendant tes petits bras, lorsque les obus éclataient près de nous ou que les balles passaient, menaçantes...

Petite poupée bien française... petite poupée d'Alsace... te voilà blessée aussi... blessée à mort !

Un éclat l'a frappée en pleine face, y traçant un horrible sillon ! Figure rose, gentille bouche aux dents menues, petits yeux vivants de verre... tout a disparu ! Il ne reste plus que les fils dorés de sa chevelure dénouée au vent et la coiffe qui pend douloureusement, comme un oisillon mort...

Artilleurs boches, auxquels je n'en aurais point voulu de m'avoir touché, car je suis un soldat et je fais la guerre, je vous ai maudits de vous être attaqués à ce petit joujou sans âme, mais auquel nous avons donné un peu de la nôtre!

Nous avons tristement détaché notre petite poupée morte. Elle dort à présent dans une boîte de carton, son cercueil!

Et j'ai beau me raisonner, je sens bien que j'aurai dorénavant comme un vide au cœur chaque fois que je chercherai, au long du hauban de notre avion trop neuf, la place où se trouvait notre gentil fétiche, ce fétiche qui était comme le trait d'union entre l' « ancien » coucou et le « nouveau » ... le Passé et l'Avenir!

C'est l'enterrement!

Tandis que le nouveau déploie fièrement ses ailes argentées dans le hangar, l'ancien, démonté, brisé, ridiculement juché sur le camion qui va l'emporter, montre encore cependant fièrement, comme un vieil invalide ses décorations, les multiples cocardes qui cachent ses blessures!

Nous sommes tous là!

Bols, perché sur la plate-forme, un morceau de craie à la main, trace sur la voiture, en grosses lettres blanches :

« En route pour le cimetière!



« Prière de n'envoyer ni fleurs, ni couronnes! »

Et Cadiéjouis, une larme au coin de l'œil, marmonne avec son incorrigible accent marseillais :

— Ces diables de Parigots! Ça ne vous a pas pour un sou de cœur!

Le tracteur s'ébranle :

— Adieu, vieux coucou, camarade de combat qui, si souvent, nous emportas dans le ciel, en qui nous avons mis notre confiance et qui ne nous a pas trahis;... tu n'es plus à présent qu'un amas de bois, d'acier et de toiles;... tu as perdu ton élégance, ta vie... Tu t'en vas lentement en cahotant sur les pierres de la route, toi qui ne connaissais aucune barrière, hier encore si rapide et si léger!

Toi non plus tu n'avais pas d'âme! Mais l'homme avait mis en toi le souffle de son génie, la fleur de ses recherches, tout son orgueil de penser et de créer!

Grâce à toi, nous avons pu vivre des minutes terribles et douces, nous avons pu nous croire un peu plus que des hommes, et la matière aveugle que tu es, et qui pouvait nous écraser avec nos illusions, nous a toujours obéi sans révolte!

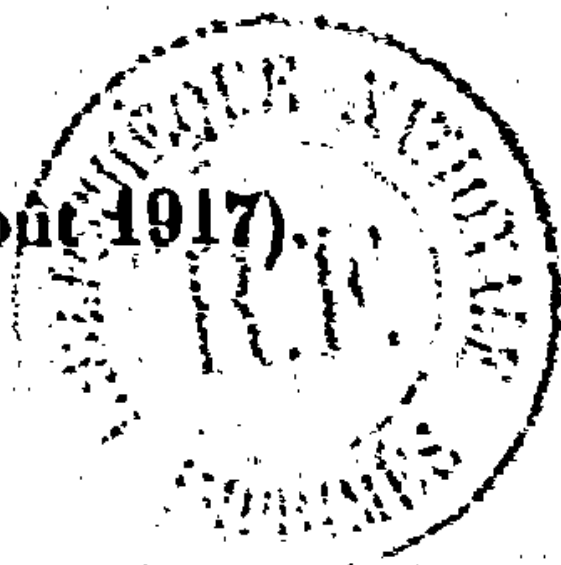
Je les vis à nouveau par la pensée, ces instants où, face au Boche, le cœur bat plus vite, où le sang vous brûle les veines, où la respiration

halète avec la pensée, où, dans un sursaut immense de vie et d'espoir, on attend ou la Mort qui délivre... ou le reflet de la Gloire!

Ces moments-là, je te les dois!

Au revoir, vieux coucou, vieil ami!... Tu es le Passé! Que sera demain?

Verdun (juillet-août 1917).



FIN





# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE PREMIER

### NANCY

	Pages.
I. — Le capitaine de K.....	1
II. — Un « baptême » au-dessus de Metz.....	7
III. — Un boche au-dessus de Nancy.....	20
IV. — Un voyageur pour Berlin.....	29
V. — Un grand bombardement. — Carlsruhe!.....	33
VI. — La « grosse Bertha » répond.....	42
VII. — Où le fokker rentre en scène.....	47
VIII. — Le boche d'Ernest.....	52
IX. — La mort du petit M.....	59
X. — Adieu, Nancy!.....	66

## CHAPITRE II

### LA SOMME

I. — Hommes des bois!.....	71
II. — Derrière Péronne.....	79
III. — Chez les tommies.....	91
IV. — Une rude journée.....	105
V. — Comment l'on manque un boche. Une patrouille.	119



	Pages.
VI. — Dans la nuit! . . . . .	129
VII. — La petite maison aux volets verts . . . . .	141
VIII. — Un baptême de première classe . . . . .	154
IX. — Noël! ou Joseph intervient et disparaît . . . . .	164
X. — Le froid . . . . .	173
XI. — Dououreux réveil . . . . .	183

### CHAPITRE III

#### EN CHAMPAGNE

I. — Le Marseillais « cherre » . . . . .	191
II. — En Champagne . . . . .	200
III. — On va attaquer . . . . .	207
IV. — M. a. c. h. a. u. t. . . . .	216
V. — Perdus dans les nuages . . . . .	223
VI. — Le capitaine nous quitte . . . . .	235
VII. — Exhibition manquée! . . . . .	242
VIII. — Essen . . . . .	247
IX. — Bombardement de nuit . . . . .	262
X. — Retour d'Allemagne . . . . .	270

### CHAPITRE IV

#### VERDUN

I. — Verdun . . . . .	281
II. — Un chef . . . . .	285
III. — Au-dessus de la cote 304 . . . . .	290
IV. — L'enterrement . . . . .	303

---

---

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>

Rue Garancière, 8

---

# A LA MÊME LIBRAIRIE

## COLLECTION DE LA GRANDE GUERRE

- Le Chevalier de l'air. Vie héroïque de Guynemer, par Henry BORDEAUX. Prix* ..... 3 fr. 50
- La Chanson de Vaux-Douaumont, par Henry BORDEAUX :*
- I. Les Derniers Jours du fort de Vaux. .... 3 fr. 50
- II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux). .... 3 fr. 50
- Au secours de la Serbie, par A. RAMELLE. .... 3 fr. 50
- Ma Pièce. Avec une batterie de 75. Souvenirs d'un canonnier, par Paul LINTIER. (Ac.).... 3 fr. 50
- Le Tube 1233. Souvenirs d'un chef de pièce (1915-1916), par Paul LINTIER. .... 3 fr. 50
- Lettres d'un officier de chasseurs alpins par le cap. F. BELMONT. Préf. d'H. BORDEAUX. (Ac.). 3 fr. 50
- Crapouillots. Feuilles d'un carnet de guerre, par Paul DUVAL-ARNOULD. .... 3 fr. 50
- Aux mains de l'Allemagne. Journal d'un grand blessé, par Ch. HENNEBOIS. (Ac.) ..... 3 fr. 50
- Étapes et Combats. Souvenirs d'un cavalier devenu fantassin, par Christian MALLET ..... 3 fr. 50
- D'Oran à Arras. Impressions de guerre d'un officier d'Afrique, par Henry D'ESTRE ..... 3 fr. 50
- En campagne. Impressions d'un officier de légère, par Marcel DUPONT. .... 3 fr. 50
- L'Attente, par M. DUPONT 3 fr. 50
- Impressions de guerre de prêtres soldats, recueillies par Léonce DE GRANDMAISON. 1<sup>re</sup> série et 2<sup>e</sup> série. Chaque volume ..... 3 fr. 50
- Carnet de route, par Jacques ROUJON. .... 3 fr. 50
- La Belgique héroïque et vaillante. Récits de combattants, recueillis par le baron C. BUFFIN.*... 3 fr. 50
- Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied, par H. LIBERMANN. 3 fr. 50
- Les Vagabonds de la gloire, par René MILAN. 1<sup>re</sup> série. Campagne d'un croiseur. (Ac.). 2<sup>e</sup> série. Trois étapes. Chaque volume. .... 3 fr. 50
- A tire d'ailes, par R. DE LA FRÉGEOLIERE. (Ac.) ..... 3 fr. 50
- Dardanelles, Serbie, Salonique. Impressions et souvenirs de guerre par J. VASSAL ..... 3 fr. 50
- Avec mon Régiment. De l'Aisne à la Bassée ..... 3 fr. 50
- Quand on se bat. Les Spécialistes de la victoire, par François DE TESSAN. (Ac.) ..... 3 fr. 50
- Le Sacrifice (1914-1916), par Henri MASSIS (Ac.) ..... 3 fr. 50
- Les Campagnes ardentes. Impressions de guerre, par LÉVIS MIREPOIX. (Ac.) ..... 3 fr. 50
- Mon Régiment dans la fournaise de Verdun et dans la bataille de la Somme, par Paul DUBRULLE. Préface d'H. BORDEAUX... 3 fr. 50
- Mon Journal de campagne. De Liège à l'Yser, par Robert DE WILDE. Prix. .... 3 fr. 50
- En plein ciel. Impressions d'aviateur par Francy LACROIX... 3 fr. 50
- Tenir. Récits de la vie de tranchées par Max BUTEAU ..... 3 fr. 50

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, 8, RUE GARANCIÈRE. — 23048.

Majoration temporaire de 30 % sur le prix des volumes à 3'50

Majoration temporaire de 20 % sur les volumes d'autres prix.

(Déc. synd. février 1918)